

# **Salah Khelifa**

## **CALAME DU CALIFE (3)**

(Contes et Nouvelles)

# LE BARCIDE

AU NOM D'ALLAH



À mon cher ami Mohamed Baaziz, en souvenir de nos  
braves professeurs d'allemand, messieurs Dupuis et  
Matzinger au lycée de Garçons de Sousse, en souvenir  
aussi de la beauté ensorcelante de la Lorelei, du puissant  
Roi des Aulnes et des chevauchées farouches des  
Walkyries dans les vallées brumeuses du Walhala, j'offre  
ce recueil de contes et de nouvelles.



Tenez, voici le vent, qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les falaises, et jette aux brisants les grands navires, le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, l'avez-vous vu, et pouvez-vous le voir ? Il existe. pourtant.

G. de Maupassant, La Petite Roque, le Horla, Lausanne, 1961, p.249.





## TABLE

INTRODUCTION .....

- 1-Haroun al-Rachid, le Cauchemar et le Sage...
- 2-Abdullah ou l'Ecole de la Vie...
- 3-Le Calife Omar ibn Abdel-Aziz...
- 4-Josef et l'Epouse du Premier Ministre...
- 5-Omar et Hamza...
- 6-Les Deux Fleurs merveilleuses...
- 7-Omar (fragments de vie)...
- 8-Les Humbles de la Maison sur la Colline perchée...
- 9-Le jeune Soldat qui cherchait une Mort digne...
- 10-Le Cauchemar prémonitoire...
- 11-Les Enfants et la Voix du Muezzin...
- 12-La Famille du Laboureur ou la Disparition de la petite Halima.....
- 13-Les Deux Saints, Sidi Mabrouk et Sidi Ali le Savetier.
- 14-Le Moueddeb et l'Enfant sage du Kouttab...
- 15-Le sage petit Adda...
- 16-La Veillée mystique...
- 17-Les Deux Souris...
- 18-Les Amoureux et le Boa...
- 19-Le Roi sage et le Prince savant...
- 20-Le Maître spirituel, le Disciple et la Tribu des Aurès (ou la perspicacité de Sidi Adda)...
- 21-Abraham, le Zoroastrien et la Miséricorde d'Allah...
- 22-Du Haut du *Minbar* ou *l'Imam* hypocrite...
- 23-L'Envie de Caïn et le Meurtre n'Abel...
- 24-La Sorcière du Village...
- 25-Monologue intime de Majnoun Leïla...
- 26-Le Mufti et les Deux petits Esclaves nègres...

- 27-Majnoun, Leïla et l'Emir de la Mecque...
- 28-Le Cauchemar de Caïn (I)...
- 29-Le Cauchemar de Caïn (II)...
- 30-Le Cauchemar de Caïn (III)...
- 31-Le Cauchemar de Caïn (IV)...

## HAROUN AL-RACHID, LE CAUCHEMAR ET LE SAGE

Haroun al-Rachid bâilla, s'assit sur son séant, éveilla doucement sa très belle épouse Zoubeïda et caressa ses cheveux défaits qui couvraient le coussin rembourré de fines plumes d'oiseaux chassés dans les steppes d'Asie Centrale et dont on racontait que la senteur du plumage avait moult vertus dont la moindre n'était pas celle qui ramène le sommeil, fût-il le plus récalcitrant. Voilà ce que l'on racontait dans tout Bagdad.

L'exquise épouse du grand Haroun, Zoubeïda était donc plongée dans un sommeil assez agité, sur un grand lit à baldaquin quand son mari passa ses doigts longs, effilés et tendres sur le large front endormi et que sa main droite fourragea mollement dans l'abondante chevelure de sa femme.

Elle se réveilla en sursaut comme foudroyée :

--Sire ! que votre journée soit plus douce que les dattes les plus douces et plus pure que le lait le plus pur !

--Douce Zoubeïda, puisses-tu être mon épouse ici-bas et dans le monde d'outre-tombe !

--Ô Sire ! j'ai peur, je suis terrifiée ; regardez mon front ! Ne remarquez-vous pas qu'il sue ? Ah ! si vous pouviez voir la sueur froide qui s'exprime de mon échine !

--Qu'y a-t-il donc, ô prunelles de mes yeux ?

--C'est que j'ai rêvé qu'un homme, mais était-ce un homme ? Était-ce un être mi-homme, mi-ogre ? Sire ! j'ai rêvé qu'un être ressemblant tout à la fois à un homme par

son thorax, à un ogre par sa gueule ardente et à un animal étrange par ses pattes antérieures velues et ses pattes postérieures crochues. Sire, j'ai rêvé que cet être mystérieux et difforme vous poursuivait sans relâche et que vous fuyiez éperdu vous cachant tantôt derrière un immense rocher noir, tantôt au fond d'un cul-de-basse-fosse, mais la bête étrange et menaçante finissait toujours par découvrir vos cachettes ; de nouveau alors vous fuyiez toujours haletant, toujours épouvanté, toujours exangue.

Toujours avec la même détermination, l'animal de vous poursuivre partout où vous alliez, brandissant un sabre étincelant avec lequel il voulait vous assassiner. Quant à moi, flagellée par un vent violent et sournois qui s'acharnait à me dévêtir au vu de mes odalisques, de mes servantes et de mes eunuques, j'assistais impuissante et veule à votre fuite désespérée devant cet être horrible et malveillant.

Mes larmes coulaient chaudement sur mes joues brûlantes et les mots s'éteignaient dans ma gorge les uns après les autres...Sire, de tous les cauchemars qui avaient jusque-là agité mes nuits celui-ci est assurément le plus terrifiant. Sire, convoquez donc votre Grand Vizir ou le Sage du Palais ou le Devin Suprême et demandez-leur les clefs de ce cauchemar qui me glace encore le cœur et m'épouvante.

Par Allah ! je vous supplie de m'apaiser l'esprit car je suis terrorisée ; Sire, je n'ai jamais éprouvé plus de terreur et cette terreur logera dans mon âme aussi longtemps que ce rêve effrayant n'aura pas été élucidé...

Haroun al-Rachid cessa soudain de caresser Zoubeïda. Sa main blanche était comme pétrifiée par une force magique fulgurante. Son cerveau s'arrêta de fonctionner ; le grand Haroun n'était pourtant pas superstitieux. Cette fois-ci son épouse parla avec tant de douleur dans la voix et d'amertume dans les yeux humides qu'il vécut réellement dans sa chair et son sang les séquences successives du cauchemar qu'elle venait de lui raconter.

Son cœur battit alors très vite, son front s'humecta de sueur et ses jambes rompues aux guerres et aux chasses tremblèrent violemment ; jamais il n'éprouva un sentiment de frayeur aussi intense. Même au plus fort des intrigues barmécides et des assassinats perfides et cruels qui s'en suivirent, le Grand Calife ne fut pas ébranlé comme ce matin d'hiver après que Zoubeïda lui eut dévoilé son songe horrifiant.

Haroun était convaincu que ce cauchemar-là n'était pas comme les autres et qu'il était lourd de sens ; son cœur était opprimé ; c'est comme si les deux pierres rugueuses d'une meule antique l'eussent lentement écrasé avec une volupté malsaine. D'ordinaire agile et très vif, son cerveau se trouva brusquement paralysé. Ses pensées étaient brumeuses, vacillantes et épaisses.

Devant ses yeux qui avaient toujours lancé des regards pétillants, ardents et souvent inquisiteurs dansaient comme des moustiques tombés d'on ne savait quel univers car ils étaient aussi gros que des citrouilles et leurs bourdonnements ressemblaient plutôt à des blatètements

de dromadaires habitués au Désert du Tassili. Les étranges moustiques dansaient frénétiquement et dessinaient devant les yeux du Souverain Calife des volutes bizarres et des cercles irréguliers et continus.

Le grand Haroun n'avait jamais vu de pareilles danses ; des danses pourtant, seul Allah sait qu'il en connaissait et nul au monde n'osait se targuer d'en connaître autant que lui ; rien que dans ses palais de Bagdad, de Bassora et de Koufa ses courtisanes étaient plus nombreuses que les cierges suspendus au firmament par une belle nuit d'été.

Nul n'eût pu affirmer du reste lesquelles de ces courtisanes étaient les plus belles, des Circassiennes ou des Berbères, des Persanes ou des Syriennes, des Crétoises ou des Andalouses.

Comme revenu d'une profonde léthargie, Haroun al-Rachid s'agita soudain fébrilement, secoua violemment la tête désenturbannée et se gratta les cheveux dont beaucoup commençaient à blanchir. Non moins brusquement le visage du Calife fut traversé d'un éclair fulgurant...

Un silence de tombes antiques, abandonnées aux caprices de chiens errants, régnait dans la somptueuse chambre conjugale du Calife. La délicieuse Zoubeïda était plongée dans un océan de pensées sans fond. Elle ne disait plus rien.

De la voir plus muette qu'une carpe plus d'un dirait qu'elle était réellement plus absorbée que son auguste

mari, plus ténébreuse, plus hagarde, plus anxieuse et plus épouvantée.

Haroun al-Rachid parla enfin ; il articula en vérité quelques mots dont le sens eût même échappé à son Grand Devin. Sur la tête il posa prestement son beau turban de soie jaune tissé dans l'un des fameux bourgs de sa lointaine Ifriqiya ; il endossa ensuite son beau cafetan de cachemire brodé de fils d'or et d'argent, il ajusta son large ceinturon et enfonça les pieds douillets dans deux splendides babouches de maroquin écarlate ; puis il quitta précipitamment son lit à baldaquin, sa Zoubeïda et sa chambre.

Il se trouva ainsi dans un des nombreux jardins luxuriants de son Palais-des-Berges-du-Tigre. Le regard perdu et vapoureux, il s'affala sur un banc de bois, de cèdre solidement fixé à l'ombre d'un palmier imposant, étroitement enlacé par les bras longs, minces, tendres et odorants d'un jasminier à la fleur de l'âge.

Le matin était doux et humide le vent taquin qui naissait dans les ondes assagies du Tigre.

Le grand Haroun se plongea de nouveau dans un sommeil éveillé, il était certes assis sur le banc de cèdre, il regardait certes les oiseaux voleter au-dessus de sa tête, des fleurs et des arbres, en fait il ne voyait rien, en fait il n'entendait rien.

Ayant mis le Grand Vizir au courant de la présence inaccoutumée du Grand Calife au jardin du Palais, le Grand Chambellan accourut aussitôt près du grand Haroun

suivi immédiatement par le Vizir. Le Chambellan n'avait pas osé interrompre les rêveries profondes du Souverain. Le Calife ne disait mot. Bientôt tout le peuple du Palais-des-Berges-du-Tigre s'était mis à chuchoter que le grand Haroun était ensorcelé et chacun murmurait le nom du coupable présumé ; celui du Grand Vizir fut le plus surnoisement cité ; celui du Chambellan le fut aussi, mais à un degré moindre, puis celui du Devin et celui du Garde du Trésor et celui du Médecin du Calife et du Harem et celui du Conseiller ; il n'était pas jusqu'à celui de la fidèle Zoubéïda qui ne gambadât sur les lèvres frémissantes de certaines favorites ramenées du Khorassan ou de Bessarabie.

À pas feutrés, le Grand Vizir s'avança vers le Calife et s'assit furtivement près de lui sur le banc. Il n'avait pas fait plus de bruit qu'une libellule endormie sur une branche d'acacia. Il se faisait tout petit et s'approchait imperceptiblement du Souverain Calife. Il osa enfin bafouiller quelques mots : « Sire, veuille Allah vous accorder longue vie et étendre votre puissance sur les deux Levants et les deux Couchants ! »

Haroun al-Rachid releva la tête, regarda son ministre comme s'il vint de faire sa connaissance à cet instant même, esquissa un sourire où l'on pouvait deviner beaucoup d'amertume mêlée d'une angoisse indicible et d'un sentiment d'effroi que seul éprouve quelqu'un dont la tête va être tranchée de façon imminente, puis dit d'une voix entrecoupée, lente et solennelle : « fuite, poursuite, ogre... »



Le Grand Vizir resta pantelant, le Grand Haroun aurait-il perdu la raison ? mais que signifient ces mots décousus et dénués de tout sens ? Le Grand Calife semblait parler en effet à un être invisible sans lui accorder la moindre importance. On eût dit aussi qu'il se fût parler à lui-même dans un monde à la fois hors du temps et de l'espace. Son beau turban de soie jaune était du reste légèrement défait et mal ajusté.

L'attention du Grand Vizir fut attirée plus encore par le pied droit du Souverain Calife : « Allah Tout-Puissant ! mais pourquoi donc la babouche est-elle jetée là-bas, loin de ce pied auguste, nu et ensanglanté ? Est-ce l'œuvre des ronces et des chardons qui poussent çà et là ?.. »

Tandis que le Grand Vizir se perdait en conjectures et se lamentait en son for intérieur de l'état piteux du Souverain, celui-ci s'adressa à lui, sur un ton autoritaire et décidé. « Maintenant, je reconnais le grand Haroun », se dit-il en lui-même.

--Grand Vizir, mon épouse Zoubeïda m'a raconté, ce matin, un cauchemar effrayant qui agita son sommeil la nuit durant. J'ai beau remuer dans la tête embrasée toutes les clefs dont je dispose pour ouvrir la porte du cauchemar et en savoir le secret, mais en vain. Qu'on m'amène alors le Devin du Palais !

--Le Commandeur des Croyants sera obéi à l'instant. Le Devin du Palais fut aussitôt mandé, il ne tarda pas à arriver. Tous les détails du cauchemar lui ayant été contés, il lui fut instamment demandé d'en livrer le secret. Le Devin demanda respectueusement qu'on lui permît de

se retirer dans sa bibliothèque et d'en consulter précisément, certains opuscules. Il assurait qu'il y trouverait ce que désirait l'Auguste Calife.

Il se retira donc dans sa bibliothèque, y resta une heure qui parut plus longue qu'une semaine. Il sortit enfin titubant, le visage livide, les mains tremblantes, marmonna des paroles obscures dont on retint cependant qu'il n'avait pu trouver la clef du cauchemar.

--Qu'on mande le Sage du Palais ordonna le grand Haroun qui retrouva l'intelligence, la vivacité et l'autorité que tout le monde lui connaissait.

Le Sage du Palais arriva presque aussitôt ; il habitait en vérité à quelques pas, au milieu du jardin, dans une petite hutte en bois de hêtre, couverte de paille sèche. Le Sage couchait sur une natte d'alfa coupé dans les Basses-Steppes de la lointaine Ifriqiya.

La natte était élimée et le jardinier arménien affirmait qu'elle fut tressée par un nattier de Kairouan qui l'avait offerte au Gouverneur de la ville. Comme elle était très finement tressée et décorée d'arabesques et d'entrelacs élégants et majestueux, le Gouverneur l'offrit à son tour au Calife de Bagdad avec Sept Berbères vierges aux seins fermes qui feraient pâlir de jalousie la Pleine-Lune elle-même, tant elles étaient exquises.

Mais cela se passa bien avant la montée du grand Haroun sur le Trône de Bagdad, voilà presque cinq cents lunes.

Dans sa hutte, le Sage du Palais buvait à même une cruche d'argile poreuse que le même jardinier arménien venait remplir un jour sur deux. A côté de la cruche était posée une petite bassine également d'argile ; un petit broc de bronze massif se dressait à côté ; ainsi le Sage pouvait-il faire aisément ses ablutions et s'adonner à ses prières.

A un clou était suspendu un chapelet dont les grains odorants étaient en bois de santal ; les grains étaient si gros qu'ils attiraient forcément l'attention de ceux qui se hasardaient dans la hutte du Sage ; mais ceux-ci étaient tellement rares que leur nombre atteignait juste celui des doigts de la main : le jardinier arménien, un eunuque éthiopien, le serviteur du Chambellan, le Poète du Palais et le Bouffon du Calife.

Le Sage du Palais portait lui aussi un turban ; son turban était d'une propreté immaculée, quoique très fripé à cause des gifles répétées du Temps. Une tunique blanche, longue et non moins propre drapait le corps mince et élancé du Sage qui chaussait toujours de simples escarpins en cuir de chameau. Le chapelet au tour du cou ou dans la main droite, voilà comment évoluait le Sage à travers les rues de Bagdad.

Le grand Haroun et son Grand Vizir étaient assis sur le banc de l'immense palmier. Debout devant eux, le Sage égrenait son chapelet ; ses lèvres murmuraient des incantations dont le Grand Calife devinaient aisément le sens ; les yeux mi-clos, les mains posées calmement sur le ventre, au niveau du nombril, le Sage attendait imperturbablement ; il était comme figé ; on eût dit qu'il fût

frappé de pétrification ; ses lèvres ne cessaient de murmurer pourtant.

Le grand Haroun prit alors la parole et de nouveau raconta le cauchemar de son épouse ; ses mots étaient lourds ; on eût dit que le Calife eût éprouvé une souffrance indicible, mais où était donc sa loquacité ? mais où était donc sa faconde ?

Il haletait ; sa poitrine se soulevait et s'abaissait ; il était malheureux et il avait vieilli de dix ans au moins. Son Grand Vizir, pourtant plus âgé que lui, paraissait beaucoup plus jeune, plus dispos et plus intelligent.

Tête basse, il écoutait parler le Souverain Calife ; le Sage écoutait attentivement, avec dignité, la stature droite, les lèvres toujours murmurantes, les doigts palpant agilement les grains de son chapelet, il buvait les paroles fatiguées de Haroun al-Rachid dont le dernier mot tomba comme un couperet.

On demanda au Sage d'éclaircir enfin le cauchemar. Il resta quelques instants sans dire mot, quelques instants qui parurent démesurément longs. Puis avec une pondération toute naturelle, il dit :

--Commandeur des Croyants imaginez que vous vous êtes perdu dans le Grand-Erg-Noir-dont-nul-n'est-jamais-revenu et que de soif vous allez mourir ; est-ce que vous me suivez, Prince des Croyants ?

--Mais continue donc, ô homme d'Allah !

--Vous n'avez alors plus de force pour vous tenir debout ; vous vous affalez sur le sable ardent et vous attendez que

la mort vienne cueillir votre âme à pas vifs et prompts. Un homme mystérieux soudain se présente à vous, il tient une outre ventrue car pleine d'eau douce ; il vous propose d'assouvir votre soif et de vous soustraire aux griffes de la mort inévitable ; que lui donneriez-vous en échange de son eau salvatrice ?

--Pour sûr, la moitié de mon empire, dit faiblement le Calife Haroun al-Rachid.

--Soit ! poursuit le Sage ; vous avez donc bu et vous êtes sauvé d'une mort imminente. Vous cherchez toujours votre chemin au milieu du Grand-Erg-Noir-dont-nul n'est-jamais-revenu et voilà que vous éprouvez le besoin intenable de vous décharger la vessie ; hélas votre urèthre est irrémédiablement obstrué. Vous avez beau crier et gémir ; vous avez beau appeler au secours. Seul le mirage dansant avec malice et tressautant sur le sable embrasé vous tient compagnie comme il l'avait fait pour d'autres voyageurs égarés dont on a perdu les traces à tout jamais ; de temps en temps le Grand-Erg-Noir répète vos gémissements et vos cris comme pour mieux se moquer de vous...

Soudain l'homme à l'outre remplie d'eau se présente accourcé cette fois en guérisseur et vous promet de vous soulager immédiatement car il connaît justement toutes les vertus des plantes qui poussent chichement dans le Grand-Erg-Noir ; que lui donneriez-vous cette fois-ci ?

--La deuxième moitié de mon empire, dit Haroun al-Rachid encore plus faiblement.

--Ô Prince des Croyants, votre immense empire qui s'étend sur les deux Levants et sur les deux Couchants aurait donc valu quelques gouttes d'urine.

Le Grand Calife Haroun al-Rachid resta éberlué ; son Grand Vizir ne comprenait pas où voulut en venir le Sage. Quel rapport entre le cauchemar de la noble Zoubeïda et tes suppositions stupides ? dit le Grand Vizir avec emportement.

--Vizir du Calife ! plus les biens que l'on possède sont nombreux, plus on est possédé en vérité par ces mêmes biens ; nous en devenons les esclaves réels ; nos peurs et nos angoisses sont à la mesure de ces richesses. Comme l'homme a peur de les perdre, sa peur se traduit souvent par des cauchemars, surtout s'il les acquiert de manières illicites qui déplaisent au Maître Suprême des hommes. Est-ce que mes sommeils sont agités de cauchemars? Je prends Allah à témoin que dans mes rêves je ne vois que lumière sur lumière...

Le grand Haroun se mit à sangloter, ses sanglots étaient entrecoupés ; perplexe et tout confus, le grand Vizir baissa la tête.

Le Sage du Palais s'en retourna à sa hutte en bois de hêtre ; c'était l'heure de la prière... Ses lèvres murmuraient le Nom Suprême...

El-Menzah V, café de la Rose, le 4 avril 1994

## **BDULLAH OU L'ÉCOLE DE LA VIE**

**C'était une nuit d'hiver ; le vent mugissait à travers les figuiers de Barbarie et fouettait les branches encore chargées des oliviers. A travers l'épaisseur lugubre des ténèbres on n'entendait que gémissements, sanglots et pleurs.**

**Le village était vide et les rues étaient désertes ; les portes branlantes des maisons à patio grinçaient curieusement sous les coups méchants du vent fougueux qui soufflait de la steppe et malmenait les chevelures des oliviers rs généreux avant de taquiner les figuiers, les cactus et les portes souffreteuses des maisons ratatinées comme des brebis frileuses autour d'un feu de camp.**

**Le ciel était labouré de nuages fous qui glissaient dans tous les sens et s'agitaient violemment comme un terrible troupeau de taureaux sauvages jetés les uns contre les autres dans un combat furieux et assassin.**

**Depuis plus de deux heures, le soleil atone de Décembre s'était furtivement caché derrière la molle colline qui se dressait timidement à l'extrémité ouest du village assoupi. Les villageois, surtout des paysans, étaient rentrés chez eux bien avant la disparition du beau disque de lumière ; ils avaient rentré leurs bêtes dans les étables.**

**Malgré leurs fatigues champêtres, les femmes avaient préparé du couscous pour leurs maris et leurs solides gaillards qui ne s'étaient pas ménagés aux olivettes.**

**Abdullah avait trente-cinq ans. Il vécut orphelin de père. A l'âge de huit ans, il dut interrompre ses études primaires et faire tous les métiers qu'on exigeait des orphelins de son âge. Son oncle germain lui confia son beau troupeau de moutons. Abdullah devait le faire paître dans les olivettes du village.**

**Quelquefois, il maudissait son oncle et maudissait son cousin Ali qui était dans sa classe ; Ali était mauvais élève, paresseux et taquinait ses maîtres ; il ne récoltait que des notes médiocres et le Directeur de l'Ecole convoquait constamment son père pour le mettre au courant de la conduite de son fils et de ses mauvais résultats scolaires.**

**Abdullah en revanche était bien vu par sa maîtresse et surtout par son maître. C'était un élève assidu ; son père était fier de lui ; il n'était jamais convoqué par le Directeur et allait ainsi toujours à son travail ; il était loin d'être riche, bien au contraire, on l'employait aux champs comme journalier.**

**Abdullah savait que son oncle était plus aisé que son père ; il possédait olivettes, bétail et pâturages ; aussi Abdullah voulait-il briller en classe afin de s'assurer un bel avenir et sortir son père de la gêne et de l'humiliation car il faut avouer que son père frappait**



**très souvent à la porte de son frère qui ne lui donnait pas toujours du travail comme il en donnait aux autres.**

**La mère de Abdullah disait que c'était sa femme qui leur en voulait car elle était très laide et qu'elle se délectait de voir la famille de son beau-frère vivre chichement quand elle ne vivait pas franchement dans la pauvreté, puisqu'ils ne mangeaient jamais tous les toujours à tous les repas.**

**Abdullah éprouvait de la haine pour elle. Il pensait qu'elle était pour beaucoup dans la maladie qui devait emporter son père.**

**Il faisait paître le troupeau de son oncle dont la femme affirmait qu'elle le faisait travailler uniquement par charité ; ces propos augmentaient sa rage et son dépit ; il désirait sincèrement que son cousin Ali fût orphelin de mère.**

**La colère de Abdullah s'aiguissait d'autant plus que très souvent son oncle lui demandait de puiser l'eau de la citerne creusée au milieu du patio ; c'était un travail de jeune fille ; le sceau était minuscule justement parce qu'il était destiné aux mains menues des femmes. Il éprouvait ainsi plus d'humiliation que de fatigue.**

**Cette humiliation le taraudait plus encore quand la mère de Ali ouvrait la porte de sa chambre, se tenait sur le seuil, les mains sur les hanches et, de son regard de lynx, regardait fixement Abdullah qui tirait sur la**

corde et la poulie de bois de mûrier qui grinçait ; le petit orphelin suait, haletait et suffoquait. La femme, de sa voix grave et virile, appelait ensuite sa fille qui avait la même parité d'âge que Abdullah ; la mère et la fille se mettaient alors à chuchoter ; elles parlaient du malheureux et de lui elles ne semblaient dire que du mal.

Le petit orphelin associait dans sa cervelle d'enfant humilié la mère et sa fille et leur vouait une haine inextinguible. Il ne mettait jamais son oncle en cause ; sa mère disait qu'il ne « commandait jamais à ses dents sans en référer à sa virago de femme. »

Abdallah grandit chez son oncle ; il était tantôt aux champs avec le troupeau, tantôt à la maison à accomplir les travaux ménagers. Sa mère, dont la beauté se fanait à vue d'œil lui conseillait toujours de patienter. « Allah Seul perdure, tout le reste doit finir un jour ou l'autre, » lui affirmait-elle avec la même conviction et la même constance.

Il admirait sa mère qui devait nourrir quatre petites bouches orphelines. De son côté elle se dépensait à l'ouvrage ; elle filait la laine des voisines, l'effilochait, la cardait et tissait de modestes descentes de lit sur son petit métier qu'elle s'était fait faire à crédit ; elle dut peiner six mois durant pour s'acquitter de sa dette dont elle disait qu'elle était pharamineuse ; il s'agissait pourtant de quelque vingt-deux dinars ; il est vrai que pour les petites gens cette somme paraissait énorme ; la mère de Abdullah, du vivant de son mari, n'avait pas

touché à un seul dinar ; cela était du ressort des hommes et non des femmes ; les responsabilités de chacun étaient réparties depuis de nombreuses générations.

Seulement il se trouvait des femmes viriles ; seulement il se trouvait des hommes effacés devant leurs femmes ; quoi qu'il en fût ces couples-là étaient toujours vus d'un très mauvais œil par la communauté villageoise. C'étaient des couples contre nature, des couples maudits, disait-on...

Soutenu par sa mère vaillante et sage, Abdullah travaillait chez son oncle ou plutôt chez sa méchante tante détestée de tous au village. Il souffrait énormément, mais il grandissait et ses idées gagnèrent en clarté ; il devint plus lucide, plus conscient de sa situation et de celle de sa petite famille dont il se sentait le seul vrai soutien mâle ; ses trois sœurs pas plus que sa mère ne pouvaient vaquer à des travaux extra muros ; étant donc cloîtrées à longueur d'année dans la modeste maison léguée par feu leur père les trois filles étaient devenues un véritable fardeau pour leur frère aîné. Du reste les gages que l'oncle voulait bien consentir à son neveu étaient tellement modiques et dérisoires que, plus d'une fois, Abdullah en arriva à vouloir quitter son travail et aller ailleurs à la recherche d'un employeur moins avare ; plus d'une fois en revanche, sa mère l'en dissuada ; à parler franc, elle avait peur de voir son fils se perdre dans les méandres des grandes villes car Abdullah parlait d'aller travailler en ville.

Enfin ce qui devait arriver arriva. Abdullah avait dix-huit ans ; il puisait l'eau de la citerne devant sa cousine qui ricanait et parlait à sa mère d'une voix tonitruante ; la jeune fille aussi orgueilleuse que sa mère disait des choses banales à propos d'une certaine voisine dont elle affirmait qu'elle venait de divorcer d'avec son mari. Abdullah relâcha quelque peu ses efforts ; les grincements de la poulie se firent plus espacés ; furibonde, sa tante lâcha alors : « Tu n'as donc pas honte de tirer mollement le seau ? Ma fille que voilà le sortirait de la citerne de deux doigts, oui, de deux doigts seulement ; tel père, tel fils... »

Abdullah n'en pouvait plus. Ô combien d'injustices ! il fut traité d'abord de paresseux, mais ce qu'il n'accepterait jamais, dût-il crever de faim, c'était d'entendre médire de feu son père. Comme s'il ne lui eût pas suffi d'être la cause de sa maladie et de sa mort, voilà que la femme de son oncle ne le laissait même pas dormir en paix dans sa tombe ! non, cela il ne pouvait le tolérer.

Il arrêta brusquement le puisage d'eau, sortit de la maison sans proférer la moindre parole et s'en retourna chez lui. Il raconta à sa mère ce qui s'était passé et pour ne pas lui laisser l'occasion de le prier de retourner chez son oncle, il jura solennellement en répétant trois fois « par Allah » de ne plus jamais travailler là-bas.

Sa mère pleura longuement ; sa mère pleura doucement ; sa mère pleura amèrement ce soir-là ;

**l'air qu'on respirait à la maison était devenu suffocant ; les sœurs de Abdullah pleuraient aussi ; quant à lui, il avait le cœur gros et envie de pleurer ; néanmoins il s'abstint de laisser couler ses larmes, ses yeux étaient humides ; il pleurait dans son tréfonds.**

**Ce soir-là, la maisonnée était aussi triste que si l'on vînt d'enterrer le père. La mère et ses enfants se couchèrent très tôt, mais dans le noir de la chambre s'ouvraient les paupières et se fermaient. On entendait de lourdes respirations et des tressaillements punctuaient la nuit...**

**Abdullah se rembrunissait de jour en jour. Il devenait taciturne. Au bout de quelques semaines tout le village savait qu'il partirait pour la France ; sa mère n'en était que plus malheureuse ; n'ayant pas voulu que son fils aille travailler en ville, voilà que le sort la frappait de nouveau plus durement : son Abdullah allait s'expatrier et vivre parmi les Roumis. Qu'allait-elle devenir ? Qu'allait-il devenir ? « Allah ! guide ses pas où qu'il aille ! » priait-elle toute seule.**

**Abdullah partit pour la France ; c'était au début des années soixante.**

**Personne ne pouvait vous dire ce que faisait précisément le jeune homme extra limes. Certains affirmaient qu'il était journalier sur un chantier de construction d'immeubles ; d'autres soutenaient qu'il était employé dans une usine de fabrication d'automobiles. On affirmait aussi avec non moins de**

**certitude qu'il travaillait dans une ferme chez un riche paysan du Midi.**

**Bref, les métiers les plus divers étaient dans les bouches des villageois ; une fois même deux groupes d'hommes avaient presque failli en venir aux mains tant voulait chacun convaincre le clan opposé de la justesse de sa thèse.**

**Ce qui était pourtant sûr et ne faisait l'objet d'aucune discorde, c'était que Abdullah écrivait à sa mère régulièrement une lettre par mois ; il lui y racontait sa vie quotidienne, rassurait les siens sur sa santé et demandait toujours à sa mère de prier pour qu'il revienne sain et sauf de là où il était. On savait aussi qu'il envoyait non moins régulièrement, à chaque fin de mois, presque en même temps que la lettre un mandat assez confortable pour susciter plusieurs envies chez plus d'une femme au village.**

**Les lettres étaient lues tantôt par le maître de l'école, tantôt par le moueddeb et les deux ne se faisaient pas faute d'en divulguer les secrets.**

**Dix ans passèrent ; les trois sœurs de Abdullah se marièrent l'une après l'autre ; leur mère vieillissait ; elle priait toujours pour son fils. Elle avait mal partout et se plaignait de maux de tête ; de sa maladie pas le moindre mot à Abdullah. Les lettres qu'écrivaient le maître d'école et le moueddeb au nom de la veuve malade et esseulée parlaient de tous les événements**

survenus au village, mais jamais des souffrances de la mère.

Un jour d'été, Abdullah reçut un télégramme qui lui enjoignait de rentrer au pays sur « les ailes du vent » car sa mère était « gravement malade et risquait à tout moment de trépasser » ; c'était le style du maître d'école.

Abdullah n'était pas dupe ; sa mère avait trépassé. Pour ne pas annoncer brusquement l'événement terrible et en atténuer quelque peu le choc, les villageois écrivaient toujours aux absents que leur père ou mère était « gravement malade ».

Ces formules stéréotypées et consacrées par l'usage ne l'avaient donc pas trompé. Sa tête bourdonnait ; il ne put continuer le chemin qui séparait le bureau de poste du petit appartement qu'il occupait au 6<sup>ème</sup> étage à Grenoble. Il se laissa tomber sur un banc public en fer massif et se mit à pleurer comme il ne l'avait jamais fait jusque-là ; il s'était expatrié pour rendre heureuse sa vaillante mère et lui rapporter beaucoup d'argent ; c'est pourquoi il s'était mis à trimer comme un âne de Bessarabie ; il ne refusa jamais les heures supplémentaires à l'usine où il travaillait...

Il revit comme un éclair la figure de feu son père décédé à vingt-six ans et voilà qu'il revoyait celle de sa mère éplorée, le jour de son départ pour la France.

**Elle était debout sous la large voûte de la porte de leur maison entourée de ses trois filles vaillantes et en pleurs comme elle.**

**Il revit défiler tous ces visages ; c'était une procession très pénible, une procession qui ravivait en lui bien des souvenirs amers et rarement heureux .**

**Abdullah sanglotait sur le banc public comme un orphelin de quatre ans à qui un sale garnement arracha ses fèves grillées dans la poêle de sa mère. Les sanglots attiraient l'attention des promeneurs, mais Abdullah n'en avait cure.**

**Il ne sut jamais comment il fit pour rentrer au pays « sur les ailes du vent ». Toujours est-il qu'il se trouva dans ce qu'il pensa être leur maison. Comme elle avait changé ! Sa pauvre mère l'avait peu à peu transformée avec l'argent qu'il ne manqua jamais de lui envoyer du pays des Roumis.**

**Dans ses lettres elle lui parla en réalité de toutes les modifications qu'elle faisait subir à la maison, mais Abdullah était à mille lieues de penser qu'elles étaient si profondes ; c'était avec peine qu'il reconnaissait le vestibule débarrassé de toutes ses voûtes d'arête remplacées allègrement par un plafond de ciment dont on soutenait qu'à lui seul il supporterait le poids de sept étages ; les murs étaient très hauts, lisses et badigeonnés à la chaux blanche et vive. La chambre basse et humide dans laquelle se couchait toute la maisonnée du vivant de son père était démolie et**



remplacée par une autre qui respirait vraiment l'opulence.

Il revit en un éclair fulgurant le plafond craquelé de la chambre de jadis et les nattes d'alfa qui en couvraient le sol raboteux en terre battue. Avec la même fulgurance, il revit la porte dégingandée de la chambre, la ferrure grossière façonnée par le forgeron du village et l'énorme serrure qu'il avait toujours de la peine à porter, tant elle était lourde pour ses bras frêles d'enfant mal nourri.

Presque toutes les femmes du village étaient rassemblées dans la maison ; elles étaient graves et certaines criaillaient.

Il se fraya péniblement un passage, sans prêter beaucoup d'attention à celles qui lui souhaitaient la bienvenue et l'embrassaient. Il pénétra fébrilement dans la chambre funèbre ; il y trouva ses trois sœurs ; elles se jetèrent à son cou en poussant des cris stridents, leurs larmes coulèrent abondamment sur leurs joues ravinées par tant de privations. Abdullah ne s'empêcha pas de remarquer qu'elles avaient atrocement vieilli. Il en fut atterré ; il pensait rencontrer des visages frais ; il ne vit que des visages fripés, creusés et desséchés ; même sa sœur benjamine avait l'air d'une petite vieille ; elle avait peine à se tenir droite ; peut-être avait-elle besoin de s'appuyer sur un bâton d'olivier nouveau comme faisaient les vieilles paysannes de la région. Abdullah préféra attribuer cet

état de sa sœur décrépite à la grande douleur qui l'abattit après la mort de leur mère.

Il s'approcha lentement, doucement, sur la pointe des pieds du lit où reposait sa mère. Il donna alors libre cours à ses larmes ; il n' avait pas honte de ses sœurs qui étaient aussi éplorées que lui. Il resta longtemps penché sur le corps inerte. Ses lèvres étaient collées sur le front froid, livide et inanimé. De temps en temps, il bougonnait quelques phrases entre-coupées par ses sanglots longs et ses sœurs ne pouvaient retenir que quelques bribes de prières « Allah, Miséricorde, Ame apaisée ».

Abdullah revint définitivement du pays des Roumis. On racontait qu'il était le plus riche du village ; il suffisait d'admirer le gros camion qu'il avait rapporté de là-bas ; sa voiture rutilante dans laquelle se miraient les gosses attirait l'attention de tous. Nul ne posséda jamais de voiture aussi pimpante ni aussi neuve. Si Mahmoud, lui-même pour qui tous au village éprouvaient une grande déférence en raison justement de sa richesse et de sa voiture était presque oublié, sa voiture faisait grise mine devant celle de Abdullah. Une colère malade s'emparait de Si Mahmoud quand il traversait la rue principale en voiture, avec sa femme qui frisait la cinquantaine car les petits lascars se mettaient aussitôt à chanter avec ironie :

**« Si Abdullah jab aroussa  
Wal aroussa fi caroussa ;  
Am Mahmoud mâah gerada  
Fi karrita min Bourada ! » (1)**

**Il faut dire que Abdullah s'était marié à une Roumia belle comme la pleine lune ; sa peau était rose et blanche et ses cheveux étaient longs et châains.**

**De son mariage avec Marie-Claire [tel était le prénom de la Roumia]Abdullah avait une belle fille de huit ans, encore plus belle que sa mère.**

---

**(1) Monsieur Abdullah a ramené une dame belle comme une mariée dans un beau carrosse ;  
Oncle Mahmoud est en compagnie d'une sauterelle sur une charrette fabriquée à Bourada !**

**Les affaires de Abdullah prospérèrent ; ses employés se multiplièrent et ses camions sillonnaient les routes et les pistes de la contrée. Qui n'a pas entendu parler de Si Abdullah ? De son opulence ? De sa belle femme ? Et surtout de sa fille ravissante ?**

**A cinquante lieues à la ronde Si Abdullah était bien réputé. Il était riche et généreux, il aimait les pauvres ; à chaque événement solennel de l'année il faisait distribuer semoule, sucre, farine et huile à tous ceux qui se présentaient devant le portail de sa luxueuse villa construite à l'entrée du village.**

**Sa fille grandissait et embellissait à vue d'œil. Elle fréquentait le lycée du chef-lieu. En classe de Seconde elle tomba amoureuse d'un jeune homme de la classe 'Terminale ; il était son aîné de deux ans. La mère du garçon était Française et son père (un ancien émigré rentré au bercail) avait monté une affaire qui marchait tant bien que mal.**

**Le jeune homme prit l'habitude de se rendre souvent au soir chez son amie ; elle s'appelait Nadia et lui Sami.**

**Il prenait la voiture de son père, à son insu, bien sûr et rejoignait le village. Il stoppait le véhicule sous un immense olivier et furtivement escaladait la clôture de la villa isolée de la bien-aimée. Les rendez-vous galants avaient lieu à l'insu de tous sous les ailes larges et discrètes des nuits noires.**

Marie-Caire, son mari et sa fille étaient au salon. La nuit était sombre ; les ténèbres étaient épaisses à couper au couteau ; le vent soufflait violemment et sifflait en agitant les gros fils électriques. Ce soir-là, on eût dit que tous les éléments se fussent ligués contre les habitants du village. La pluie s'était mise elle aussi de la partie ; les arbres du jardin craquaient au point que Marie-Claire fit part de ses appréhensions à son mari ; elle craignait que le lendemain on ne trouvât figuiers, amandiers et pêchers arrachés et renversés, tant étaient brusques et fougueuses les rafales du vent.

Abdullah regardait fiévreusement un télé-film. Marie-Claire feuilletait un magazine de mode féminine. Nadia regardait aussi la télévision. Dehors l'accalmie... Nadia se leva soudain et informa ses parents qu'elle devrait se rendre illico presto chez l'une de ses camarades de classe pour se renseigner plus amplement auprès d'elle sur le sujet de dissertation qu'elle devrait remettre le lendemain au professeur de français. Elle n'aurait pas noté le sujet avec grande précision ; elle aurait été occupée à expliquer une règle de grammaire à une autre camarade ; voilà ce qu'elle avançait à ses parents. Sa mère insista pour qu'elle ne sorte pas par ce temps de chien, tandis que son père proposa de l'emmenner en voiture, mais Nadia affirma énergiquement qu'elle ne voulait pour rien au monde ôter le plaisir qu'éprouvait son père en regardant son feuilleton passionnant et convainquit sa mère qu'elle devrait impérieusement aller chez cette camarade si elle ne tenait pas à être renvoyée de la classe ;

**d'ailleurs « comme vous savez, elle n'est qu'à quelques pas de chez nous, je n'en ai donc pas pour longtemps. »**

**Abdullah se tut, il continua de regarder son film, Marie-Claire ne paraissait pas convaincue, « mais après tout, Nadia est assez grande pour prendre ses responsabilités », se disaient en eux-mêmes le père et la mère.**

**Nadia sortit du salon d'un pas décidé. Ce n'était pas chez sa camarade de classe qu'elle allait se rendre par cette mauvaise nuit d'hiver ; elle venait d'entendre les trois petits coups conventionnels qu'assigna Sami aux persiennes du salon. Seule, elle les avaient entendus. Son père n'avait rien entendu, sa mère n'avait rien entendu. Ils étaient tous les trois pourtant dans le même salon ...**

**El-Menzah VII, café Latîf, le 12 mai 1994**

## **LE CALIFE OMAR IBN ABDEL-AZIZ**

Omar était l'un des plus beaux garçons de son âge. Il vivait en Egypte et s'amusait comme un écervelé dans les innombrables tavernes de la riche Alexandrie. Les brocarts les plus précieux, c'était Omar qui les portait, les brocarts les plus rares et les mieux figiolés. Ses doigts étaient ornés de bagues d'or du meilleur aloi et l'on racontait dans les palais de la ville que nul ne savait comment il se débrouillait pour acquérir ses bagues exquises, serties de diamants et ciselées par les meilleurs joailliers de Byzance, disait-on.

Dans les tavernes de l'Alexandrie mythique, Omar dépensait chaque soir des sommes inouïes et ses camarades, quoique tous de grandes familles, l'enviaient toujours pour sa munificence car son gousset était constamment gorgé de dinars d'or flamboyants.

Avec ses compagnons de plaisirs nocturnes Omar était foncièrement généreux. De leurs côtés, ils ne se privaient jamais au demeurant de lui réclamer de l'argent pour leurs dépenses, toujours de l'argent et encore de l'argent. Quant à lui, il ne savait pas refuser et prodiguait ses dinars à qui voulait bien en prendre « à titre de prêt », mais le jeune homme prodigue n'était pas dupe ; il savait qu'un dinar par lui prêté n'était jamais remboursé. Pourtant il ne cessa point de « prêter » ses belles pièces d'or à ses camarades cupides, envieux et insatiables...

Omar quitta un matin l'Egypte pour la Syrie car à Damas régnait un de ses cousins germains. Ses innombrables

compagnons de plaisirs étaient venus ce matin-là lui présenter leurs saluts obséquieux ; les lascars avaient pressenti qu'un jour proche viendrait où Omar serait Calife à son tour. Leurs imaginations épanouies et fécondes les faisaient déjà vivre les situations les plus enviables ; certains se voyaient nommés gouverneurs d'opulentes provinces lointaines et inaccessibles ; d'autres revêtaient l'uniforme galonné des grands officiers de la glorieuse armée islamique ; ils partiraient conquérir de nouvelles contrées dont ils s'empareraient des richesses et en feraient ce que bon leur semblerait. « Le futur Calife n'est-il pas prodigue et timoré ? » pensaient la plupart de ces jeunes débauchés.

Le carrosse attelé à quatre alezans racés, ramenés vraisemblablement de la Péninsule Arabique, s'ébranla dans un nuage dense de poussière âcre et suffocante. Il emportait le jeune Omar vers Damas. Le cocher faisait dextrement claquer son fouet sans toucher les chevaux qui galopaient à se rompre l'encolure.

Le bel attelage arriva enfin devant le palais du Calife Omeyyade ; c'était au début de 717. Omar descendit du carrosse rutilant ; les alezans fumaient et le cocher était las.

Sur le perron se tenait majestueusement le chambellan ; il était flanqué d'une dizaine de gardes nègres ramenés assurément d'Abyssinie. Omar fut reçu à bras ouverts ; le chambellan lui dit en substance : « Ô Mawlay, vous êtes ici dans le palais de votre cousin, notre Mawlana à tous, mais vous êtes ici chez-vous, ô Mawlay ! »



Omar devina aisément que le Calife régnant n'en aurait plus pour longtemps et qu'il serait incessamment appelé à lui succéder pour gouverner l'Etat Omeyyade. Il ne fallait pas être devin pour interpréter les paroles de bienvenue du chambellan. D'ailleurs, dans bien des provinces de l'Empire, on parlait de la maladie du Souverain : c'était pour cette raison qu'on le fit venir d'Egypte. Cela était clair. Seul un homme frappé de cécité et de crétinisme avéré ne pouvait remarquer cette évidence.

Quoi qu'il en fût, il pénétra au palais avec un sentiment de déférence qu'il éprouva pour la première fois de sa vie. Le sol était couvert de grandes dalles de marbre scintillant comme autant de miroirs. De hauts piliers étincelants, lisses et polychromes soutenaient le plafond de stuc blanc, finement ajouré.

Sur les murs immenses, éblouissants de blancheur étaient gravées des arabesques, reproduction à coup sûr de quelques versets coraniques dont Omar arriva difficilement à percevoir le sens.

On traversa ensuite une vaste cour dallée également de marbre mordoré avec une immense vasque de laquelle jaillissait un puissant jet d'eau, pour retomber dans un bassin sphérique, disparaître dans un jeu de dalles savamment superposées et rejaillir de nouveau, plus puissant, plus haut et plus limpide.

On passa ensuite sous une grande arcade ; des piliers graciles, couronnés de chapiteaux corinthiens soutenaient des voûtes larges et surbaissées. Le Chambellan marchait

à pas lestes, vifs et nerveux. Omar avait peine à le suivre. Sous les galeries, dans le vestibule, dans la cour, partout une foule de Nègres, de métis, d'adolescents plus blancs que cire ; les beaux éphèbes à la peau claire étaient mélancoliques ; leurs allures étaient tristes ; ils étaient loin d'avoir la vivacité ou la volubilité des Nègres ou des métis ; c'étaient des eunuques ; Omar eut un sentiment de révolte mêlé de colère viscérale et de haine envers les castrateurs. Ses membres tremblèrent, son regard s'embruma, sa vue se rembrunit, ses jambes chancelèrent et ses pensées s'obscurcirent. « Trop d'iniquité », se surprit-il à balbutier, « trop d'iniquité, trop de barbarie !... »

Après plusieurs cours et plusieurs arcades aussi finement agencées les unes que les autres Omar arriva enfin dans la salle du trône où entouré de ses courtisans siégeait le Calife dans un fauteuil moelleux, incrusté d'émeraudes, de turquoises, de diamants et d'or. Sur des bancs d'acajou couverts de beaux tapis persans se tenaient les vizirs à droite du Calife et ses courtisans à sa gauche.

Deux Nègres impressionnants par leur taille et leur adiposité refermèrent le portail de la salle du trône et croisèrent leurs lances longues et pointues.

« Qu'Allah Tout-Puissant bénisse les jours du Commandeur des Croyants ! » dit le Chambellan, à peine pénétré dans la salle.

Dans ses paroles décela Omar une politesse toute factice ; au contraire il eut l'intuition que le Chambellan

ne verrait certainement pas d'un mauvais œil la mort du Calife ; du coup il éprouva un sentiment d'aversion à l'égard des hypocrites et notamment envers ce sinistre Chambellan au nez busqué comme un bec de rapace, aux membres grassouillets et courts, au regard furtif, diablement mobile et sournois.

Luxueusement vêtus, les courtisans étaient rivés à leurs bancs d'acajou, les mains obséquieusement posées sur les genoux ; les vizirs aussi prenaient des attitudes d'humilité telles que Omar les jugea départis de tout sentiment de dignité. Il ne pensa jamais qu'on pût se ravalier à un degré d'abaissement aussi déplorable. On eût dit que ces vizirs eussent attendu le terrible verdict du Calife qui eût d'eux fait des élus ou des damnés. Pis encore ! Cela recommençait toutes les fois qu'ils étaient convoqués dans la salle du trône, ainsi une fois par jour au moins, si ce n'était plus, adoptaient-ils ces attitudes de contrition, de prostration, de prévenus suspectés des crimes les plus abominables, attendant leur jugement définitif et éternel.

Omar était ulcéré, outré devant ces hauts dignitaires du Palais. Il ne pouvait se faire à l'idée que de bons croyants étaient capables de se ravalier à un rang aussi bas. Quoi ! Ces hommes de la haute société du Califat avaient donc si peu de foi ? Quoi ! Avaient-ils oublié que Seul Allah dispense la puissance à qui Il veut ? et la gloire ? et la fortune ? Le Calife en personne ne pouvait faire du bien quand bien même il l'eût désiré, à moins que cela ne coïncidât avec la volonté d'Allah. Pourquoi donc ces attitudes de quémandeurs et de coupables ?

A partir de ce jour-là, Omar vécut dans le palais de son cousin, le Calife Omeyyade de Damas. Il était à mille lieues d'imaginer les rouages selon lesquels fonctionnait la société palatine.

Il fut frappé d'abord par le luxe inimaginable dans lequel vivait le Calife. C'étaient des milliers de dinars d'or massif qu'on dépensait chaque jour pour le bon plaisir du Souverain. Le gardien du Trésor était toujours affairé. Il passait le plus clair de ses journées à compter fiévreusement les dinars puisés dans de gros sacs lourds en toile de jute, entreposés dans une immense salle au fond du palais, gardée par trois Nègres à la stature colossale, armés de cimenterres et de lances qui se faisaient naturellement relayer la nuit par trois autres Nègres, non moins impressionnants.

Seul le gardien du Trésor avait accès à la salle. Seul il scellait les gros sacs et les descellait sur l'ordre du Calife selon son bon vouloir car très souvent le Souverain offrait d'incalculables cadeaux ; à tel poète ayant composé un panégyrique plagié et médiocre il accordait mille dinars ; à tel autre venu réciter un thrène à la mémoire de feu son père dix mille dinars, puisque le poète avait réussi à faire pleurer le Calife ; à un troisième venu déclamer avec emphase son attachement à la dynastie omeyyade contre les chiites et les kharijites cinq mille dinars...

Les favorites du Calife participaient aussi à l'aubaine et les beaux dinars d'or étaient ainsi dilapidés à toute heure de la journée et le gardien du Trésor de compter, de compter et de compter toujours au point qu'il finit par

contracter un tic ; quand il évoluait dans les nombreuses galeries du palais, son pouce et son index continuaient à exécuter les mêmes mouvements combinés que faisait le malheureux trésorier en comptant ses dinars.

Le Chambellan, le grand Vizir et certains émirs en vinrent à se gausser franchement du gardien du Trésor tant le tic de ses deux doigts devint patent : « A qui le tour maintenant ? Ô trésorier ! » Et les sarcasmes de fuser de toutes parts...

Omar remarquait tout ce qui se passait au palais. Omar n'était plus Omar. Alexandrie et ses tavernes et ses compagnons de plaisirs n'étaient plus guère que de lointains souvenirs ; ils s'estompaient très rapidement, au demeurant car cela lui rappelait vivement, douloureusement les débauches du Calife. Heureusement pour lui cette période de sa vie était à jamais révolue ; Allah soit loué !

Ces comportements de bêtes rampantes à la fois viles et venimeuses avaient assagi Omar ; au palais il apprit à détester l'hypocrisie, la servilité, les futilités de la vie, les mondanités, l'injustice et les dinars, source de biens des maux.

Il devint sobre, taciturne, enclin à la méditation et à la piété.

Plus d'une fois, alors qu'il était censé être dans la salle du trône, à la dextre du Souverain Calife, on le surprit dans la mosquée du palais, prosterné, tourné vers la Qibla. Nul

n'osait interrompre ses prières et l'on s'en retournait auprès du Souverain pour lui décrire avec force détails la solitude de Omar, ses genuflexions et ses prosternations interminables et décourageantes. Figés en des attitudes de chiens de faïence, vizirs et courtisans n'attendaient qu'un petit signe du Calife ou à défaut le moindre commentaire, fût-il anodin, du Souverain pour donner libre cours à leurs langues de vipères céastes ou de serpents venimeux, mais le Souverain répétait invariablement : « Qu'on laisse Omar en paix ! Peut-être Allah fera-t-Il descendre Sa baraka sur ce palais de peu de foi ! Qu'Allah bénisse et fortifie la piété de mon cousin ! »

Ainsi le Calife coupait-il court à toute velléité de médire de Omar et celui-ci s'adonnait de plus en plus à la contemplation et à l'adoration d'Allah, Seul Créateur et Maître de l'univers, Seul Roi de la création entière, Seul Dispensateur de vie et de biens, Seul digne d'adoration.

Le palais du Calife représentait aux yeux de Omar le lieu de dépravation par excellence ; hormis la mosquée, tout devait être désapprouvé par Allah dans ce palais de débauche et de tiédeur envers le Roi Suprême ; c'est pourquoi Omar passait des moments de plus en plus longs dans la mosquée et s'arrangeait pour être le moins présent possible aux audiences califales, aux joutes poétiques qu'on organisait et aux soirées animées par de belles courtisanes et des musiciens plus ou moins talentueux...

Aux repas, il ne parlait que pour répondre au Potentat. Il mangeait sobrement, silencieusement et ne participait

jamais aux vertes plaisanteries des courtisans dont les langues se déliaient en vérité sous l'effet du breuvage illicite. Omar, quant à lui, ne buvait plus que de l'eau de citerne et nul n'osait d'ailleurs lui présenter la moindre coupe de vin. On le savait intraitable sur ce chapitre.

Un jour pendant que Omar était agenouillé dans la mosquée du palais, il entendit des pas s'approcher doucement pour s'arrêter sur le seuil de la salle de prières et quelqu'un chuchoter : « Le Calife Souleyman n'est plus ; nous retournerons assurément tous à Allah. »

Omar termina sa prosternation et sa prière. Il ne sut jamais qui vint lui annoncer la nouvelle du décès de son cousin et ne chercha jamais à le savoir.

Tous les habitants du palais étaient en larmes. Une atmosphère lugubre planait partout. De temps en temps, on entendait quelqu'un lâcher timidement : « Qu'Allah accueille son âme avec miséricorde ! »

Omar ne sut jamais non plus comment il succéda à son cousin Souleyman ; il ne sut pas non plus comment se déroula la cérémonie d'intronisation. Dans sa mémoire tout était enténébré. De ce tournant capital de sa vie il ne se souvenait pas le moins du monde ; c'était comme si une force mystérieuse eût jeté mille et un voiles opaques entre le cérémonial des obsèques et le jour fatidique où il se trouva assis sur le trône au milieu des mêmes vizirs et des mêmes courtisans ; il en éprouva un profond dégoût ce jour-là ; le deuxième jour une aversion intenable ; le

troisième jour une sensation d'étouffement telle qu'il crut un moment qu'il allait passer véritablement de vie à trépas. En vérité, depuis plusieurs mois, du vivant même de Souleyman, il ne pouvait tolérer ces individus serviles et hypocrites ni ce palais puant la corruption et les vices.

Il décida tout bonnement de changer de domicile et loua donc une modeste maison dans la ville antique de Damas ; il fit vendre tous les palais califaux, mit à la porte courtisans et courtisanes et ne garda aux postes de vizirs et de fonctionnaires que les hommes qu'il jugea vraiment aptes à exercer leur ministère.

Les émirs n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles ; tous les Omyyades étaient fous furieux car il faut avouer que Omar, le nouveau Calife fit montre d'un sens d'équité peu commun : aux citoyens qui étaient venus se plaindre à lui des exactions de certains émirs cupides il rendit leurs biens usurpés par ses puissants cousins ; il poussa même l'audace jusqu'à en emprisonner quelques-uns coupables de délits assez graves ; c'étaient des pratiques bizarres, disait-on pour se consoler entre Omeyyades à leur tour lésés dans leurs biens et leur honneur.

Avait-on jamais vu un homme sensé, calife de surcroît, mettre son cousin au cachot ? Omar ne pouvait être que déséquilibré. Du reste, combien de fois l'avait-on vu participer à la vie du palais du temps de Souleyman ? Au tout début de son arrivée d'Alexandrie, peut-être, mais après ? N'était-il pas le plus souvent motu proprio séquestré dans la mosquée du palais ? Cela ne dénotait-il



pas un tempérament désaxé ? Un cerveau totalement inapte à gouverner le vaste empire islamique ?

Un conciliabule ultra secret se tint chez la tante germaine du Calife Omar ; ses cousins germains, fils de Abdel-Malek ibn Marwan ainsi que bien des émirs mécontents étaient parmi les affidés. On voulait avoir le cœur net vis-à-vis du farouche Omar, de l'intraitable Omar.

On délégua sa vieille tante auprès de lui : elle avait pour mission de dire ce qu'il en était de l'état de santé mentale de son neveu ; dans l'un ou l'autre cas on devrait se débarrasser de lui.

Un soir d'hiver, on frappa donc à la porte du Calife. Il faisait très noir ; Omar prit une bougie et d'un pas précipité se dirigea vers la porte ; de la main gauche il faisait écran à la flamme essoufflée pour la préserver du vent ; plus d'une fois il chancela tant étaient disjointes les dalles du patio, descellées et gauchement nivelées. Il ouvrit enfin la porte et fut surpris de trouver en face de lui sa vieille tante par un soir d'hiver pareil dont les ténèbres étaient si épaisses qu'on les eût aisément coupées au couteau.

Le Calife accueillit sa tante à bras ouverts et crut candidement qu'elle était simplement venue lui rendre une visite désintéressée et il en fut d'autant plus content. Il la conduisit délicatement dans la pièce où il était en train de vérifier les comptes de l'Etat. Il la fit asseoir sur un banc de bois d'olivier où quelqu'un avait négligemment jeté une

peau de mouton, demanda poliment à son serviteur d'offrir des dattes à sa tante et se replongea dans son gros registre.

Sa tante était effrayée. Avait-on vu un calife omeyyade habiter dans une maison aussi délabrée et aussi insalubre ? Quoi qu'il en fût, elle allait être édifiée sur l'équilibre mental de son neveu.

Omar n'avait plus d'yeux que pour les chiffres inscrits sur le registre ; il était absorbé, entièrement accaparé par son métier de calife pieux, intelligent. et consciencieux. Tout en dégustant quelques dattes, la tante l'observait avec l'attention la plus soutenue, le regard le plus perçant et l'intuition la plus aiguisée.

Quelquefois il s'humectait légèrement l'index au contact de la langue et tournait une énorme page du registre. Son front était plissé ; malgré la faible lumière de la bougie, il arrivait à suivre les lignes, à les lire et à les comprendre ; ces détails étaient loin d'échapper au regard attisé de la tante malgré l'œuvre maléficiante du temps.

Le Calife s'éteignait vraiment dans sa comptabilité absorbante ; sa tante ne le quittait pas des yeux. Elle vit enfin avec grand soulagement que son front se déridait peu à peu et qu'il devenait moins nerveux car il se maltraitait moins la barbe drue et déjà grisonnante. Il ferma le gros registre, ouvrit un grand tiroir, y rangea le livre des comptes, en tira une bougie, l'alluma à la flamme de celle qui éclairait la chambre, souffla celle-ci, la rangea dans le tiroir et s'étant tourné vers sa tante abonda cette fois-ci dans des salutations encore plus cordiales.

Ayant achevé son ultime travail de calife, en ce soir venteux d'hiver, il pouvait donc se permettre de consacrer son temps à sa vieille tante d'autant qu'elle ne l'avait aucunement gêné dans son travail nocturne.

« Très chère Tante, Sœur de feu mon père... » Elle l'arrêta net et lui demanda d'une voix péremptoire : « Explique-moi d'abord ce que tu viens justement de faire : tu prends une bougie, l'allumes à une autre que tu éteins et pourtant la lumière de l'une ou de l'autre est la même ! » « Tante vénérée, la première bougie à la lumière de laquelle j'ai vérifié les comptes de l'Etat a été acquise grâce au trésor public ; je l'ai donc utilisée pour l'intérêt public ; quant à la seconde, je l'ai achetée avec mon argent personnel ; je l'utilise donc pour mon intérêt privé ; les propos que nous allons tenir, toi et moi, ont-ils trait à la chose publique ? Cela te satisfait-il, bonne tante ? »

Pour la première fois de sa vie la vieille entend un Omeyyade parler avec conviction de la séparation des deniers publics et privés. « Passe encore se dit-elle intérieurement si cela concernait de fortes sommes, mais pfui ! avoir tant de scrupules pour une misérable bougie ! »

« Ce neveu tient assurément de son grand-père, le Calife Omar-le-Juste, se dit-elle encore ; bah ! »

--Voyons Omar ! Je suis venue me plaindre de toi à toi, oui, me plaindre de toi à toi !

--En quoi t'ai-je lésée, Tante vénérée ?

--Ecoute bien ! Du vivant de ton oncle Abdel-Malek (1) je touchais une pension mensuelle de dix mille dinars ; son fils al-Walid (2) qui lui succéda à la tête du Califat éleva ma pension à vingt mille dinars ; ton cousin Souleyman la porta à quarante mille et voilà que tu lui succèdes ! Au lieu de doubler ma pension comme ils l'avaient tous fait, tu me l'as carrément supprimée sans autre forme de procès ; c'est la raison pour laquelle je viens chez toi de ce pas afin que tu m'octroies quatre-vingt mille dinars, bref exactement le double de ce que m'accordait ton cousin Souleyman.

Le Calife resta deux ou trois minutes frappé d'un mutisme profond. Un silence tendu régnait dans la chambre faiblement éclairée. On voyait vaciller sur un mur deux ombres vaguement humaines.

D'une voix basse, faible, pondérée et lente, il dit à sa tante par trop vénale : « Par Allah le Tout-Puissant, feu mon oncle et ses deux fils avaient commis des œuvres impies envers eux-mêmes et envers toi aussi, Tante ; sais-tu que la pension mensuelle qu'ils t'avaient gracieusement accordée était puisée dans le « Beït al-Mel » (4) ? Or l'argent du trésor n'est certainement pas destiné à des personnes de ton rang social ; qu'Allah le Tout-Miséricordieux passe outre à ces œuvres impies ! Tante pour toi aussi j'implore le pardon du Roi Suprême !

---

(1) Abdel-Malek ibn Marwan, calife (685-705).

(2) Al-Walid (705-715).

(3) Souleyman (715-717).

(4) La Trésorerie Générale.

La tante n'en croyait pas ses oreilles ; aux yeux de ce neveu têtue et intraitable elle aurait été aussi coupable que son frère et ses deux neveux. « Non ! il n'est pas désaxé comme l'affirmaient ses autres neveux, ni déséquilibré, se disait-elle ; il est lucide et conscient de ce qu'il fait. Il est d'autant plus dangereux, plus dangereux, plus dangereux pour nous tous... »

Elle s'emporta, haussa la voix, tempêta et traita le Calife de neveu ingrat, sans respect pour son âge. « Ah ! si ton père --mon frère Abdel-Aziz-- vivait, il désapprouverait certainement ton comportement à l'égard de ta tante et des tiens !...

Omar laissa passer l'orage de colère ; les mains posées sur les genoux, les jambes croisées, il était assis en tailleur sur le banc en bois d'olivier face à sa tante bouillonnante.

Il lui dit enfin : « Tante vénérée, acceptes-tu que je te donne la moitié de ma liste civile ? »

Là non plus elle n'en croyait pas ses oreilles ; est-ce qu'elle rêvait ? Elle se pinça discrètement le genou gauche pour s'assurer qu'elle était bel et bien éveillée. Son visage rayonna brusquement ; elle sourit et ses dents délabrées lancèrent une espèce d'éclat dans la semi-clarté.

Elle souriait franchement et ne s'en cachait guère. Elle marmonna en catimini, se parlant à elle-même : « Je reconnais enfin le jeune Omar tel qu'il était à Alexandrie. »

Elle supputa brusquement le montant de sa pension. « À supposer qu'il ne gagne que cent mille dinars par mois, cela me fera donc cinquante mille mais quel est le calife qui se contente d'une liste civile aussi modique ? Ne puisaient-ils pas tous à pleines mains et à tout moment dans le Beït-al-Mel ?... »

Elle interrogea son neveu à brûle-pourpoint : « A combien se monte donc ta liste civile, très cher Omar ? »  
--À cent dinars, Tante vénérée.

Elle était comme ivre, frappée d'hébétude, elle ne comprit pas la réponse du Calife. Elle resta désespérée, figée, paralysée. Elle se frotta enfin les yeux, elle se frotta les oreilles, elle se frotta la tête, elle se frotta le cou, elle frotta les joues ravinées et flasques, puis d'une voix basse et grave elle reposa la même question et entendit la même réponse débitée d'une voix placide, lente et sûre.

Sa colère n'en était que plus violente : « Cent dinars ! cent dinars ! Te moques-tu donc de moi ? N'as-tu pas honte ? Tu aurais dit mille dinars que je ne t'aurais pas cru ! Tu aurais dit dix mille dinars que je ne t'aurais pas cru non plus ! À la rigueur cent mille dinars, mais cent dinars ! Quoi ! Cent dinars ! Cent dinars ! Mais qui pourrait te croire ?... »

--J'en jure par Allah le Tout-Puissant, l'Omniscient que je ne perçois pas plus de cent dinars par mois ; j'en jure par le Roi des univers !

C'en était trop pour la tante ; elle demanda à sortir, à s'en aller au plus vite.

Le Calife Omar l'aida à se mettre debout ; avec aménité il la conduisit jusqu'à la porte la prévenant dès qu'il voyait une dalle mal ajustée qui risquait de la faire trébucher ; à son âge sa tante devrait prendre garde et éviter les chutes...

Elle claqua violemment la porte de la maison du Calife et ne répondit même pas à ses propos courtois de prise de congé.

Une semaine après la visite nocturne de sa tante, le Calife Omar souffrit affreusement du ventre. C'était comme si un couteau mal aiguisé lui eût coupé lentement, atrocement les entrailles.

Jamais on ne l'avait vu se plaindre de quelque maladie que ce fût ; non qu'il fût toujours en bonne santé, mais il était de ceux qui souffrent en silence, avec une patience réfléchie.

Il avait le visage livide, les traits émaciés ; il bégayait, haletait et pouvait à peine se tenir debout tant il était pris dans des tourbillons de vertige tyrannique.

Son unique serviteur alla chercher enfin un médecin. Il arriva sans se faire longtemps attendre.

Étendu sur son humble lit de bois, le Calife râlait, sa poitrine se soulevait ; il poussait de faibles gémissements ;

son regard était flou. Autour du lit étaient ses trois petits enfants en larmes.

Le médecin palpa les paupières, ouvrit les yeux du Calife, en fixa longuement les prunelles et dit : « Vénééré Commandeur des Croyants, on t'a empoisonné ; Seul l'Omniscient sait quand sonnera l'heure de ton trépas qui ne doit pas tarder à en juger par la forte présence du poison... »

Encore lucide, Omar s'adressa à son serviteur : « Combien t'ont-ils donné pour t'inciter à commettre ta sinistre besogne ? »

Le serviteur félon pleurait ; il sortit une escarcelle pansue ; le médecin encore présent compta mille dinars et dit la somme à voix audible ; le Calife mourant répondit : « Qu'on convoque le gardien du Trésor ! » Il arriva aussitôt : « Range ces mille dinars dans le Beït-al-Mel ! »

--Mais vénéré Calife, ces mille dinars t'appartiennent ; ne sont-ils pas le prix payé pour qu'on t'assassine ? Que laisseras-tu donc à tes petits qui seront bientôt orphelins et à ta femme qui sera tantôt veuve ? s'exclama le médecin contrit.

D'une voix tremblante mais sûre, le Calife moribond dit : « À mes fils orphelins et à ma femme bientôt veuve je laisserai le Pourvoyeur Suprême, Allah l'Un, l'Éternel ! »

Puis, s'adressant au serviteur félon : « Qu'Allah te pardonne ta forfaiture, mon fils ! Ces misérables adorateurs de l'or t'ont bien dévoyé ; qu'Allah les guide sur la voie droite qu'Il agrée, qu'Il fasse que ces malheureux païens reviennent à Lui avant qu'il soit trop



tard ; levez les mains au ciel, je ne puis lever les miennes à cause du poison ; levez les mains et priez avec moi ; peut-être le Roi des rois exaucera-t-Il nos prières ! »

El-Menzah VII, café Latf, le 1<sup>er</sup> juin 1994



## JOSEF ET L'ÉPOUSE DU PREMIER MINISTRE

Le garçon ramené ce jour-là au palais par un grand esclave noir, par sa grande beauté frappa d'emblée la maîtresse de céans. La femme du Premier ministre avait certes pour la servir une myriade d'esclaves ; sans jamais désemplir, son palais grouillait de Nègres robustes et beaux, d'Hébreux à la peau mate et aux cheveux noirs de jais, de Sarracènes aux tignasses broussailleuses et aux regards espiègles, d'Égyptiens bien bâtis et aux gestes pleins de grâce, de Gétules agiles comme le vent infatigable des steppes, de Nubiens au teint basané, aux corps sveltes et harmonieux.

Certains avaient l'âge de ce garçon séduisant, d'autres étaient beaucoup plus âgés ; jamais pourtant le regard de la femme du Premier ministre n'effleura ces esclaves plus de quelques secondes ; ils étaient esclaves, ils ne valaient donc pas la peine qu'elle leur prête attention, voilà tout ; ce jeune garçon cependant ne ressemblait nullement aux autres. Il était frais comme la brise qui souffle du Delta les jours de la canicule ; ses joues roses étaient si tendres qu'on pouvait percevoir aisément la pureté du sang qui circulait dans ses veines ; ses cheveux bouclés, couleur de feu flamboyant lui descendaient jusqu'aux épaules ; son regard vif pétillait d'intelligence, ses lèvres légèrement lippues suscitaient l'envie irrésistible de les baiser ; dans sa bouche étincelaient deux rangées de perles de blancheur immaculée pour peu que le jeune homme parlât, des mains tendres, carmin, aux doigts minces, un buste droit. Tout chez lui témoignait de la noblesse de son origine.

L'épouse du Premier ministre se disait in petto qu'il devait probablement descendre d'une grande dynastie de princes que le sort malheureux d'une bataille aurait jeté entre les griffes de ses ennemis. Elle se rappela alors brusquement les mésaventures d'un jeune Hébreu.

Le garçon venait d'être acheté par l'intendant du Premier ministre au marché aux esclaves de Thèbes.

Les esclaves murmuraient qu'il était Hébreu, que son père était un noble patriarche d'une prestigieuse tribu, que ses dix frères jaloux l'avaient jeté au fond d'un puits afin de se débarrasser de lui et de trucider pour toujours leur jalousie rampant mortellement dans leur cœur, qu'un petit groupe de negociants caravaniers, ayant à passer près du puits, dut s'y arrêter pour s'approvisionner en eau, mais qu'en fait d'eau, on retira le malheureux de sa triste retraite et qu'on le vendit par la suite au marché de Thèbes.

L'épouse du Premier ministre était naturellement au courant des tribulations du jeune Hébreu. Du haut de son balcon elle ne pouvait le voir que vaguement ; aussi descendit-elle quatre à quatre les marches d'escalier de ses appartements afin de regarder de près ce nouvel esclave dont son cœur de femme lui susurrait qu'il n'était pas pareil à ceux qu'elle employait dans ses nombreux services.

Debout devant le portail principal du palais, elle pouvait admirer l'esclave hébreu ; il était abattu, son cou était comme brisé tant sa tête était baissée ; la femme du Premier dignitaire vit cependant un faible sanglot étouffé et quelques larmes timidement rouler sur ses joues. Un

grand Nègre glabre, joyeux et triomphant le tenait fortement par sa ceinture. Son regard semblait dire à sa maîtresse : « N'ayez crainte, grande Dame de Thèbes, ce n'est pas ce jeune blanc-bec qui pourra desserrer ma poigne ! Vous n'aurez d'ailleurs qu'à regarder ma taille et la sienne ! Je pourrais lui tordre le cou si vous en manifestiez le moindre désir ! »

L'épouse du Premier ministre eut un mouvement de recul ; elle éprouva un sentiment de compassion envers le jeune Josef (car tel était le prénom de l'Hébreu) ; un sentiment d'aversion l'agita simultanément envers le grand Nègre qui tenait Josef avec autant de méchanceté que s'il eût égorgé sa mère là-bas en Ethiopie.

D'une voix habituée à donner des ordres, la grande dame de Thèbes ordonna au Nègre de relâcher Josef.

Le Nègre relâcha le poing, recula d'un pas, baissa la tête, rentra la poitrine et se fit tout petit malgré ses énormes bras nus, ses larges épaules et ses mollets fermes et durs.

Il se jeta brusquement face contre terre et ses lèvres mordirent la poussière de la rue. Il était étendu tout de son long, ventre à terre, les pieds joints et immobiles, les paumes des mains posées à même le sol, au niveau des oreilles. Il respirait difficilement ; il avait peur de sa maîtresse ; il n'éprouva jamais devant elle autant de peur panique ; c'était lui pourtant qui lui présentait toujours les nouveaux esclaves et c'était toujours par la ceinture qu'il les empoignait dur ; sa maîtresse ne s'était jamais fait faute de lui adresser un sourire de satisfaction. Il ne sut ce qu'il lui prit ce matin d'automne. Il se demanda pourquoi elle

lui enjoignit l'ordre de relâcher le jeune Hébreu ; en s'adressant à lui elle avait dans son regard comme des flèches acérées, destinées à le transpercer s'il s'était exécuté de mauvaise grâce. Heureusement qu'il avait obéi sans lésiner ni perdre l'espace d'un clin d'œil. Pourvu que sa maîtresse ne pique pas une de ces colères homériques qu'on lui connaissait au palais !

« Plût à Amon-Râ que je ne fusse jamais né ou que je fusse poussière sur sur poussière ! » se disait le grand Nègre amer et malheureux car il craignait pour sa vie. « Il suffisait à sa maîtresse de battre des mains pour que le bourreau du palais quitte sa cabane et lui demande qui elle voudrait occire ; un seul mouvement de la tête en direction de la victime et le malheureux serait décapité sans autre forme de procès et nul ne saurait jamais pourquoi il était assassiné ; le bourreau pas plus que les témoins ; même la maîtresse aurait du mal à justifier l'exécution de tel ou tel de ses esclaves.

Attaché au palais depuis vingt-sept lunes, le grand Nègre savait que sa maîtresse agissait souvent sous l'impulsion de son humeur du moment ; c'est pourquoi tous les esclaves vivaient dans la peur continue de se voir trancher la gorge un jour par le bourreau. Ils trimaient dans la peur, ils mangeaient et buvaient dans la peur, ils dormaient dans la peur ; leur vie était un tissu lugubre tramé dans la peur et par la peur. N'avait-on pas vu un jour le bourreau du palais lui-même que l'on croyait au-dessus de tous, que l'on croyait invulnérable, que tous les esclaves enviaient jusqu'au délire, n'avait-on pas vu ce bourreau se laisser décapiter par l'esclave même qu'il devait tuer ce jour-là ?

Tout simplement parce qu'il avait mis quelque temps à chercher son sabre ; quelques minutes qui parurent une éternité à la maîtresse laquelle ordonna à la victime initiale de se muer en bourreau, une fois que le sabre fut amené. Cet incident ancre la peur chez tout le peuple du palais ; personne ne pouvait plus jamais se targuer désormais d'être invulnérable. L'épouse du Premier ministre faisait marcher tout le monde à l'œil. Tous voulaient lui plaire ; on ferait les choses les plus abominables, les plus incroyables et les plus inhumaines, pourvu qu'elles plaisent à la grande dame de Thèbes.

Étendu tout de son long, face contre terre, le grand Nègre tremblait donc comme feuille de peuplier giflée par l'haleine suffocante du désert libyque. Éperdu, il pensait à tous ses camarades de peine et de misère qu'il avait connus pleins de santé et de vie et qui s'en allèrent les uns après les autres mordre la terre sous les coups du bourreau.

Affolé par la peur, le Nègre fermait les yeux ; il ne pouvait supporter la procession funèbre de tous ces esclaves qui payèrent de leur vie l'humeur viciée de l'épouse du Premier ministre ; leurs corps avilis, étêtés, jetés aux orties ou sur les pierrailles calcinées nourrissent les corbeaux sinistres et noirs.

Son front suait ; il laissait couler une sueur glaciale malgré la chaleur caniculaire de ce mois torride et le rampement timide du Grand Fleuve nourricier.

La dame orgueilleuse et superbe dit après un bref silence que les esclaves trouvèrent incommensurablement long :

« Toi, l'Hébreu, d'où viens-tu ? »

--Du pays de Canaan, Ô votre Seigneurie !

--Parle-moi de tes parents !

--Je suis fils de Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham.

L'épouse du Premier dignitaire d'Égypte n'était pas surprise outre mesure. Elle avait vaguement entendu parler des trois patriarches en vérité ; on racontait en Égypte qu'ils étaient les ennemis déclarés des Pharaons ; on disait même qu'ils avaient inventé de toute pièce une divinité désincarnée qu'ils disaient créée et qu'ils adoraient avec ferveur.

« Bah ! se dit-elle, mais ce beau rejeton qu'on lui a ramené aujourd'hui, que lui servira-t-il d'être issu d'une tribu réputée pour sa mécréance à l'égard du panthéon égyptien ? Bien au contraire, son origine ne pourrait que lui être funeste. Ah ! si Pharaon le savait, il ordonnerait à coup sûr de tuer l'Hébreu. Il faudrait donc le sauver et renverser la situation en sa faveur... »

--Hein ? hurla-t-elle, tous les vauriens de ton acabit prétendaient descendre de grandes familles afin d'échapper aux corvées et bénéficier de traitements de faveur ; ne rougis-tu pas de mentir comme paysan puisant l'eau à la noria ? Dis-moi vite le nom de l'esclave qui t'a murmuré à l'oreille de mentir aussi effrontément ! Il payera de son sang et de sa vie le prix de ses conseils de vipère. Allons ! Parle ! Qui t'a inculqué ce mensonge grossier ? En voilà des manières ! Il y a un an c'était l'héritier présomptif du



roi des Mèdes qu'on m'aurait amené sous les chaînes, avant lui c'était le frère benjamin du souverain des Hittites et aujourd'hui, qu'est-ce qu'on me dit et qui plus est sans vergogne ? Qu'on est l'arrière-petit-fils d'Abraham !

La grande dame de Thèbes était perspicace et voulait retourner en sa faveur cette situation qui contrecarrait ses intérêts.

Ce jour-là elle pressentait que le jeune Hébreu disait la vérité et qu'il était réellement le fils de Jacob, mais elle eut brusquement peur pour les jours de son nouvel esclave ; c'est pourquoi elle eut la grande présence d'esprit de faire mine de s'emporter violemment contre lui, le traitant de vaurien et d'inventer en même temps l'histoire du prince des Mèdes et de celui des Hittites.

Elle espérait terroriser les esclaves présents à la scène et, pour leur ôter définitivement la tentation de répandre le bruit que l'Hébreu était le fils des ennemis mortels des Pharaons, elle manda, dans une crise de folie furieuse toute feinte, le sinistre bourrea du palais. Tous les esclaves claquèrent des dents et leurs jambes flageolèrent ; certains tombèrent même sur le sol poudreux, les yeux révulsés et la bave sur la bouche.

Tous pensèrent que le malheureux Hébreu allait être décapité ; il en était qui laissèrent tomber quelques larmes chiches et discrètes et ils risquèrent sérieusement leur vie car beaucoup d'esclaves, pour bien moins que cela, devinrent la pitance des corbeaux noirs aux becs de fer.

Le bourreau arriva à pas précipités, le sabre étincelant à la main, il était aussi radieux qu'un paysan piquant du riz dans une des plaines limoneuses du Delta, au moment des crues du Grand Fleuve.

L'épouse du Premier ministre, regardant le cueilleur de têtes, lui demanda avec grande animosité comme s'il eût été coupable de quelques crimes d'enfermer l'Hébreu dans sa cabane, de lui mettre le lourd carcan de plomb au cou et d'attendre ses ordres qui ne sauraient tarder.

Il ne se le fit pas répéter. Il empoigna Josef sans ménagement aucun et l'emmena rudement vers la cabane où il gîtait ; elle était construite de pisé et couverte de branchage sec de sycomore ; elle était si fragile qu'une pluie assez drue l'arracherait allègrement et l'éparpillerait aux quatre vents.

Au fin fond de l'immense jardin du palais, le bourreau et quelques esclaves construisirent hâtivement la cabane ; elle était minuscule, sombre et humide malgré le soleil toujours présent. Un cagibi ! se dit Josef « mais comment pourrions-nous tenir à deux dans ce cagibi ? »

Une amphore de poterie maladroitement modelée contenait une eau saumâtre ; la bouche n'en était même pas couverte ; Josef put y voir une myriade d'asticots se détendre comme des ressorts magiques. Dans la misérable cabane, construite parmi les chardons et les orties flottait une odeur si nauséabonde, si âcre, si suffocante que Josef fut pris à la gorge dès qu'il en franchit le seuil ; ses cheveux frisèrent légèrement le toit. Une claie de roseaux

faisait office de porte. Il s'affala sur le sol humide en terre battue et le bourreau lui fit enfiler le carcan lourd et oppressant.

Les esclaves vaquèrent à leurs tâches respectives, les uns retournèrent dans les plaines du Delta pour les labours, d'autres regagnèrent le vaste jardin du palais pour le débroussailler.

A l'heure de la sieste, alors que dignitaires du palais, scribes et esclaves se reposaient, qui à l'ombre immense des sycomores bas et touffus, qui dans des lits moelleux, qui sur des bancs de bois d'Alep, l'épouse du Premier ministre quitta furtivement ses appartements et, à pas feutrés, se dirigea malgré les morsures douloureuses de la canicule, vers la triste cabane du bourreau. Auparavant elle avait pris la précaution de se déguiser en servante ; elle était donc loqueteuse et sa longue robe à bretelles était changée contre une courte robe rugueuse de toile de jute dont on voyait aisément la trame.

Elle marchait entre les arbres du jardin qui entourait le palais comme pour l'étreindre ; de temps en temps, elle entendait un léger ronflement sous les arbres gigantesques ; elle savait que c'étaient ses esclaves ; son cœur battait à se rompre ; jamais elle n'éprouva ce sentiment de peur, elle qui avait pourtant profondément enraciné la peur chez tous les esclaves qui la servaient, elle qui se plaisait même à cultiver cette peur et à l'entretenir.

L'espace d'un clin d'œil, elle eut un sentiment de remords ; elle s'essuya vite le front croyant le chasser ainsi et marcha toujours haletante, furieuse, se faufilant entre les figuiers aux troncs d'argent, les palmiers échevelés et couverts d'écailles et les grands sycomores aux branches vert noir et ombragées.

Elle trébuchait quelquefois et tombait ; quand elle se relevait, les paumes de ses mains étaient criblées d'épines et saignaient légèrement. « Oh ! que ce jardin est vaste ! mais quand arriverai-je à cette maudite cabane ? » ne cessait-elle de répéter en son for intérieur.

Elle arriva enfin ; elle n'eut qu'à pousser la claie de roseaux. Ouf ! Elle pénétra dans la sinistre retraite du cueilleur de têtes. Il était éveillé, son regard méchant était fixé sur le jeune Hébreu captif ; à côté de lui, son sabre posé à même le sol. Josef avait les jambes repliées et le cou torturé par le terrible carcan. Un léger somme l'avait pris ; il gémissait doucement, il ne ronflait pas.

A peine la femme pénétra-t-elle dans la cabane que le bourreau se releva d'un seul bond et d'un seul geste en empoignant son sabre ; il reconnut aussitôt sa maîtresse tant redoutée et baissa son arme ; il ne comprit pas la raison de cette visite inopinée et surtout incroyable ; du coup il eut peur ; son cœur lui murmura que cette visite à une heure indue ne présageait rien de bon ; ses membres frémirent, sa bouche esquissa un rictus pitoyable ; ses cheveux se dressèrent, ses yeux s'ouvrirent tout grands, ses

lèvres tremblèrent et sa langue fut littéralement frappée de paralysie ; il resta muet, hagard, éperdu, figé.

« Enlève le carcan du cou de l'Hébreu ! » ordonna rapidement l'épouse du Premier ministre déguisée en servante ; tel un automate, le bourreau terrorisé, refoulant un soupir de soulagement, s'exécuta. Josef fut ainsi soulagé ; il pouvait étendre alors les jambes car il décela dans le regard de la grande dame de Thèbes, une aménité qui contrasta violemment avec l'accent furieux de sa voix gutturale de ce matin. En vérité, à peine l'avait-il vue pour la première fois qu'il sentit que cette femme, si dure avec les autres, le gratifia l'emblée d'un de ces regards furtifs dont la mansuétude ne trompait pas. Josef était certes un garçon qui dépassa l'âge de la puberté, son intuition ne l'avait jamais trahi ; ce jour-là, il vit chez la grande dame de Thèbes un penchant certain pour lui, une sorte d'attraction, de tendresse et de douceur ; c'est pourquoi il ne fut aucunement effrayé de son comportement ni de sa colère et encore moins de ses menaces. Lui aussi, du reste trouva cette femme très belle malgré ses agissements factices d'hommasse vulgaire. Il était presque sûr que pour lui elle ne serait pas ce qu'elle était pour les autres. La voix de son cœur ne cessa de lui répéter avec grande énergie que ce jour-là elle donna le change à tous et qu'elle s'était sciemment rendue encore plus odieuse que d'habitude, mais pourquoi donc avait-elle donné le change ? Josef en restait perplexe et ne put rien comprendre.

Il étendit les jambes engourdis, écarquilla les yeux, s'étira timidement et s'adossa au mur de pisé. La faim lui

tenaillait les entrailles et la soif, mais il jugea prudent de se taire.

Le bourreau était légèrement soulagé, en vérité. La grande dame n'était pas venue pour attenter à ses jours ; de cela il était certain, « mais pour délivrer le jeune esclave Hébreu et le placer dans ses services domestiques propres à elle », voilà ce qu'il se disait à lui-même. « Ô Seigneur Arnon-Râ ! loué sois-tu de m'avoir délivré des griffes de cette femme sans cœur qui trépigne de plaisir à la vue du sang coulé ! Ô Seigneur Amon-Râ, loué sois-tu ! »

« Relève-toi, ô jeune homme et suis-moi en pressant le pas ! » ordonna la femme d'une voix calme, sereine et sûre et Josef fut alors content que son cœur ne lui eût pas menti ; ce qui n'était que forte présomption devint donc une évidence inébranlable.

L'épouse du Premier ministre du Pharaon avait bel et bien joué la comédie devant tous les esclaves du palais. Le cœur de Josef sauta de joie, mais il put refouler ce sentiment car son père Jacob lui apprit à savoir dominer ses impulsions quelles qu'elles fussent.

Il se releva donc impassible et suivit sa maîtresse, à quelques pas de distance. « Ouf ! mais après tout, cela vaut mieux et pour l'Hébreu et pour moi ; est-ce que cela me fait plaisir de trancher des têtes à longueur d'année ? Des têtes de misérables que le vouloir de leurs dieux a jetés sur notre terre d'Egypte ? Cela finit bien pour nous deux après tout ! » C'était ainsi que raisonnait le bourreau tout seul

dans sa cabane lugubre parmi le terrible silence qu'imposait la canicule.

La grande darne de Thèbes, quant à elle, s'engouffra précipitamment dans le palais ; derrière elle marchait lestement Josef.

A peine étaient-ils entrés dans la demeure fastueuse et fraîche que la maîtresse lança un large sourire au jeune Hébreu et le conduisit dans son appartement privé ; elle en sortit comme en coup de vent ; quelques instants après elle y rentra les bras surchargés de vêtements riches et somptueux ; Josef les endossa ; ses vieilles hardes furent immédiatement brûlées dans le foyer même de l'appartement à l'abri de tout regard indiscret.

Josef ne comprenait pas le manège de sa maîtresse. Il sentait qu'elle le traitait avec une grande bienveillance, elle qui le traita, ce matin même, avec une dureté sans égale ; elle prenait soin de lui comme s'il eût été son propre fils. Sa propre mère Rachel n'eût probablement pas été plus prévenante ; jamais en tout cas, jamais il ne fut attifé aussi élégamment ; il n'en croyait pas ses yeux.

Un immense miroir lui renvoyait son image et Josef en fut lui-même surpris. Assise dans un profond fauteuil d'ébène incrusté de nacre et d'or, sa maîtresse l'admirait fébrilement. Les somptueux habits qu'il venait de vêtir avaient rehaussé encore sa beauté déjà envoûtante. Son regard avait gagné en noblesse ; il exprimait malgré tout une espèce de tristesse et de nostalgie que sa maîtresse ne pouvait comprendre ni vraiment expliquer. « J'ai fait de lui un garçon plus beau et plus élégant que le fils du Pharaon

lui-même et dans tout Thèbes et dans Memphis même, aucun garçon ne pourra rivaliser de beauté avec lui ; je dirai dans toute l'Égypte ! mais que veut-il donc de plus, ce jeune Hébreu ? »

L'épouse du Premier ministre cherchait réellement le bonheur de Josef.

Elle s'approcha poliment de lui, le prit doucement par le menton, le regarda langoureusement dans les yeux et lui parla d'une voix chantante et très agréable : « Ecoute, Josef, tu seras ici mieux que chez toi, là-bas au pays de Canaan ; tu seras comblé car tu seras directement attaché à mes services personnels, oui, strictement personnels ! alors que les autres travailleront dur sous les morsures implacables du soleil incendiaire, toi, au contraire, tu seras toujours à l'abri, oui, tu connaîtras uniquement la fraîcheur du palais ou bien celle des grands arbres ombreux ; chasse-moi donc cette mélancolie de ton regard si limpide ! »

Josef était en vérité comblé. Sa maîtresse n'avait d'yeux que pour lui, d'oreilles que pour lui, de bouche que pour lui, de mains que pour lui. Il se demanda en son cœur « mais qui est donc l'esclave ? mais qui est donc le maître ? »

En vérité, en vérité, la grande dame de Thèbes dure avec tous les autres, se comportait à l'égard de Josef comme une femme subjuguée, créée pour le servir et cela Josef ne le comprenait pas. Il n'arrivait pas à expliquer ce



retournement de situation : l'esclave devenu maître malgré lui et la maîtresse muée volontairement en esclave.

En vérité, en vérité, la grande dame de Thèbes, jeune et belle comme la déesse Osiris n'avait jamais vu un homme aussi beau que Josef, elle qui fréquentait assidûment la Cour du grand Pharaon où se rencontraient tous les puissants dignitaires de l'Egypte, elle qui savait apprécier la beauté masculine, elle qui aspirait à fréquenter un homme était amèrement déçue après chaque soirée donnée dans l'un des palais du Pharaon et voilà qu'un jeune Hébreu âgé de seize ans tout au plus, lui était ramené à titre d'esclave ! Dès qu'elle le vit elle sut à qui elle avait affaire et son cœur fut gavi de bonheur intense, de volupté et d'extase.

Quelques instants après la toilette de Josef, elle sortit d'un des beaux meubles de bois précieux une grande clef d'argent massif et la remit à son protégé. C'était celle de la chambre contiguë à la sienne. « Va dans ta chambre, très cher Josef et repose-toi bien ; tu dois être très fatigué après tout ce qui vient de t'arriver ! » supplia-t-elle ; sa voix tremblait légèrement et ses lèvres et ses mains frétilaient. Joseph crut même un instant qu'elle vacilla au point de tomber.

Il sortit. La chambre à lui réservée n'était qu'à trois pas. Il y entra et ferma la porte derrière lui ; comme elle était spacieuse et comme est haut le plafond ! Un grand lit aux draps blancs, avec un long traversin et des coussins épars, savamment posés. Dans un coin une espèce de commode à plusieurs tiroirs avec un marbre poli et mordoré. Dans une

autre encoignure une armoire imposante de bois rare. Au-dessus de la porte, un linteau de marbre soutenu par deux piliers assez minces de marbre taillé dans les falaises du Pays des Numides.

Josef n'en revenait pas. Ce luxe insolent l'oppressait. Il n'était pas dans son eau-mère. Ses parents avaient toujours vécu sobrement, humblement, petitement. Il était gêné, révolté même par tant de gaspillage. Son père Jacob lui avait toujours inculqué les principes de la modération en toutes choses ; c'était ainsi que chez eux ils ne s'empiffraient jamais quand bien même leur blé et leur orge eussent rempli leur grenier à ras de bords ; leurs habits étaient simples et propres, jamais coûteux ou somptueux ; leur maison était basse, les murs n'en étaient même pas plâtrés. Il n'était pas jusqu'aux impulsions les plus secrètes qui ne fussent apprivoisées chez les descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Déjà dans cette Egypte, malgré son âge précoce, Josef ne se sentait pas à l'aise ; à plus forte raison dans ce somptueux palais tenu d'une main de fer par la grande dame de Thèbes.

Il était étendu sur les draps blancs du grand lit et ses pensées vagabondaient de-ci de-là. Bientôt il s'assoupit.

Quand il se réveilla et qu'il sortit musarder dans les profonds couloirs du palais, aucun esclave ne le reconnut, tant il avait changé, mais il surprit un Phénicien grand et maigre, esclave attaché aux services du palais, annoncer avec effroi d'une voix à peine audible à autre esclave

encore plus maigre, que le bourreau était trouvé poignardé baignant dans une épaisse flaque de sang ; ils chuchotaient à l'endroit où le long couloir virait brusquement à angle droit pour se prolonger par un autre non moins long ni moins somptueux. Les deux esclaves parlaient à la sauvette et ne s'étaient pas rendu compte de la présence de Josef. Josef d'ailleurs recula sans faire le moindre bruit et rebroussa chemin sans que les deux misérables pussent s'apercevoir de quoi que ce fût.

Il était fou de rage, il bouillonnait ; son cerveau menaçait d'éclater en mille morceaux ; ses yeux lançaient des regards brûlants ; il voulait tant courir chez sa maîtresse et lui demander des comptes et lui sauter à la gorge et l'étouffer jusqu'à ce qu'elle exhale son âme damnée, mais il n'en fit rien ; il eut vite fait de se rappeler les enseignements de son père Jacob ; après tout, il n'avait aucune preuve de la culpabilité de sa maîtresse.

Il ne pouvait tuer un être humain sur de simples présomptions ; non, cela eût entraîné la terrible indignation de son très sage géniteur. Il se contenta donc et s'en retourna d'un pas nerveux chez sa maîtresse ; il frappa à la porte, elle lui permit d'entrer ; elle était devant un grand miroir ; ses cheveux abondants, noirs et défaits lui tombaient au-dessous des épaules, sa petite chemise de nuit qu'elle mit pour la sieste était si transparente que n'importe qui pouvait deviner le galbe de sa poitrine et de ses seins fermes et droits ; dans la chambre régnait un parfum si enivrant que Josef faillit en perdre la tête et crut rêver un moment.

La maîtresse s'approcha de lui et l'invita à s'asseoir dans une espèce de boudoir sentant la avande et le thym ; les murs en étaient désespérément hauts et peinturlurés avec exubérance,

Josef s'assit donc dans un grand fauteuil haut et moelleux ; sa maîtresse en fit autant ; des yeux elle dévorait son protégé ; elle le trouvait plus ravissant que le dieu Râ lui-même ; son regard triste et limpide, sa façon de s'asseoir dans le fauteuil, le timbre de sa voix cristalline et surtout son regard limpide et provocant et ses lèvres. Ah ! ce regard envoûtant et ces lèvres sensuelles !

La grande dame de Thèbes, des yeux dévorait le garçon encore plus goulûment car elle était, elle aussi, dévorée par une concupiscence tyrannique ; elle n'en pouvait plus ; elle se releva brusquement et se tint debout devant le jeune Josef qu'elle pria de se lever ; naïvement il lui obéit ne comprenant rien à tout ce manège. Il n'osa même pas lui parler de l'assassinat obscur du bourreau dans sa cabane.

Ils étaient debout, l'un en face de l'autre ; la maîtresse avança alors d'un pas et se plaça si près de Josef qu'elle tendit la main, une main fébrile et tremblante et le caressa au niveau du pubis ; le jeune homme éprouva en vérité une sensation si douce et si agréable qu'il faillit, l'espace d'un clin d'œil, se rapprocher d'elle afin de l'encourager dans ses attouchements mais à peine cette idée l'effleura-t-elle qu'il se remémora ce que son père n'avait jamais cessé de lui inculquer : que la fornication est une faute grave qui suscite le courroux du Seigneur des mondes.

Il fit un pas en arrière ; elle fit un pas en avant ; il fit encore un pas en arrière ; elle en fit encore deux en avant ; elle attrapa son pagne fin, le saisit violemment sous la ceinture et tenta d'approcher les lèvres de celles de Josef. Son regard lançait du feu, ses doigts noués autour de la taille du jeune homme l'empêchaient de reculer ; plus tremblante que jamais elle approcha tout son corps ; ses bretelles étaient défaites, sa petite chemise de nuit avait chu ; elle la piétinait, telle une jument en rut qui piétine l'herbe sèche dans les champs du Delta ; Josef connut la peur car sa maîtresse n'était plus sa maîtresse ; ses lèvres frémissantes se tordaient, se serraient et se desserraient, ses yeux s'écarquillaient, ses prunelles devenaient exorbitantes, sa bouche s'ouvrait et se fermait cherchant à baiser les lèvres de Josef ; soudain elle relâcha son étreinte de fer et ses mains fourragèrent dans le bas-ventre du jeune homme ; il profita de ce que l'étreinte se desserra pour sauter un grand pas en arrière et s'enfuir à travers l'immense couloir, mais elle était à ses trousses ; elle tenait son pagne par derrière ; elle le tenait si énergiquement qu'un pan du pagne céda sous ses mains dans cette poursuite éperdue et frénétique.

Josef arriva enfin devant la porte qui donnait sur la cour principale du palais ; il mit la main sur la grosse ferrure pour sortir à l'air libre, mais voilà que de nouveau la femme, telle une tigresse en rut, le saisit encore avec plus de passion et de détermination ; elle l'attrapa par la ceintre qui ne saurait céder, elle était sûre qu'elle l'entraînerait dans ses appartements et qu'elle le posséderait sans contester cette fois-ci.

La porte s'ouvrit au grand étonnement de l'une et de l'autre. Le Premier ministre fit son apparition en compagnie de l'oncle de son épouse..

Interloquée et surprise en état flagrant d'infidélité conjugale, elle eut encore cette lucidité et cette présence d'esprit qui lui permirent de renverser tant de situations en sa faveur.

--Ô Votre Seigneurie, que pensez-vous d'un esclave que votre épouse attache à ses services et qui en profite pour tenter de la violer et attenter ainsi et à son honneur et au vôtre ?

--Seule la mort lavera cette félonie.

L'épouse infidèle redevint un moment calme ; si elle se sentait outragée par cet Hébreu imbécile, elle ne tarderait donc pas à ce venger de lui en lui faisant payer cet affront de sa vie même, se disait-elle, mi-blessée, mi-satisfaite.

Haletant, Josef clamait son innocence. Son visage était rubicond, sa taille légèrement courbée, sa voix rauque et son regard visiblement humide. L'oncle de l'épouse, équitable et perspicace parla en ces termes : « Si ma nièce dit la vérité, le pagne de ce garçon doit certainement porter par devant des traces de violence ; en revanche, si c'est lui qui dit la vérité, eh bien ! les mêmes traces doivent se trouver par derrière. » Il n'attendit pas longtemps pour remarquer la grande déchirure du pagne au niveau du train de derrière de Josef. « C'est ma nièce qui ment », dit-il au Premier dignitaire du Pharaon, « le garçon a dit la vérité », ajouta-t-il.

Cette scène eut lieu au palais ; nul n'avait intérêt à la rapporter à qui que ce fût et pourtant le lendemain et les jours qui suivirent, tout Thèbes et tout Memphis, à travers leurs dames les mieux huppées, en jasaient, les belles dames surtout se gaussaient de l'épouse du Premier ministre et la tournaient en dérision ; elles en vinrent même à organiser des soirées spéciales dans leurs gynécées pour se transmettre la nouvelle ou se la faire conter dans tous ses détails ; il en était qui en rajoutaient et toutes les dames de s'étonner qu'elle eût à se ravalier si bas pour séduire son esclave ; « mais ce ne sont pas les hommes qui manquent chez nous ! Il faut vraiment qu'elle ait des penchants pervers, cette dame orgueilleuse ! Orgueilleuse ? Mais peut-on même regarder un esclave ?... Quoi ? C'est le comble de l'abaissement ; est-ce que tu séduirais un singe, toi ? pourquoi pas un mulet ou un dromadaire ?... »

Tous ces potins parvenaient aux oreilles de l'épouse du Premier dignitaire ; elle n'en était que plus furieuse.

Un jour elle invita à déjeuner toutes les grandes dames de Thèbes et de Memphis. Elles vinrent toutes.

Après le repas, elle les fit passer au salon ; de beaux plateaux d'or chargés de fruits exquis et exotiques étaient placés devant les illustres invitées ; chacune était occupée à couper qui une poire, qui une pomme, qui une pêche... elles papotaient de tout et de rien ; aucune n'avait osé aborder le sujet qui alimentait abondamment leurs soirées mondaines et pourtant toutes voulaient que l'on en parlât.

Un éphèbe fit soudain son apparition, chuchota à l'oreille de la maîtresse du palais et se retira aussitôt. Les invitées l'entrevirent à peine ; elles restèrent interdites.

Trois esclaves pénétrèrent ensuite portant des plateaux chargés de brocs remplis de tisanes de tilleuls et de coupes de cristal ; l'éphèbe leur donnait des ordres afin de n'oublier personne en servant le tilleul infusé.

Il était droit et d'une beauté indicible ; les mots qu'il disait aux autres esclaves semblaient sortir directement d'une harpe divine ; dans sa démarche il était une manière si élégante, si raffinée qu'on eût dit qu'il frôlât à peine le parquet et qu'il eût ailes, tant il était aérien ; ses cheveux raides, couleur de feu, lui tombaient jusqu'aux épaules et se terminaient en boucles minces qu'aurait tressées une main de déesse ; son regard vif et cristallin, ses lèvres sensuelles, la cambrure de ses reins...

Les grandes dames huppées, en extase, s'étaient littéralement oubliées à admirer tant de grâce et de beauté.

En vérité, en vérité, leurs couteaux aiguisés leur coupaient les doigts ; du sang s'écoulait et tachait serviettes et robes longues de soie et les dames ravies et envoûtées ne se doutaient de rien.

--Non, ce ne pourrait être un homme, ce ne peut être qu'un ange, s'écria enfin l'une de ces dames.

Avant de prendre congé de leur hôtesse, les dames s'excusèrent toutes de leur médisances et l'assurèrent de leur totale compréhension. Aucune n'avait omis de faire



appel à son cœur de femme pour lui prêter son beau serviteur pour « quelques jours ou quelques semaines ».

El-Menzah VII, café Lobna, le 25 juin 1994



## OMAR ET HAMZA

Omar était à la fleur de l'âge ; il était l'un des gaillards les plus redoutés de la Mecque ; fort, intrépide et impulsif, il ne savait pas reculer devant son ennemi, dût-il être armé jusqu' aux dents.

Ce qui attirait l'attention chez lui, c'était sa grande blondeur et sa taille imposante. Non qu'il n'y eût pas de blonds chez les Mecquois, mais il était de ceux qui en imposaient aux autres par sa carnation rougeaude, ses cheveux pendants, sa moustache longue et touffue et sa longue barbe couleur de braise.

Alors que la blondeur des autres était plus ou moins ternie par les fortes chaleurs, celle de Omar semblait au contraire toute fraîche et échapper à l'agression des canines caniculaires. La face large et rubiconde, le regard vif, les épaules équarries et robustes, les reins solides, le pas agile, tout dénotait chez Omar la virilité, l'intelligence et la bravoure si ce n'était la hardiesse.

A la Mecque chacun cherchait son amitié et nul ne voulait le compter parmi ses ennemis. Omar ne badinait pas.

Voilà donc que la Cité connaissait la discorde à cause d'un homme qui se disait le Prophète de Dieu. Ses disciples n'étaient certes pas nombreux ; c'étaient surtout d'anciens esclaves affranchis et de petites gens de basse extraction.

Le Conseil des Anciens se réunissait presque chaque jour dans la Maison-du-Colloque pour définir la position à prendre à l'égard du Prophète qui appelait à l'adoration d'un Dieu unique, à la négligence et à l'abandon des grandes divinités telles que Hobal. Cela suscitait la colère des Anciens qui n'acceptaient pas que le Prophète insultât leurs dieux et ceux de leurs ancêtres adorés depuis la nuit des temps.

Mais tant qu'il avait pour disciples cette bande de miséreux, les notables de la Cité ne prirent pas ombrage outre mesure même si parmi les adeptes de la Nouvelle Religion, ils comptèrent avec grande amertume Abu-Bakr, Othman et Abderrahman. « Ce sont pourtant de respectables négociants aisés et sages », bougonnait Abu Jahl, « mais qu'est-ce qu'ils ont donc de commun avec ces pouilleux apatrides ? » et Abu Jahl était chaque jour plus dépité, plus révolté et chaque jour dans la Maison-du-Colloque il incitait ses pairs à en finir avec ce Prophète ; « rien ne pourrait l'arrêter dans son entreprise destructrice, tant qu'il serait en vie », affirmait-il avec fougue haineuse et invectives de charretier.

Ses pairs l'apaisaient et lui rappelaient que le Prophète tant redouté n'était entouré que par la racaille de la Mecque: « mais dis donc, ô Abu Jahl, est-ce que tu crains Bilal à ce point ? et Souhaïb ? et Salmane ? Ces esclaves-là peuvent-ils avoir vraiment quelque pensée dans leur crâne ? Voyons ! Tu les connais aussi bien que nous et sincèrement que pourra faire Muhammad avec cette malheureuse troupe d'esclaves que tu n'as cessé de

torturer ? Tu diras que Abu Bakr et que Othmane sont avec lui, soit ! mais sont-ils vraiment capables de quoi que ce soit ? »

De mauvaise grâce, Abu Jahl jugulait sa haine mortelle à l'égard du Prophète, aussi longtemps qu'il le jugeait incapable de menacer vraiment son prestige dans la Mecque.

Le jeune oncle du Prophète, Hamza venait de se convertir à la Nouvelle Religion au vu des plus grands notables. Cela compliqua les choses.

Il revenait d'une partie de chasse ; il montait un beau cheval racé ; son carquois sur le dos et son arc suspendu au flanc de sa bête fumante, il déboucha comme la foudre sur la rue qui menait à la Dar-al-Nadoua ; une esclave abyssine l'arrêta avec un signe discret de la main et lui annonça en catimini que Abu Jahl venait de gifler le Prophète ; l'esclave jurait son grand dieu Hobal et sa déesse Ozza que le Prophète n'avait rien fait qui justifiât le soufflet à lui asséné ; il était tranquillement assis sur un grand rocher aux alentours de la Kâba quand arriva son ennemi mortel monté sur sa belle jument pur-sang ; il ne put supporter sa vue ni sa sérénité ; il profita de ce qu'il était sans compagnon, descendit alors de sa monture, s'avança dans sa direction et déversa sur lui les insultes les plus infamantes qu'elle eût jamais entendues ; le Prophète ne broncha pas ; c'était à peine s'il releva la tête pour dire : « Qu'Allah te guide vers Lui ! » Plus enragé que jamais, Abu Jahl qui s'attendait à une certaine forme de résistance ne se fit pas faute d'avancer encore afin de

gifler le Prophète jusqu'à ce que le sang jaillît de sa joue et coulât dru.

Abu Jahl remonta ensuite sur sa jument ; s'il s'était quelque peu calmé d'avoir frappé le Prophète, il n'en continuait pas moins à lui lancer des invectives d'une insanité telle qu'il serait malséant de les répéter ; l'esclave assurait que les invectives visaient le Prophète au premier chef et aussi tous les siens, les Bani-Hachem qui « étaient maudits parce qu'ils avaient donné le jour à un Sabéen non moins maudit. »

L'esclave abyssine chuchotait ces informations et affirmait que, du balcon de ses maîtres, elle avait tout vu et entendu et qu'elle prenait aussi à témoin les deux déesses Allât et Manât. Puis elle s'éloigna de Hamza à reculons pour s'éclipser derrière la porte.

Hamza écouta parler l'esclave ; il sut qu'elle était sincère ; d'ailleurs avait-elle un intérêt quelconque à monter cet incident de toute pièce ? L'esclave avait laissé couler en outre quelques larmes sur les joues au moment où elle relatait les faits ; elle était du reste polythéiste ; elle n'avait donc pas embrassé la Nouvelle Religion et ne pouvait être partielle. Elle n'avait pas supporté un acte d'injustice ; cela lui rappela peut-être sa condition d'esclave...

Toutes ces pensées trottaient dans la tête de Hamza. Il ne pouvait tolérer que son neveu fût humilié ni que sa tribu insultée. Il pressa ses étriers, tira nerveusement la bride et

repartit au grand galop comme un diable en direction de la Maison-des-Sages (Dar-al-Nadoua).

Ses yeux étaient comme deux braises ardentes ; ses cheveux s'ébouriffèrent ; ses mains noueuses et puissantes se mirent à trembler légèrement ; ses cuisses musclées serrèrent violemment la bête et s'y collèrent. Presque couché sur son cheval, Hamza se mordait les lèvres et son cheval galopait comme s'il fût habité par un véritable djinn.

Il posa enfin pied à terre. Il était devant tous les aristocrates de la Mecque qui lui souhaitèrent la bienvenue car on savait que Harnza n'avait pas suivi son neveu dans ses élucubrations ; il était donc un des leurs au demeurant tout comme son frère aîné Abu-Lahab.

Hamza ne rendit pas le salut, il avançait d'un pied décidé et ferme. Abu Jahl qui était en train de raconter son haut fait avec force forfanterie eut vite la langue pendue en dévisageant le cavalier qui avançait toujours, le visage livide. L'assistance cessa soudain son brouhaha et attendit l'issue de l'arrivée impromptue de Hamza, de sa marche lente et de son mutisme inhabituel. Tous sentirent courir des frissons dans leur échine.

Abu Jahl était encore plus confus et plus effrayé: le regard de Hamza le transperçait ; il ne pouvait le supporter ; aussi baissa-t-il les yeux, mais Hamza avançait inexorablement vers lui ; il fallait se frayer un passage. Abu Jahl était au fond de l'assemblée et occupait une place surélevée.

Hamza arriva en face de lui. C'était un peu avant le coucher du soleil ; l'air était suffocant ; par intermittence une brise chaude caressait les têtes des Anciens ; le sol était encore chaud, mais le cerveau de Harnza était encore plus bouillant qu'eau de source dans une marmite.

Sur le sol, il posa son carquois bourré de flèches ; ses gestes étaient terriblement lents ; il posa son grand arc à côté de son carquois, puis dit d'une voix tonitruante et effroyable : « Continue donc de raconter ton exploit, Abu Jahl ! Tous les hommes ici présents savent que mon neveu Muhammad n'a jamais levé la main sur qui que ce fût. Est-ce que je ne dis pas la vérité ? Parlez ! Parlez donc ! »

Les hommes écoutaient fulminer Hamza et nul n'osa proférer le moindre mot. Il continua : « Mon neveu n'a jamais fait de mal à un être vivant. Est-ce que je ne dis pas la vérité ? Parlez ! Vos langues sont-elles à ce point liées ? Ô Abu Jahl, tu as commis une faute impardonnable en giflant mon neveu, en l'insultant lui et toute sa tribu ; crois-tu que je fermerais les yeux et que je me boucherais les oreilles en apprenant la nouvelle ? Tu me connais bien pourtant ; est-ce que je ressemble à mon efféminé de frère Abu Lahab ? Parlez ! Parlez donc ! S'il a troqué son honneur et s'est rallié à vous contre son neveu, eh bien ! sachez tous que moi, je me ligue contre vous tous et me rallie à mon neveu ; sachez tous, ô vous grands notables de la Mecque qu'à partir de ce moment, j'embrasse la Religion de mon neveu, mais je tiens à ce que vous n'oubliez jamais ce moment, jamais, vous m'entendez ?... »



Le Conseil des Anciens était muré dans un mutisme accablé: tous les hommes portaient de beaux habits importés de Syrie, du Yémen ou de Perse ; ils savaient Hamza coléreux, violent, vigoureux et capable de battre plusieurs hommes à la fois. Comme pour les narguer tous, il avait sur le sol posé exprès son carquois, ses flèches et son arc ; c'est comme s'il leur eût dit : « me voilà les mains nues et sans arme ; que le plus courageux parmi vous avance donc et se mesure à moi ! »

Il était en tenue de chasse ; ses jambes étaient légèrement écorchées par des épines de jujubiers qui poussaient follement dans le profond vallon de la Mecque ; on voyait deux grandes gazelles abattues, jetées sur la croupe de son cheval qui rongait son frein en piaffant de temps à autre.

Abou Sofiane que la peur tenait cloué à sa place enviait l'adresse de Hamza qu'on tenait à la Mecque pour le meilleur chasseur ; nul autre que lui ne pouvait évoluer avec autant d'agilité parmi les arbustes épineux et méchants qui couvraient le sol rocailleux, calciné et sinistre du vaste vallon et personne n'avait jamais chassé autant de gazelles que lui. Il organisait fréquemment des ripailles et de véritables agapes ; avec un groupe d'amis il passait de longues soirées de beuveries et de débauche.

Hamza joignit l'acte à la parole; devant les grands notables, tous membres du Conseil des Anciens, il se rapprocha davantage de Abu Jahl, le saisit par la barbe et la tira si fort qu'il l'obligea à se relever. Les nobles mecquois étaient consternés ; Abu Jahl ne dit mot. Hamza

leva le bras gauche et le gifla si fort qu'il imprima la main et les doigts sur la joue du grand maître de la Mecque.

Il recula ensuite d'un pas, s'en retourna à son cheval, mit ses pieds dans les étriers et enfourcha sa monture. L'assistance, noble mais humiliée à travers son chef, regardait avec effroi tantôt du côté de Harnza, tantôt du côté de Abu Jahl. Elle souhaitait lâchement que celui-ci lavât l'affront qu'il venait de subir publiquement. Il n'en fit rien.

Avant de partir Hamza lança à l'adresse de tous: « Vous savez maintenant où me trouver ; de ce pas je rejoins mon neveu, le Prophète d'Allah. »

On décida de se réunir le lendemain ; l'Assemblée s'égailla ainsi avec la rage aux entrailles, la colère aux cœurs et le désir inextinguible de vengeance.

\* \*

\*

Omar était plus jeune que Hamza, lui aussi était connu pour sa fougue et sa propension à s'emporter ; malgré son âge, il fréquentait assidûment certains membres du Conseil des Anciens ; aussi était-il au courant de presque tout se qui se passait à la Mecque ; il connaissait approximativement tous les adeptes du Prophète et n'affichait que mépris et hargne à leur égard d'autant qu'il vouait un culte sans pareil aux divinités de ses aïeux dont il vénérât les mânes jusqu'à l'adoration.

Il assistait régulièrement aux débats enflammés du Conseil qui avaient presque toujours pour sujet le Sabéen et sa Nouvelle Religion perçue par tous comme une insulte grave à la mémoire des ancêtres et surtout aux divinités sanctissimes dont ils avaient réinstauré l'adoration.

Un jour, excédé par le progrès quoique timide de la Religion du Prophète, Omar promit tout haut au Conseil des Anciens réuni en Assemblée plénière qu'il irait trancher la tête de ce Prophète, source des discordes qui déchiraient tous ses contribuables sans exception et menaçaient de dégénérer en guerre intestine:

--Que le ciel s'écroule sur ma tête, que la terre se fonde sous mes pieds et m'engloutisse, que les lions du vaste vallon de la Mecque me dépècent et me dévorent, que les chacals qui rôdent alentour me déchiquettent, que la vipère céraste qui serpente dans les ronces m'inocule son venin mortel si je ne vous apporte pas la tête sanglante de ce Sabéen de malheur qui vous crée tant de soucis !

--Plaise à Hobal que ta promesse soit exaucée ! ajouta Abu Jahl, penaud et sans conviction.

Omar sort prestement de la Dar-al-Nadoua ; certains notables, s'étant sentis soulagés, manifestaient déjà leur joie. Enfin, seul le fils d'al-Khattab était à vrai dire en mesure de les débarrasser définitivement du Sabéen et de ses enseignements par trop funestes. Seul il était hardi et nul ne lui avait déconseillé cette entreprise dont les conséquences lui eussent assurément été tragiques.

--Qu'importe ! s'exclama Abu Lahab ; nous perdriens un jeune homme intrépide certes, mais du coup, nous aurions occis l'hérésie sabéenne et préservé la religion de nos ancêtres bafouée par ce neveu indigne que j'ai désavoué du reste devant vous tous.

Omar, le fils d'al-Khattab martelait violemment le sol. Son épée dégainée, il courait presque ; de ses yeux jaillissait une traînée de flammes ; sa tête était enveloppée d'un halo de brouillard épais ; de son crâne montait une colonne de fumée qui s'effiloçait à mesure qu'elle gagnait en hauteur ; son large front suait abondamment ; sa respiration s'arrêtait par instants et Omar accélérail les pas ; on eût dit que des étincelles nourries et crépitantes eussent jailli dès qu'il posait l'un de ses pieds sur le sol calciné par le grand disque embrasé.

Il touchait à peine le sol, il volait. Brusquement un vieux Mecquois brisé par l'âge se mit en travers de son chemin ; la rue était trop étroite ; Omar s'arrêta malgré lui.

--Ôte-toi de mon chemin, oncle !

--Pas avant que tu ne me dises où tu vas de ce pied de gazelle, neveu !

--Eh bien ! je vais chez Al-Arqam où se réunit le Sabéen avec ses adeptes ; j'ai promis aux Anciens de lui trancher la tête.

--Seul un homme insensé entreprend d'assassiner Muhammad ; sache que tu ne lui survivras pas une journée ; crois-tu que les Banou-Hachem te laisseraient vivant si tu tuais un des leurs ? Ils se ligueraient tous contre toi pour laver le sang du Sabéen et seul ton sang le

laverait, seul ton sang ! Ne pense pas que tu puisses échapper à ce sort qui t'attend inéluctablement, neveu !

--Ôte-toi donc de mon chemin, oncle vénérable ! Je sais à quoi m'en tenir et suis conscient de ce que je fais ; je serais traqué par les Banou-Hachem pour sûr. Ils feraient tout pour me tuer pour sûr, mais avant de me laisser assassiner, j'en tuerais le plus que je pourrais pour sûr ; ce n'est pas cela qui me ferait changer de décision pour sûr ; je laverais l'affront subi par nos dieux pour sûr ; je redonnerais le repos aux mânes des ancêtres pour sûr ; je réinstaurerais l'unité dans notre Mecque pour sûr ; je devrais agir ainsi pour sûr, dussé-je payer de ma vie...

--Dans ce cas-là, tu ferais mieux alors de mettre de l'ordre chez toi, neveu, avant de le réinstaurer dans la Cité !

--Que veux-tu sous-entendre, oncle vénérable ?

--Ce que savent tous les Mecquois.

--De quoi s'agit-il donc ?

--Sache alors que ta sœur Fatima et que son mari Saïd qui logent sous ton toit se sont convertis à la Nouvelle Religion du Sabéen que tu veux assassiner ! Charité bien ordonnée commence par soi-même !

Omar n'en croyait pas ses yeux ; sa sœur Fatima et son mari Saïd ? Ah ! les gredins ! Ils n'avaient mine de rien ; il n'avait jamais imaginé qu'ils auraient pu suivre un jour les traces de ce Prophète de malheur !

Il fit marche arrière et vola chez lui. Il colla l'oreille à la porte et entendit la voix du misérable forgeron Khabbab psalmodier des phrases mélodieuses dont il ne put comprendre le sens.

Il poussa rageusement la porte au point qu'elle grinça non moins rageusement, ce qui ameutâ les voisins ; c'était l'heure de la sieste ; Khabbab reconnut la voix tonitruante de Omar qui pénétra au logis en tempêtant ; le forgeron se cacha derrière une natte enroulée posée contre le mur ; en une enjambée, Omar se trouva devant sa sœur ; elle s'était brusquement assise sur un feuillet qu'elle s'ingénia à cacher du pan de sa jupe.

--Qu'est-ce que tu manigances chez moi avec ton mari ?

--Rien ,cher Frère Omar.

--Mentent-ils donc les Mecquois qui affirment que tu es devenue sabéenne tout comme ton mari ? Que caches-tu donc sous ta jupe ? Montre-le-moi !

--Tu dois d'abord faire tes ablutions !

--Quoi ? faire mes ablutions ?

Le cœur de Omar se déchira ; il avait bien fait de retourner chez lui. Il aurait certainement été la risée de tous les Mecquois s'il avait commis l'imprudence de tuer Muhammad, alors que les siens les plus proches étaient aussi sabéens et pour comble d'ironie, ils vivaient avec lui et pour son malheur tous les Anciens du Conseil le savaient et lui qui prétendait connaître tous les adeptes du Prophète ! Ah, ces sales ploutocrates ! Nul ne l'avait prévenu qu'il allait commettre une faute irréparable, mais qu'est-ce qu'ils avaient à perdre, eux ? Ah, les crapules ! Ils l'auraient désavoué si les choses se fussent gâtées.

Ayant rudoyé sa sœur Fatima, l'ayant prise par les cheveux et l'ayant poussée, il put ainsi se saisir du feuillet où étaient maladroitement inscrits quelques versets du Coran.

Il savait lire ; peu de Mecquois savaient lire aussi couramment que lui ; feu son père lui avait donné une éducation d'aristocrate. Fiévreusement il prit le feuillet et se mit à le parcourir à haute voix.

A mesure qu'il lisait, son âme s'apaisait, ses mains perdaient de leurs tremblements, son œil devenait moins ardent, sa voix plus sereine, plus claire, plus douce.

Il se mit à lire lentement, très lentement ; Fatima s'apaisa quelque peu ; son mari restait caché car tous redoutaient Omar et sa violence sans égale.

Il lisait et soudain de grosses larmes jaillirent de ses yeux et lui coulèrent sur les joues ; sa voix était devenue grave et rauque ; ses larmes continuaient à couler abondamment ; sa poitrine se comprimait et se dilatait ; debout, au milieu de la chambre il s'écria : « Ces paroles ne peuvent être de Muhammad ; ce ne sont pas de paroles humaines ; Muhammad dit la vérité ; il est le Prophète de Dieu ; je vous prends à témoins que j'atteste qu'il n'est de divinité qu'Allah et que Muhammad est son Prophète véridique. »

Saïd et Khabbab sortirent de leur cachette respective et embrassèrent Omar. Tous pleuraient de joie et leurs larmes coulaient sans discontinuer.

Omar dit enfin à Khabbab : « Frère, mène-moi chez le Prophète ! »

L'épée remise dans son fourreau, il suivait humblement Khabbab ; les deux hommes se dirigeaient vers la maison d'Al-Arqam située au bout de la ville, sur un petit monticule. C'était là que se glissaient furtivement les adeptes du Prophète à la faveur des ténèbres ; c'était là que le Prophète leur enseignait le Coran et les valeurs pures de l'islam: amour d'Allah, amour de toutes Ses créatures, paix...

Cet après-midi-là le petit groupe écoutait le Prophète avec tant de déférence qu'on eût dit que des oiseaux se fussent posés sur leur tête ; soudain on frappa à la porte ; on n'attendait personne ; un silence angoissant flotta dans la chambre basse et faiblement éclairée.

Un disciple s'enhardit et se rapprocha de la porte ; il regarda par un trou moins large qu'une drachme ; avec effroi il reconnut Omar et non l'homme qui se tenait derrière lui.

Il en parla au Prophète qui se mit à réfléchir ; c'est alors que Hamza, son oncle sans peur et sans reproche, s'adressa à lui avec douceur et vénération : « Ô Prophète d'Allah, permets-moi d'aller lui ouvrir ; s'il cherche la violence, je me chargerai de la lui servir jusqu'à ce qu'il ne la cherche plus jamais: il en sera gavé jusqu'à ce qu'elle lui sorte des narines et des entrailles, mais s'il est venu chercher la paix, nous sommes des hommes de paix ! »

De la tête, le Prophète ordonna à son oncle d'ouvrir la porte ; il l'ouvrit ; la haute stature de Omar fit écran à la lumière car il se tenait sur le seuil ; certains disciples



tremblèrent ; qui ne connaissait pas la haine du fils d'al-Khattab envers la Nouvelle Religion ? qui ne connaissait pas sa hardiesse ? D'autres adeptes étaient au contraire confiants ; certes Omar était sans peur, mais Hamza n'avait-il pas giflé le maître de la Mecque ? Qui osa jamais humilier Aba Jahl devant ses pairs et délia ainsi la langue de toutes les commères mecquoises qui oublièrent momentanément la Nouvelle Religion pour donner libre cours à leurs langues de vipères et tourner en dérision le très respectable, le très sage, le maître incontesté ?

Qui était désormais le maître de la Mecque ? De Abu Jahl ou de Hamza ? Ce n'était assurément pas Omar, se disaient les uns.

--Omar, Fils d'al-Khattab, si tu es venu en frère, nous te recevrons en frère, mais si tu es venu en ennemi, dégaine alors ton épée et je dégainerai la mienne, mais sache que tu ne sortiras pas vivant ; la maison d'al-Arqam sera ta tombe.

--Hamza, Fils de Abdil-Muttalib, j'atteste devant vous tous qu'il n'est de divinité qu'Allah et que Muhammad est son Prophète véridique ! répliqua Omar.

Hamza embrassa Omar ; leurs larmes se mêlèrent ; tous les adeptes présents, comme un seul homme, crièrent « Allahu Akbar ! »

On pleurait doucement ; des larmes de joie coulaient sur toutes les joues qui avaient recouvert leurs teints naturels.

Omar tendit la main au Prophète et lui prêta serment d'allégeance ; puis n'ayant pu supporter de voir ses nouveaux condisciples confinés chez Al-Arqam, n'ayant pu supporter de les voir prier dans la clandestinité, il demanda au Prophète de leur permettre d'aller prier dans l'enceinte de la Kâba au vu et au su de tous les Mecquois.

Le Prophète accueillit favorablement cette requête et les Mecquois virent ce jour-là avec grande stupéfaction la procession d'un petit groupe de disciples avec en tête le Prophète flanqué à droite et à gauche de Hamza et de Omar.

Les notables étaient fous de rage. « Que restait-il donc ? » disaient certains d'entre eux, « voilà que Omar devient Sabéen à son tour ! Ah çà ! lui qui nous promettait avec grande solennité et fougue de nous apporter la tête du Sabéen ! Ce sont nos têtes qu'il trancherait probablement un jour !... »

El-Menzah VII, café Latîf, le jeudi 7 juillet 1994

## LES DEUX FLEURS MERVEILLEUSES

Il était une fois un riche négociant de Bassorah ; tous ses concitoyens l'enviaient pour sa myriade de navires qui écumaient les océans et les mers ; cumin, carvi, coriandre, gingembre...étaient achetés en Inde ou en Chine et vendus à Venise ou à Florence...

Abdul-Kader, le négociant de Bassorah, vivait dans une opulence que l'Emir même lui enviait car il faut dire que le commerce des épices était on ne peut plus florissant en ces temps anciens et le négociant en tirait d'immenses profits.

Il possédait plusieurs palais, les uns plus splendides que les autres ; certains petits marchands affirmaient qu'il en avait quatre-vingt-dix-neuf, autant que les Plus-Beaux-Noms d'Allah ; d'autres soutenaient qu'il en possédait bien davantage ; dans chaque ville du Califat, disaient-ils, Abdul-Kader avait une résidence et Dieu Seul sait combien elles étaient nombreuses ; « autant que les étoiles »,vous affirmaient-ils avec envie.

Abdul-Kader était très riche en réalité et nul ne pouvait évaluer sa fortune ni compter ses palais.Toujours est-il qu'il aimait à vivre dans l'une de ses somptueuses résidences de l'Euphrate ; c'était là qu'il passait ses journées quand il n'était pas absorbé par ses négoce.

C'était un homme sage ; il était loin de mener le train de vie que menaient les hommes de sa condition. Marié à une seule femme, il vivait en harmonie avec elle ; il abhorrait

la polygamie, source de tous les malheurs et des déboires conjugaux, disait-il avec flamme et détermination.

Native de Bassorah, elle aussi, son épouse lui donna un beau garçon, rien qu'un seul garçon.

Walid fut envoyé d'abord au kouttab comme il se devait ; il y apprit la calligraphie et surtout les saintes sourates du Coran. Il avait l'intelligence vive, la santé robuste et la mémoire aiguisée ; ses rnoueddebs disaient qu'il irait loin dans ses études et qu'il serait probablement l'un des savants les plus éminents du Califat et qu'il dépasserait ceux de Baghdad, de Damas, du Caire et de Kairouan.

Abdul-Kader était donc l'un des hommes les plus heureux de la terre : son commerce était prospère, sa femme exquise et pieuse, son fils intelligent.

Le palais se trouvait dans les faubourgs de Bassorah. On mit trois années entières pour le construire. Le marbre et le porphyre étaient ramenés du Khorassan, les poutres de chêne du Liban, les maîtres-maçons d'Egypte, les ébénistes de Baghdad, les calligraphes de Koufa, les sculpteurs de Grenade, les architectes de Cordoue et la foule des manœuvres d'Abyssinie.

Quand fut achevé le fastueux palais, Abdul-Kader invita notables et dignitaires de Bassorah et même certaines petites gens ; il reçut le gouverneur, le chef de la police, le cadî, le préposé aux souks, le chef de la garnison, l'imam

de la Mosquée, les moueddebs de tous les kouttabs et tous les négociants de la ville.

Tous étaient éblouis par tant de somptuosité ; les plus hardis parlaient du palais comme d'un gouffre insondable qui aurait englouti des sommes pharamineuses auxquelles on n'eût même pas osé penser ; il en était qui en évaluèrent le coût à mille mille dinars d'or monnayé.

Ce jour-là, plus de vingt agneaux furent immolés pour la fête ; jamais de mémoire d'homme, à Bassorah, on n'en vit de pareille ; le gouverneur lui-même, représentant du Calife de Baghdad, éprouvait de la honte et se faisait tout humble devant le riche Abdul-Kader ; il se comportait en véritable chien battu ; sur un beau canapé d'ébène incrusté de nacre, de diamant et d'émeraude, il se tenait assis, les jambes pendantes et les mains modestement posées sur les genoux ; personne ne faisait attention à lui, tant grande était la splendeur du palais ; d'ailleurs, il n'était pas le seul à éprouver ce sentiment d'humilité profonde ; tous les invités étaient muets ; leurs regards étaient rivés, qui au plafond orné d'exquises rosaces de facture andalouse, qui aux meubles de chêne massif ou d'ébène, richement sculptés de mains de maîtres confirmés, qui aux vitraux polychromes, aux lumières filtrées, aux ombres et à leurs jeux envoûtants et étranges...

Neuf eunuques servaient aux hôtes, après le festin, des boissons de cannelle infusée, de marjolaine ou de thym ; ils portaient de lourds plateaux d'argent étincelants et circulaient avec aisance parmi les invités, offrant aux uns

une tasse de lait de palme, aux autres une tasse d'hydromel...

Abdul-Kader souriait à tous ses hôtes et leur souhaitait la baraka ; son fils Walid était à ses côtés ; tous le caressaient par les cheveux, la nuque ou les joues ; comme on savait qu'il était unique, on croyait gagner ainsi la sympathie de son père.

\* \*

\*

Le palais d'Abdul-Kader était bâti au milieu d'un immense jardin où l'on planta les arbres les plus exotiques, les plus odorants, les plus beaux qu'on avait fait venir des contrées les plus lointaines.

Après ses cours de calligraphie et de Coran, Walid pouvait gambader au jardin du palais, sans aucune contrainte ; un esclave l'épiait toutefois, à son insu et avait pour charge de le surveiller, de peur d'un accident plus ou moins malheureux.

Pour dire la vérité, le jardin n'était pas moins splendide que le palais. Il s'étendait sur buttes et vallées et était baigné de filets d'eau dérivés sciemment de l'Euphrate et du Tigre ; à l'ombre des arbres touffus pouvait se reposer Walid, s'asseoir ou rêver ; on l'y trouvait quelquefois même littéralement endormi, le visage souriant.

Plus d'une fois, Abdul-Kader s'y était entretenu avec des hommes de sa confiance ; le calme, les senteurs exquises,

la fraîcheur des lieux, tout stimulait la méditation, la réflexion et les entretiens sérieux du négociant.

Une véritable armada de jardiniers était affectée à l'entretien du jardin grandiose, véritable merveille de Bassorah ; aussi ces jardiniers étaient-ils ramenés de Perse, d'Inde, d'Ifriqiya, de Chine, d'Andalousie et même du Pays des Francs ; chacun avait pour mission de s'occuper des arbres à lui familiers.

\* \*

\*

Un vendredi matin, le maître de céans annonça à tous ses jardiniers l'arrivée d'un auguste vieillard expert en jardinage ; il eût passé toute sa vie à soigner les jardins des plus puissants monarques de la terre ; aucune plante n'avait de secret pour lui, disait le négociant tout content ; « désormais ce vieillard vénérable sera votre chef et votre conseiller. »

Réunis ce jour-là, les jardiniers virent en effet un homme dont la barbe avait couleur de neige et le visage couleur de rose ; il était certes vieux, mais son regard vif et pétillant vous communiquait une flamme et un enthousiasme tels qu'il vous était impossible de rester indifférent à son égard ; tous l'aimèrent et lui témoignèrent respect et vénération.

Le jardinier en chef prodigua généreusement ses conseils et l'on sut qu'il s'agissait d'un véritable maître.

Le plus étrange était qu'il sût les noms de toutes les plantes ; qu'elles fussent transplantées et ramenées d'Inde, de Chine ou d'Éthiopie, elles n'avaient aucun mystère pour lui ; il les connaissait par leurs noms indigènes respectifs et vous disait sans hésiter quand il fallait planter cet arbre, émonder celui-là, cesser d'arroser ce troisième, etc.

Il donna ainsi la preuve irréfutable qu'il n'avait pas usurpé son titre et qu'il avait bel et bien travaillé sous plusieurs tropiques pour le compte de bien des potentats ; d'ailleurs, il était polyglotte et les jardiniers d'Ifriqiya furent stupéfaits de l'entendre parler en berbère ; les jardiniers chinois laissèrent éclater leur surprise quand il leur parla en chinois du Yang-Tsé-Kiang.

Le jardin fastueux de Abdul-Kader devenait chaque jour plus prospère, les arbres devenaient plus florissants, les plantes plus odoriférantes et dans tout Bassorah, on ne parlait que du palais grandiose du riche négociant et de son jardin qui n'avaient pas leurs pareils au Califat de Baghdad ni même nulle part au monde.

Walid grandit et devint un adolescent superbe ; il avait une beauté virile et acquit une culture que tous lui enviaient ; son père était vraiment comblé ; pouvait-on demander plus ?

Le négociant se faisait vieux ; ses os devenaient pesants ; ses pas de plus en plus courts, son dos devenait de plus en plus rigide et courbé. Un soir, il sentit qu'il ne tarderait pas à rendre l'âme ; il manda son fils alors à son chevet ; Walid accourut, triste et malheureux ; sa vieille



mère était debout, à côté de son mari lourdement enfoncé dans son lit large et moelleux.

« Père, me voilà ! » annonça Walid ; sa mère pleurait doucement ; les yeux presque éteints, Abdul-Kader dit alors à son fils: « Bientôt, j'irai au voisinage de mon Maître Suprême ; ne pleure pas ! c'est le destin de tous de finir un jour ; l'important est de s'y préparer ; Allah soit loué ! Toute ma vie durant, j'ai pensé à ce voyage sans retour. Je t'ai appelé pour que tu prennes bien soin de ta vieille mère d'abord et que tu me jures d'entretenir la Fleur-du-Trône et la Fleur-de-l'Escabeau et surtout, que tu ne t'en débarrasses jamais, quoi qu'il t'arrive ; jure-moi donc ! »

Walid resta un long moment interloqué. « Il est de mon devoir de prendre soin de ma mère, cela va sans dire, mais ces fleurs, je ne les ai jamais vues ; d'abord où sont-elles? » se disait-il intérieurement.

--Père ! j'en jure par Allah que ma mère sera aussi chère que les prunelles de mes yeux.

Le riche moribond eut un sourire légèrement perceptible ; le serment de son fils allégea quelque peu la douleur de la séparation inéluctable ; il n'était pas totalement soulagé néanmoins car sur sa bouche se dessina aussitôt un faible rictus qui dénotait la peine.

--Walid ! et les deux Fleurs ? qu'est-ce que tu en feras, une fois que je trépasserai ?

--Père ! par Allah ! je ne sais même pas de quelles fleurs tu parles ; il en est tellement dans notre jardin.

--Ecoute bien fils ! tu as raison ; j'ai eu tort de ne t'en avoir pas parlé plus tôt du temps où j'étais bien portant ; sache toutefois que ces deux fleurs-là, je les aime plus que le jardin tout entier, mais sais-tu où se trouve le grand figuier que j'ai fait ramener d'Ifriqiya ?

--Oui, père.

---A l'ombre de ce figuier croît justement la Fleur-du Trône ; à l'ombre de l'olivier, son voisin immédiat, pousse la Fleur-de-l'Escabeau ; est-ce clair, maintenant ?

--Oui, père.

--Fais-moi le serment alors que tu en prendras grand soin ta vie durant et que tu ne les arracheras jamais, quoi qu'il advienne !

--Je le jure.

Sur ce, Abdul-Kader rendit l'âme ; le lendemain, après la prière du Asr fut inhumée sa dépouille et tous les habitants de Bassorah étaient présents aux obsèques ; ils pleurèrent chaudement le défunt richissime et bon.

\* \*

\*

Walid était plein d'égards pour sa mère qui ne tarda pas à mourir ; il concentra alors toute son attention sur les deux Fleurs.

C'était lui-même qui les arrosait, qui les émondait, qui les soignait ; aucun jardinier n'avait le droit de s'en approcher.

Tous s'étonnaient de ce que Walid en prît autant de soin ; certains jardiniers, plus ou moins malveillants, chuchotaient que le garçon avait perdu la raison. Il faut convenir que l'attention qu'il prêtait justement à ces Fleurs

était quelque peu malade ; le matin, Walid les bêchait ; à midi, il les arrosait ; le soir, il les regardait avec tant de sérieux et de déférence qu'on eût dit qu'il fût en présence d'un être dont il était amoureux fou ; or personne n'était présent, hormis les deux Fleurs, « Walid avait donc perdu la raison ; oh, le pauvre, il avait perdu son père d'abord ; puis sa mère ; les chocs terribles lui avaient ébranlé le cerveau et le voilà tout absorbé par deux fleurs vulgaires ; ah ! si elles étaient plus belles et plus odoriférantes que les autres, cela se comprendrait à la rigueur !... »

Quand Walid était libre, il allait à la Grande Mosquée de Bassorah et y suivait des cours d'exégèse et de droit jusqu'au jour où il fut gradué cadi de Bassorah. Il était tellement rigoureux dans ses sentences, tellement droit que tous les grands de la ville et même de Koufa, de Baghdad, du Caire, de Kairouan, de Fez et de Cordoue rêvaient de l'avoir pour gendre d'autant qu'il ne savait pas compter la fortune que lui avait léguée son père.

Le Calife ne pouvait rester insensible à la beauté de Walid ni à son érudition ou sa fortune. Il avait une fille dont on disait qu'elle était la plus belle du Califat et la plus lettrée ; tous les fils de vizirs briguaient sa main : leurs pères respectifs rampaient devant le Calife et se rendaient plus serviles les uns que les autres ; le souverain les méprisait tous car il savait leur vérialité ; or il voulait pour sa fille un prétendant qui ne fût pas attiré par l'origine de sa naissance ni par sa fortune ; cette qualité, seul Walid de Bassorah l'avait en exclusivité et puis il ne lui manquait rien du tout.

\* \* \*

Le Calife, n'ayant pu s'ouvrir directement à Walid de ses intentions, lui envoya à Bassorah même son Grand Conseiller qui alla jusque dans son palais et lui fit part du désir califal.

La fille du souverain, Yaqûta fut parée comme jamais jeune fille ne le fut dans tout le Califat ; les noces furent grandioses ; tout Baghdad et tout Bassorah étaient en fête et cela dura sept nuits et sept jours ; que n'eût-on fait pour les noces de Yaqûta et de Walid !

Yaqûta s'installa donc au palais de Bassorah, sur les bords de l'Euphrate. Elle avait tellement entendu parler de ce palais qu'en se promenant sous ses vastes galeries ou dans l'immense jardin qui l'entourait de toutes parts, il lui semblait qu'elle y avait toujours vécu ; jamais elle ne s'était sentie dépaysée ; d'ailleurs, ses courtisanes et ses esclaves l'avaient accompagnée. Yaqûta était une épouse heureuse ; son jeune époux Walid était d'une beauté tellement prenante que Yaqûta, ayant beau être la fille du Calife, en éprouvait chaque fois un étonnement continuellement renouvelé et qui pouvait prétendre posséder une culture comme la sienne ?

Par moments pourtant, elle éprouvait un peu de tristesse car elle avait le sentiment que son époux la délaissait quelque peu et lui préférait deux fleurs vulgaires qui poussaient dans un coin de l'immense jardin ; ce qui la chagrinait, c'était de voir Walid mû d'une prévenance constante à leur égard, d'une prévenance qui ne défaillait jamais.

Chaque jour rendait Yaqûta plus ténébreuse, plus jalouse des deux fleurs, moins heureuse, moins tendre à l'égard de son fidèle époux.

Un soir d'hiver, alors qu'elle était pensive outre mesure, sa Première Courtisane Qahramana lui demanda à brûle-pourpoint l'objet de ses préoccupations.

--Ne suis-je pas désignée par Votre auguste père, qu'Allah le préserve ! pour dissiper Vos soucis et recevoir Vos confidences ? Allons ! très chère maîtresse, qu'est-ce qui Vous plonge dans des pensées aussi noires ? serait-ce Monseigneur Walid ?

--Ô Qahramana, oui et non.

--Maîtresse chérie, soyez plus claire ; veuillez éviter le langage des diseuses de bonne aventure car Vous me plongez dans la plus déroutante des perplexités.

--Ô Qahramana ! Walid m'aime certes ; il est plein d'attention à mon égard ; son regard tendre est toujours chargé d'amour, de bienveillance et de bonté, mais je suis loin d'être sa préférée.

--Quoi ? Monseigneur Walid serait-il marié à d'autres femmes sans que nous le sachions ? Votre Altesse n'aurait qu'à me dire de qui il s'agirait et je saurais vite comment l'en débarrasser à jamais ; Vous n'êtes pas sans savoir qu'aucun poison n'a de secret pour Votre Qahramana ; dans une semaine, au plus tard, Vous n'auriez plus aucune rivale, dût-elle habiter à Fez, à Séville ou à Samarkand !

--Non, Qahramana, il ne s'agit pas de femmes, mais plutôt de deux fleurs dont l'une pousse à l'ombre d'un figuier et l'autre à l'ombre d'un olivier.

--Ô très chère maîtresse ! Est-ce que deux misérables fleurs méritent tant de soucis ?

--C'est que ton maître Walid s'est littéralement épris de ces deux fleurs-là et c'est à peine s'il ne me délaisse pas ; je me suis dit que son ardeur envers ces fleurs finirait par décroître, mais au fil des jours et des semaines bien au contraire elle ne fit que s'aiguïser ; quand j'essayais de la tempérer, mon Walid vénéré me disait calmement qu'il exécutait scrupuleusement un devoir envers la mémoire de feu... Qahramana, je n'en peux plus... aide-moi !  
--Qu'à cela ne tienne ! Votre Altesse sera débarrassée de ces fleurs de malheur.

Le lendemain matin Qahramana demanda au doyen des jardiniers d'aller quérir sept Belles-de-Nuit qui poussaient abondamment dans l'un des palais du Calife construit sur les bords du Tigre à quelques lieues seulement de distance. Les Belles-de-Nuit furent aussitôt replantées au jardin de Walid ; on agit si vite qu'on eut même pas le temps de les défraîchir ; on s'en occupa tout spécialement et au bout de trois jours l'exquise Yaqûta dit à son beau mari : « Ô Walid, mon beau Walid, veuille Allah faire de toi mon seul époux dans l'au-delà comme Il l'a fait ici-bas ! Permits que je t'offre ces fleurs merveilleuses qui n'existent nulle part ailleurs que dans les jardins splendides de mon père et depuis trois jours seulement dans notre jardin grandiose ; le grand jardinier du Califat affirme qu'elles sont tombées tout droit du Paradis tandis qu'un jeune esclave franc affirme qu'il en a vu de

semblables au pays de ses ancêtres ; quoi qu'il en soit, je voudrais que tu en juges par toi-même ! »

Walid se laissa tendrement conduire au jardin où en cercle autour du tronc d'un immense sycomore étaient plantées les sept Belles-de-Nuit. L'heure était entre chien et loup ; les lampions du jardin éclairaient arbres, fleurs et plantes de mille espèces.

Yaqûta conta l'histoire des sept fleurs divines qu'elle embellit à sa façon l'ayant rendue encore plus romantique ; elle convia ensuite son compagnon à s'accroupir et à observer ces fleurs fraîchement transplantées.

Walid n'en croyait pas ses yeux ; il voyait, oui, il voyait bien de ses yeux ; non, il ne rêvait pas ; il voyait ce qu'on appelle « voyait » s'ouvrir les pétales des fleurs à mesure que la Nuit avançait et s'enfonçait dans les abysses des ténèbres ; le plus étrange était que les fleurs gagnassent en beauté avec l'épaisseur de l'obscurité.

Quand le lendemain matin il courut admirer les nouvelles fleurs, il fut tristement déçu ; elles étaient comme frappées de deuil suite à un grand malheur qui se fût sur elles toutes abattu ; elles étaient défraichies, recroquevillées, affligées.

Yaqûta expliqua qu'elles ne se faisaient belles que pour les étoiles et surtout pour les plus éloignées d'entre elles, pour les plus hautes qui étaient leurs voisines du temps où elles agrémentaient le Paradis ; « la vue du soleil les attriste ; cela leur rappelle leur déchéance et elles se renfrognent », glissait-elle tendrement à l'oreille de son charmant époux.

Depuis ce jour, Walid n'eut d'yeux que pour les sept Belles-de-Nuit ; il allait les admirer chaque soir en compagnie de sa belle Yaqûta et Yaqûta bénissait sa Première Courtisane Qahramana qui l'avait si fidèlement conseillé.

Walid ne pensait plus que rarement aux Deux Fleurs recommandées par feu son père ; il les négligea tant et si bien qu'elles dépérèrent, se fanèrent, s'étiolèrent et finirent par mourir ; c'était à peine s'il éprouva quelques remords.

Une semaine après l'extinction de la Fleur-du-Trône et de la Fleur-de-l'Escabeau, le jardin grandiose de Walid fut comme couvert d'un manteau sinistre ; une atmosphère lourde y régnait constamment ; les arbres perdirent peu à peu leur feuillage, leurs fleurs et se dénudèrent ; les



parfums exquis des fleurs qui envahissaient jusqu'au moindre coin, se dissipèrent ; tout devint vraiment lugubre et il n'était pas jusqu'aux Belles-de-Nuit elles-mêmes qui n'eussent enlaidi pour dépérir ensuite ; pour comble de malheur l'immense et splendide jardin était, jour après jour infesté de moustiques, de frelons, de guêpes, de grosses mouches noires et inquiétantes, de scorpions vifs et menaçants, de serpents venimeux et de méchantes vipères cérastes...

Le jardin fut abandonné ; nul n'osait plus s'y risquer ; le beau palais de Bassorah fut abandonné à son tour.

El-Menzah VII, café Latif, le mardi 10 janvier 1995



## OMAR (FRAGMENTS DE VIE)

Les Sarracènes de Médine vaquaient à leurs affaires ; il faisait très chaud ; les souks ne désemplissaient pourtant pas en ce vendredi 27 juillet 636, an V de l'Hégire. Les Médinois, qu'ils fussent Emigrés de la Mecque ou Partisans, manifestaient ce jour-là plus de fébrilité, plus d'angoisse, plus d'impatience que les jours précédents; c'est que les nouvelles de la conquête du pays des Chosroès se faisaient rares ; et quand elles parvenaient, elles étaient le plus souvent contradictoires. Nul ne savait, en effet, au juste, qui étaient les vainqueurs, des Sarracènes ou des Perses.

Tous les gens à Médine étaient intéressés par cette expédition par trop hasardeuse ; ceux qui n'y avaient pas pris part avaient qui un fils si ce n'était deux ou trois, qui un frère, qui un cousin ou un neveu.

Le moindre écho de la guerre des Perses était analysé, commenté, critiqué ou agréé; bref, toute la ville vivait à l'heure de Ctésiphon ; le Commandeur des Croyants lui-même, Omar ibn al-Khattab, ne pensait qu'à cette guerre, il en était obnubilé au point qu'il envoyait, chaque jour, un messenger à Ibn al-Walîd, afin d'être le mieux informé possible des batailles périlleuses qui se livraient au pays de l'Entre-Deux-Fleuves.

Mais Omar était sombre; plusieurs des messagers, qu'il avait envoyés avec l'ordre précis de revenir au plus vite, quelles que fussent les nouvelles, n'étaient justement pas encore rentrés à Médine; et les semaines succédaient aux

semaines, ce qui avait nourri les imaginations les plus enclines à la fabulation ; aussi les histoires les plus étranges étaient-elles colportées de bouches à oreilles. Tel messager du Commandeur des Croyants eût été pris dans un guet-apens et dépecé par les ennemis ; tel autre eût eu la langue arrachée vive, les oreilles coupées et les yeux crevés, etc.

Les Médinois étaient aussi tristes que s'ils eussent perdu tous les leurs dans cette guerre des Perses. Dans les rues, on sentait planer des ombres sinistres ; l'atmosphère était si lourde qu'elle semblait même ankyloser les gens quand ils se déplaçaient.

Du haut du minaret de la Mosquée du Prophète, le muezzin lança son appel à la prière, en ce vendredi de l'an V ; sa voix suave portait loin, d'autant plus loin qu'une brise chaude caressait doucement les palmes légères et les stipes élancés et maigres, dans les oasis qui s'égrenaient autour de Médine et semblaient tenir la ville par la taille, ainsi qu'une ceinture d'argent, incrustée de perles multicolores, enserrait la taille d'une belle adolescente.

L'ombre des maisons basses, construites d'argile, pour la plupart mélangée avec des feuilles de palmiers, était encore assez courte et s'allongeait imperceptiblement.

Tous de blanc vêtus, en traversant hâtivement les rues étroites et tortueuses, les Médinois laissaient un trainée de musc, d'ambre ou de benjoin.

Les hommes remplissaient les rues muées en véritables fourmilières ; aux abords de la Mosquée où se rendaient tous les orants flottaient de grandes nappes de parfums plus exquis les uns que les autres et graves, les hommes arrivaient par vagues successives et ininterrompues ; on eût dit que les entrailles de la terre les exhumaient sans discontinuer ; il en était qui débouchaient des rues; il en était qui venaient des oasis, des faubourgs... Tous ces hommes marchaient silencieusement, le pas léger, la pensée vague et lointaine ; à peine pénétraient-ils dans la salle de prières qu'ils se déchaussaient machinalement, d'autant plus facilement qu'ils portaient le plus souvent aux pieds de légères sandales de cuir de chameaux dont on pouvait dénouer les lacets d'une simple chiquenaude.

\* \*

\*

La Mosquée du Prophète était bondée d'orants ; d'épais effluves de parfums vous entraient par les narines, par la bouche ou par les yeux et faisaient éclore en vous des pensées pieuses et tendres envers les hommes. Malgré la chaleur suffocante, on se sentait bercé et comme pris par des vagues violentes et divinement parfumées..

Fait de branchages de palmiers, le toit était bas et peint à la chaux vive; les murs rugueux, d'une blancheur immaculée, étaient nus ; on n'y lisait aucune inscription, on n'y voyait aucun décor. Des stipes de palmiers, de grosseur inégale, supportaient le plafond dont on voyait aisément qu'il était fait de pisé. La voûte du *mihrab* était aussi irrégulière que les piliers, moins rugueuse que les murs. Le *minbar*, de facture primitive et austère, ne

comptait que trois degrés plus inégaux qu'irréguliers. Les orants, assis en tailleur ou bien agenouillés, psalmodiaient discrètement des versets de Coran, en attendant que vînt Omar, le Commandeur des Croyants, qui devait faire le prêche comme tous les vendredis.

Des bruits confus et étouffés emplissaient la Mosquée ; on eût dit des bourdonnements sourds, fluides, ininterrompus d'abeilles affairées dans une ruche en pleine activité.

Recueillis, humbles, absorbés par leur psalmodie respective ou leur prière, les yeux mi-clos, les regards assoupis, les barbes noires, grisonnantes ou blanches, les fidèles attendaient patiemment, le cœur léger le prêche de Omar.

*Il n'est de divinité qu'Allah !...* Le muezzin à peine avait-il achevé son appel à la prière que le Commandeur des Croyants fit son entrée dans la Mosquée ; il se dirigea droit vers le *minbar* ; il en grimpa lentement le premier degré et lentement s'y assit ; il était droit et grand et drapé dans une tunique d'une blancheur éclatante ; à sa main droite, une espèce de grosse fêrule verte ; un turban bien ajusté au-dessus de sa tête. Omar, le blond Commandeur des Croyants, était à la fois admiré et redouté. Qui ne savait pas qu'il était l'un des hommes les plus justes, les plus droits, les plus pieux ? Tous les fidèles savaient qu'il était intraitable quand il avait raison et qu'on ne pouvait composer avec lui. Doux et tendre avec les humbles ; dur avec les orgueilleux.

Un soir, Omar se déguisa et se promena incognito à travers les rues de Médine. Le ciel était couvert et très sombre et fraîche était la nuit. :

Comme Omar passait par une rue quelque peu éloignée de la ville, il fut surpris par des voix bruyantes qu'il sut avinées ; il s'arrêta soudain, écouta avec une attention plus avivée et localisa aisément la source du tapage : une humble maison aux murs si bas que Omar les sauta sans peine. Il se trouva nez à nez avec un groupe de jeunes Médinois en pleine beuverie bachique. Le Commandeur des Croyants esquissa d'abord un mouvement de recul inspiré par l'horreur de l'orgie, puis, s'étant ressaisi, il empoigna vigoureusement celui qui lui parut le chef de la bande dévoyée et lui dit, les yeux injectés de sang, d'une voix qui fit trembler le Mont Ohod : « Regarde-moi bien, je suis Omar; suis-moi avec tes malheureux acolytes; vous allez être punis comme il se doit. »

Durement empoigné par Omar, le gaillard répliqua de sa voix avinée: « Commandeur des Croyants, nous reconnaissons que nous avons commis un péché et un péché seulement, tandis que vous, vous en avez commis déjà trois! »

Omar fut stupéfait; il ne comprit pas d'abord le sens de la réplique du garçon débauché ; soudain, il le relâcha et lui demanda à brûle-pourpoint : « Répète ce que tu as dit garçon de malheur ! »

--Ô Omar ! vous avez bien commis trois péchés.

Omar secoua violemment la tête ; il se tira violemment les cheveux ; il voulait s'assurer qu'il ne rêvait pas. « Omar le Juste, le *Farouq*, a commis trois péchés à la fois ! » ne cessait-il de répéter à lui-même.

--Cite-les-moi donc, garçon de malheur, si tu dis la vérité !  
--Allah dit dans le saint Coran : « Quand vous devez entrer dans une demeure quelconque, entrez-y par la porte ! Quant à vous, Commandeur des Croyants, vous avez escaladé le mur désobéissant ainsi à l'ordre divin ; le Seigneur dit aussi : « Quand vous pénétrez dans une demeure quelconque, adressez d'abord le salut à ceux qui y habitent ! » Or vous, ô ibn al-Khattab, vous vous êtes violemment adressé à nous ; là encore vous avez désobéi au Seigneur.

Omar se faisait tout humble, il écoutait le garçon ivre qui disait pourtant la vérité. Omar éprouvait de la honte ; il devenait plus timide que sa sœur Fâtim quand elle avait trois ans...

Le garçon se tut un moment, impressionné par la métamorphose rapide de Omar qui devint aussi doux qu'un agneau.

--Qu'Allah te guide vers Lui, mon garçon, dis-moi le 3<sup>ème</sup> péché que je viens de commettre!

--Allah ne dit-Il pas: « N'espionnez pas (autrui) ? » Et que faisiez-vous en rasant les murs de cette maison ? oui, je maintiens que vous avez commis trois péchés alors que nous n'en avons commis qu'un seul, ô Commandeur des Croyants, vous avez certainement besoin de vous repentir plus que nous ; repentez-vous donc!



Cette fois-ci, Omar n'en pouvait plus ; il fondit en larmes et sortit penaud de la maison implorant de tout son cœur le pardon du Seigneur.

\* \*  
\*

Une autre fois, Omar, du haut du *minbar*, faisait son prêche du vendredi. Il était Commandeur des Croyants. Tandis qu'il prêchait de sa voix de stentor et disait en substance : « Ô ! hommes, oyez et comprenez mes paroles ! » un fidèle répliqua d'une voix rageuse : « A partir d'aujourd'hui, nul ne vous obéira ni ne vous écouterà. »

--Pourquoi donc, ô ! frère, cette attitude de rébellion?

--Expliquez-nous alors l'origine de cette cotonnade dont vous avez confectionné votre longue tunique ! Vous n'aviez reçu que deux toises de coton à titre de butin ; or un homme de votre taille en a besoin de quatre pour avoir une tunique comme la vôtre. Les fidèles étaient muets de terreur. Interrompre Omar au moment du prêche ? mais cet homme a perdu la raison, se disaient en eux-mêmes certains orants présents ce jour-là.

L'homme se rassit, les joues empourpées par l'émotion. Omar le Juste dit alors avec un calme qui décontenança toute l'assistance des fidèles:

--Ô toi, Abdul-Lâh, mon fils, debout et réponds à la question pertinente de ton frère!

Abdul-Lâh, obéissant à son père, se mit debout et dit d'une voix claire à tous les fidèles : « Regardez-moi bien, frères, je porte toujours mes nippes ; comme mon père est grand,

j'ai jugé que je me devais de lui offrir les deux toises de coton qui constituaient ma part légitime du butin d'il y a une semaine; y a-t-il un mal quelconque ? »

L'homme enchaîna alors: « Maintenant, ô Commandeur des Croyants, nous sommes tout disposés à vous obéir. » Omar continua son prêche comme si de rien n'était.

\* \*

\*

En ce vendredi 27 juillet de l'an V de l'Hégire, Omar était donc gravement assis sur le 1er degré du *minbar*. Un des compagnons du Prophète se leva non moins gravement; il s'avança vers le mihrab à pas lents et posés ; c'était Abou Houraïra ; il dit de sa voix la plus élevée : « Le Prophète nous mettait en garde contre le moindre chuchotement pendant le prêche car tout chuchotement invalide la prière; oyez avec cœur ! Qu'Allah vous prenne en Sa Miséricorde! oyez en silence! oyez les oreilles tout attentives ! »

Après quoi, Abou Houraïra regagna sa place en première rangée, se rassit, baissa la tête et posa délicatement les mains sur les genoux.

Omar se leva; sa stature était impressionnante ; le bâton, qu'il tenait à la main, paraissait dérisoire. Il n'avait rien dans l'autre main ; Omar prêchait de mémoire; jamais, au grand jamais, il n'eût accepté d'écrire et, encore moins, de lire son sermon. Il avait la réputation d'apprendre par cœur et du premier coup, les versets coraniques ou les hadiths du Prophète ; rares étaient ceux qui se targuaient d'être

doués d'une mémoire aussi vive que la sienne ; de surcroît, il savait écrire, contrairement à la majorité de ses concitoyens, qu'ils fussent de Médine, de la Mecque ou de Taïef.

« Ô ! hommes, oyez et saisissez la profondeur des quelques versets et hadiths que je vais expliquer devant vous, depuis ce *minbar* ... »

Sa voix tonitruait; son débit était lent; Omar le voulait lent pour que tous les fidèles pussent comprendre le sens de son prêche. Les hommes écoutaient têtes basses, dos courbés, mains croisées ou posées sur les genoux; dans la salle de prières, on eût entendu voleter un moucheron, tant les fidèles étaient absorbés par ce que disait Omar à leur adresse; c'était comme si, sur la tête de chaque orant, se fût posé un oiseau, eût-on dit.

« *Ceux qui M'aiment sincèrement aiment forcément Mes créatures, voilà ce' que nous enseigne le Seigneur Sanctissime par le truchement du Prophète vénéré...* »

Quelques grosses mouches somnolaient au plafond de la Mosquée ; on voyait pleurer doucement certains fidèles qui avaient réellement compris le hadith sacré, cité par le Commandeur des Croyants ; d'autres retenaient difficilement leurs larmes ; bien des yeux étaient humides et des regards obscurcis.

« Pour écrire, n'avez-vous pas besoin de l'*Alif* aussi bien que du *Bâ* et du *Chin*? or l'*A/if* est droit, il ne souffre aucune sinuosité; en revanche, le *Bâ* est moins droit que l'*A/if*; parlez-moi donc du *Chin*? il n'est que sinuosité sur

sinuosité; veut-on y déceler la moindre rectitude, en vain, pourtant, pour écrire "*Charaf* ", nous avons besoin de la lettre droite, *l'Alif*, de celle qui l'est moins, *al-Râ*, et du *Chin* qui est tordu, complètement tordu ... Allez supprimer ce *Chin* et vous serez dans l'incapacité totale d'écrire, de vous exprimer, d'exister, d'être ... »

Les stipes de palmiers, qui soutenaient le plafond de la Mosquée, vibraient; vibraient aussi les murs décrépits et bosselés. Une mouche noire aux ailes bleu vert se laissa tomber du plafond où avaient élu domicile la plupart des insectes d'été, habitués de la Mosquée, pour faire leur sieste, en cet après-midi de vendredi de l'an V de l'Hégire.

« ...Ainsi sont les hommes (et toutes les créatures du reste) ; il en est qui sont droits ; il en est qui sont aussi tordus que le *Chin* ; il en est qui sont encore plus tordus ... Comme nous ne pouvons pas nous passer du *Chin* pour écrire et parler, nous ne pouvons pas non plus supprimer les hommes tordus; si nous le faisons, vaille que vaille, nous créerons un grave déséquilibre sur la terre d'Allah... »

Abou Houraira, l'un des meilleurs compagnons du Prophète, pleurerait franchement à chaudes larmes ; sa barbe était mouillée qui était belle, blanche, longue et drue ; Salmân-le-Persan pleurerait aussi et Abou Dhar et Souhaïb-le-Byzantin et Bilâl-l'Ethiopien et les autres...

« Hommes, le Seigneur vous a créés à partir d'une seule âme; en vérité, je vous le dis, je vous le dis et Allah le

Seigneur vous le dit, vous le dit : *quiconque tue son semblable agit comme s'il tuait l'humanité tout entière... »*

Omar transpirait abondamment ; son turban n'était plus aussi ajusté qu'auparavant; de sa bouche légèrement lippue s'échappaient quelques jets de salive pulvérisée, tant était passionné et ardent le verbe du Commandeur des Croyants. Le regard avivé par le prêche qui avait également agi sur lui, la main tremblante par l'émotion, le buste fléchi en avant, Omar improvisait son sermon ; c'était dans ses habitudes...Soudain, sa voix s'évanouit, disparut ; il se pétrifia ; on eût dit qu'un être invisible et mystérieux lui eût inoculé une potion étrange.

Le Commandeur des Croyants était debout sur le minbar comme figé ; Omar était comme envoûté par le charme indicible d'une présence que nul ne pouvait deviner. Une sueur froide et abondante perlait de son front bombé et large; son regard était comme éteint, telle une flamme de cierge soufflée par un coup de vent violent ; sa bouche, laissée ouverte, montrait des dents régulières, d'une blancheur étincelante ; sa chevelure blonde qui lui arrivait jusqu'aux épaules, était trempée de sueur ; ses traits étaient crispés, tirés, inquiétants et terriblement fatigués.

Omar n'était plus Omar; les fidèles restaient consternés; nul ne pouvait ni ne devait proférer le moindre mot aussi longtemps que le prêche n'était pas achevé ; on osait cependant observer fixement le prédicateur et l'on n'était guère rassuré sur sa santé mentale.

Soudain, sans que personne s'y attendît le moins du monde, Omar s'écria de sa voix la plus suraiguë: « Ô ! Sâriya, abrite-toi donc derrière ce mont ! Ô ! Sâriya ! »

Plus muets que des carpes, les fidèles furent encore plus frappés de consternation et d'effroi ; ils acquirent la certitude que leur Commandeur avait perdu ses esprits et ils s'affligèrent ; ils étaient profondément malheureux ; à travers Omar, ils perdaient un homme de cœur imbu de justice et d'équité jusqu'à la moelle des os ; à travers Omar, ils perdaient un homme épris d'amour pour le Seigneur Allah et toutes Ses créatures.

Que venait faire Sâriya à la Mosquée? se disaient en eux-mêmes les orants les moins ébranlés par la pétrification de Omar et ses aberrations.

\* \*  
\*

Omar s'essuya nerveusement le front et fit tous les gestes d'un homme évanoui qui revenait peu à peu à lui-même ; il bâilla, secoua violemment la tête, rouvrit les paupières qui étaient mi-closes, craqua les doigts, rajusta fiévreusement son turban, passa vivement la main gauche sur sa tunique comme pour la défroisser, redressa son bâton, s'essuya les commissures des lèvres, s'essuya encore le front, puis enchaîna son prêche comme s'il ne l'avait jamais interrompu, ne fût-ce que l'espace de quelques secondes.

*"... et quiconque fait revivre une âme, rien qu'une seule âme, agit, en vérité comme s'il faisait revivre l'humanité tout entière. Ô ! hommes, sachez que l'un des pires péchés*

consiste à trucider un être humain; c'est le Seigneur Seul qui donne la vie; Lui Seul détient le droit absolu de l'ôter... »

Les fidèles reprirent espoir; Omar n'était pas aussi fou qu'ils le pensèrent; le revoilà qui continuait son prêche avec une suite dans ses idées qui avait désarçonné les plus confiants d'entre eux.

Nul ne comprit cependant ce qui venait de se passer. Après que le prêche fut achevé, Omar conduisit la prière de la façon la plus régulière, ce qui intrigua davantage les orants alignés en rangées serrées derrière lui.

\* \*

\*

La majorité des fidèles quittèrent la salle de prières obnubilés par la « brisure du prêche, la métamorphose inattendue de Omar et ses paroles décousues. Quelques-uns de ses compagnons lui demandèrent néanmoins ce qu'il lui était arrivé au juste au moment du prêche; le plus naturellement du monde, il dit :mais je vis Sâriya qui combat les Perses en ce moment ; il allait se laisser prendre dans un de leurs traquenards; je lui avais simplement conseillé de déjouer leur piège en s'abritant derrière un mont tout proche de lui. »

\*

Quand le Commandant Sâriya revint à Médine, plusieurs mois plus tard, il affirma qu'en ce vendredi 27 juillet de l'an V de l'Hégire, alors que son ombre était en

longueur égale à son corps, il entendit distinctement la voix de Omar lui conseiller d'escalader un mont tout proche de ses troupes; « la voix était si proche de moi que je crus un moment que le Commandeur des Croyants avait fait le voyage en Perse; force me fut donc de lui obéir et c'est ce qui nous sauva d'une défaite certaine. »

Tunis, Montfleury, café Chez Nous, le mercredi 18 janvier  
1995



## **LES HUMBLÉS DE LA MAISON SUR LA COLLINE PERCHÉE**

L'enfant crie dans la rue et pleure à fendre l'âme, mais sa sœur insouciante avance à pas pressés. Elle a peur des passants qui remplissent la rue ; les uns courent sans rien voir ; d'autres pleurent en silence. L'enfant crie dans la rue et hurle à pleine voix et sa sœur aînée court d'un pas fébrile, tremblant.

Dans la maison, là-bas, sur la colline perchée est endormi leur père aux yeux éteints depuis longtemps. Leur mère, trahie par l'âge, dans la maison, là-bas, sur la colline perchée, entretient lentement des flammes paresseuses ; c'est que son mari, plongé dans le sommeil, a faim et ses deux mioches qui courent les rues de la ville ; eux non plus n'ont pas mangé de toute la journée.

L'enfant pleure dans la rue et hurle à fendre l'âme et sa sœur aînée avance à pas pressés ; l'aiguillon de la faim lui pique les entrailles ; elle se tâte le ventre et veut crier elle aussi comme son petit frère ; mais elle a dix ans et il est malséant de crier à cet âge ; son petit frère ne le fait-il pas pour eux deux ?

La mère, aux doigts qui craquent, attise les flammes' paresseuses d'un feu encore plus paresseux ; elle a trouvé au fond d'une jarre deux poignées de farine que lui a données une voisine un jour. La mère, trahie par l'âge, est allée au bord de l'oued somnolent ; elle y a puisé une cruche d'eau pour mélanger sa farine et préparer trois

galettes pour ses deux mioches et son mari aux yeux éteints.

Le char de la nuit avance ; ses roues grincent et son essieu gémit. Les galettes sont cuites ; les mioches ne rentrent pas. Leur père, aux yeux éteints, se réveille et s'étire. Les mioches ne rentrent pas. Leur père tâte les murs ; il parle à l'étoile dont il sait la présence. Les mioches ne rentrent pas. Il crie dans la nuit et les galettes sont froides. Les mioches ne rentrent pas. Leur mère, trahie par l'âge, sanglote à gorge pleine ; ses larmes coulent sur ses joues qu'elles brûlent. Les galettes sont froides et les mioches ne rentrent pas.

La Grande-Ourse s'est mise à pleurer et toutes les étoiles après elle versèrent des larmes ; alors les deux parents, trahis par l'âge, surent que leurs mioches ont rejoint les étoiles.

Aujourd'hui encore, s'il vous arrive de passer près de la maison, là-bas, sur la colline perchée, prêtez-y l'oreille, vous entendrez encore les pleurs des parents endeuillés et même ceux des étoiles. Si vous faites encore attention, vous ne manquerez pas de voir les trois galettes. Oh ! elles sont maintenant bien noires ; des vers luisants rampent dessus. Si vous voulez pleurer, allez du côté de la maison, là-bas, sur la colline perchée. Certains visiteurs affirment que les deux âmes des mioches sont suspendues aux poutres du plafond de la chambre unique et basse de la maison.

Quant à moi, je vous garantis que les deux mioches sont morts de froid, de faim et de fièvre quelques jours seulement avant leurs parents ; que la maison, là-bas, sur la colline perchée, est abandonnée et que le vent crie et hurle tristement dans la cour envahie par les orties et les chardons en pleurs.

El-Menzah VII, café l'Emir, le mercredi 19 avril 1995



## **LE JEUNE SOLDAT QUI CHERCHAIT UNE MORT DIGNE**

La nuit s'appesantit et le jeune soldat est terrassé par la fatigue. Il a marché toute la journée sous les dards implacables du disque fulminant qui jaillit toujours de la mer. En vérité, le jeune soldat est orphelin de mère. Son père s'est remarié et sa belle-mère n'est pas tendre envers lui ; il a pris alors son parti et décidé de s'engager dans la légion du roitelet.

En vérité, le jeune soldat, orphelin de mère, cherchait la mort ; il cherchait une mort digne ; il ne voulait pas de la mort des lâches car il aurait pu se suicider ; sa belle-mère s'ingéniait chaque jour à inventer les idées les plus sournoises, les plus perfides pour monter son père contre lui et son père pusillanime tombait dans les stratagèmes de sa nouvelle épouse ; il cherchait alors noise à son orphelin de fils, il l'insultait ; il le frappait quelquefois jusqu'au sang.

Un jour, le jeune homme, orphelin de mère, décide de s'enrôler dans les armées du roitelet. Cela se passait du temps où Tunis n'était qu'un gros bourg. Les Bédouins, disait-on, étaient venus assiéger la ville et tous les habitants étaient en émoi. On savait que ces Bédouins, venus du désert lointain, arrachaient les yeux de leurs ennemis après les avoir sodomisés et violé leur harem. On disait que jamais la terre d'Ifrîqiya n'avait connu une pareille calamité.

Le roitelet de Tunis manda son crieur public et incita tous les hommes valides à porter les armes contre les Bédouins. Le jeune homme, orphelin de mère, courut s'enrôler donc dans les armées ; il n'avait même pas entendu dire que chaque soldat volontaire recevrait à son retour l'un des plus beaux jardins des dynastes de Tunis et ces jardins étaient aussi nombreux que les étoiles qui clignotent par les belles nuits d'été ; il en était au faubourg Sidi-Bou-Saïd ; il en était au faubourg Saïda-Manoubia ; il en était au faubourg Sidi-Bel-Hassan... Le jeune homme, orphelin de mère, ignorait toutes ces récompenses, en vérité car il s'était enrôlé dans les armées du roitelet pour mourir dignement.

Les Bédouins étaient insaisissables ; ils brûlaient les blés ; ils brûlaient l'orge verte ou mûre ; ils brûlaient les jardins splendides ; ils massacraient les troupeaux et égorgeaient les bergers ; puis, ils s'évaporaient comme l'eau rare de l'oued par un été de canicule.

Un soir, alors que les habitants de Tunis croyaient que tout péril bédouin était écarté pour toujours, voilà que des nuées d'hommes barbus, sombres, aux regards brûlants, aux bras musculeux portant des lances, des cimenterres ou de terribles coutelas étincelants à la lueur timide des étoiles elles-mêmes effrayées, défonçaient les portails des remparts et s'éparpillaient dans les rues endormies.

Le lendemain, Tunis offrait un spectacle de douleur, de flammes, de fumées, d'hommes en pleurs, de femmes prostrées... Encore une fois les Bédouins s'étaient volatilisés.

Le jeune homme, orphelin de mère, avait battu les campagnes alentour, en vain ; ardemment il cherchait les Bédouins inquiétants ; de tout son cœur, de toute son âme orpheline et généreuse, il cherchait les ennemis fantômes ; il espérait se mesurer à eux ; en vérité, il courait après la mort ; il était en quête de sa mort ; il désirait une mort digne de lui. « Ah! si seulement on pouvait dire: celui-là a fait don de sa vie pour qu'on vive en paix, à Tunis !... » répétait-il dans sa pensée la plus intime.

Il n'était certes pas lâche ; il combattrait ces satanés Bédouins avec toute son énergie, mais il aspirait ardemment à se faire tuer par l'un des leurs.

La nuit s'appesantit ; le jeune soldat, orphelin de mère, est terrassé par la fatigue. En vérité, il était seul car il avait perdu son chemin. Il a marché toute la journée. Au pied d'un sycomore nouveau et centenaire, il s'est assis. La lune était noire et pourtant le ciel rouge ; au loin, une étoile a filé comme pour fuir son destin ; mais on ne fuit pas son destin. Le jeune soldat, orphelin de mère, a simplement pensé que l'étoile filante annonçait la mort de quelqu'un.

Un Bédouin, au regard de lynx, le suivait, en vérité, depuis le coucher du Disque de feu derrière le djebel. Son coutelas était aiguisé ; sa lèvre méchante ; ses cheveux crépus étaient hérissés sur son crâne immense ; sa face décharnée faisait jaillir des lueurs inquiétantes. Il s'approchait à pas feutrés du jeune soldat tendre, orphelin de mère, qui se reposait au pied du sycomore et qui était légèrement, très légèrement pris par un somme. Le Bédouin le désarma aisément et brisa sa lance en sept

morceaux qu'il jetta à tous les vents. Le jeune soldat tendre le regardait hébété, figé, presque inanimé.

Le Bédouin le sodomise brutalement, puis, froidement l'égorge au pied du sycomore qui pleure.

En vérité, le jeune soldat, orphelin de mère, cherchait la mort, il cherchait une mort digne. Au loin, une étoile a filé comme pour fuir son destin ; mais on ne fuit pas son destin, dit la Voix qui ne ment jamais.

El-Menzah VII, café l'Emir, le jeudi 20 avril 1995



## LE CAUCHEMAR PRÉMONITOIRE

A l'ombre d'un figuier amaigri par le sirocco sans pitié s'étend le pâtre du colon Jean-Marie. Le pâtre est sexagénaire et son maître l'emploie depuis trois décennies. On lui demande de garder seulement le grand troupeau de la ferme qui s'étend sur trois cents hectares.

Tous les ouvriers du colon Jean-Marie s'accordent pour affirmer que leur maître est foncièrement bon et qu'il est loin de ressembler aux autres colons disséminés dans la région du Kef.

Aux fêtes religieuses, il gratifiait tous ses ouvriers de primes spéciales et toujours inattendues. Il n'est donc pas étonnant que Jean-Marie soit aimé de tous.

Le pâtre de la ferme l'aime assurément plus que tous les autres. Il le considère comme son fils, d'autant qu'il ne s'est pas marié. Les ouvriers de la ferme sont, du reste, sa seule vraie famille.

Jean-Marie, âgé de quarante-cinq ans, est marié et père d'une fille unique, Murielle.

On raconte que son père était originaire d'Alsace et que sa mère était Italienne. Sa femme exquise s'appelle Sophie et travaille à la ferme avec cœur ; tous les ouvriers l'admirent et d'elle disent le plus grand bien.

Ce jour-là, à l'ombre d'un figuier amaigri par le sirocco sans pitié s'étend le pâtre sexagénaire. Son cœur est lourd, son âme est triste et c'est à peine s'il retient ses larmes.

Jamais il n'a éprouvé ce sentiment lourd d'oppression et de tristesse immense. Il fait diablement chaud et le pâtre met la tête sur une grosse motte de terre et se laisse emporter sur les ailes du sommeil. Il fait un rêve inquiétant. Une grande mare noire et rouge a remplacé le salon du maître ; tous les meubles nagent ballottés par les remous sinistres de la flaque étrange ; trois têtes coupées émergent de la mare noire et rouge ; ce sont celles de Jean-Marie, de Sophie et de Murielle ; les têtes coupées versent des larmes rouges et brûlantes ; le blé dans le grenier crépite et est dévoré par des flammes affamées ; toute la ferme brûle et les ouvriers regardent, la bouche comme bâillonnée ; l'un d'entre eux est jeté dans le puits profond ; il est aussi décapité et son corps mutilé flotte au fond du puits dont l'eau est également rouge et noire ; les arbres sont dévorés par les flammes ; tout n'est plus que cendre, fumée, eau noire et rouge...

Le pâtre sexagénaire se réveille brusquement terrorisé. Machinalement il jette un regard sur les bâtiments de la ferme, en contrebas de la colline où pousse le figuier. Oh ! l'horreur ! les mêmes flammes vues en rêve, la même fumée. Le pâtre dévale la colline, les jambes à son cou... La même mare noire et rouge et les trois têtes coupées.

\* \*

\*

Le pâtre erre toujours ; son cerveau fut brûlé par l'horreur du spectacle et personne aujourd'hui ne peut vous dénouer l'énigme du drame effroyable.

Le pâtre erre toujours autour de la maison calcinée, des moignons d'arbres noirs et mutilés et dans chaque coin de la ferme frappée de deuil et de malédiction. Le pâtre erre toujours, le cerveau dévoré par l'horreur ; il soigne toujours son troupeau d'agneaux et de brebis ; il parle même aux béliers les plus coriaces... qui n'existent évidemment plus que dans sa tête ébranlée et douloureuse.

EI- Menzah VII, café l'Emir, le jeudi 20 avril 1995



## LES ENFANTS ET LA VOIX DU MUEZZIN

Il est mort, il est mort le muezzin du village, crient les enfants dans les rues et battent des mains. c'est qu'ils sont contents de la mort du muezzin. Devant l'école s'en donne à cœur joie une bande de marmots plus expansifs ; le plus déluré d'entre eux explique aux plus petits qui ne semblent pas comprendre toute l'importance du décès de l'auguste vieillard.

« Sachez que désormais nous pourrons dormir à notre guise ; la voix tonitruante de ce muezzin est éteinte pour toujours ; dansez donc ! chantez donc ! »

Tous les gosses du village sont donc aux anges, ce jour-là ; or les grandes personnes sont graves ; elles avancent lentement dans les rues inégales et raboteuses. Certains hommes versent même des larmes et pleurent doucement en essayant de cacher leur douleur.

Les enfants cessent brusquement leurs jeux et leurs chansons improvisées à l'approche de ces grandes personnes endeuillées ; bien mieux, les plus malins baissent la tête, regardent fixement, tristement le sol et s'effacent contre les murs en disant ostensiblement : « Que Dieu agrée l'âme de notre bon muezzin ! »

Dans leur for intérieur, ils se moquent et du mort et des vivants qui le pleurent et dès que la personne éplorée

s'éloigne, la ronde se reforme aussitôt et les enfants de jouer, de chanter et de danser de plus belle.

Le muezzin a été inhumé et on a psalmodié sept sourates du Saint Coran pour le repos de son âme.

« Ouf ! ce n'est pas trop tôt ; bon débarras !... » C'est ainsi que les gosses du village ont exprimé (en catimini, cela va sans dire) leurs sentiments respectifs pendant l'inhumation de la dépouille du muezzin.

Cette nuit-là, ils ont dormi heureux ; plus de voix matinale ; le muezzin est couché six pieds sous terre et ils ont assisté à cet événement marquant. Tous les enfants ont eu des rêves exquis cette nuit-là. Avant de se coucher, chacun s'est dit en lui-même : « demain, je me réveillerai quand cela me plaira ; Dieu nous préserve des voix des muezzins ! »

A l'aube naissante, la voix du muezzin les tire de leur doux sommeil. « Quoi ? Le muezzin n'est-il pas mort et enterré ? » Ils prêtent attention : cette voix est plus gutturale, plus virile, plus tonitruante et elle vous réveille malgré vous.

Le lendemain, les enfants du village apprennent avec consternation que c'était l'imam en personne qui avait fait l'appel à la prière en attendant que fût nommé un autre muezzin.

Les enfants cessent alors leurs jeux méchants et leurs rondes cyniques et leurs chants improvisés ; ils savent désormais que la voix du muezzin ne s'éteindra jamais

quand bien même le muezzin viendrait lui-même à s'éteindre.

El-Menzah VII, café l'Emir , le jeudi 20 avril 1995





## **LA FAMILLE DU LABOUREUR OU LA DISPARITION DE LA PETITE HALIMA**

On raconte qu'une petite famille vivait dans une grande forêt d'oliviers, de caroubiers et d'amandiers. Le père était laboureur qui partait labourer à l'aube les lointaines olivettes que possédaient de riches habitants des bourgs avoisinants. La femme du laboureur restait au gourbi construit sur une butte au cœur de la forêt ; sa fille unique, âgée de sept ans, restait à jouer dans les oliviers. On raconte encore que le laboureur était irascible et qu'il battait souvent son épouse pourtant belle et docile.

La famille vivait misérablement car la saison des labours ne dure pas toute l'année. Les repas étaient toujours très frugaux: galettes d'orge, huile d'olive, piments verts ou séchés, mais toujours piquants. S'il arrivait au laboureur de se passer de piments ou de galette, il n'accepterait pas que sa femme manquât d'huile d'olive ; voilà pourquoi il la battait souvent ; « l'huile d'olive est sacrée », criait-il avec force et colère ; « son absence du gourbi y attire la malédiction » et les coups de bâton de pleuvoir sur la tête de la l'épouse malheureuse pourtant belle et docile.

Un jour d'hiver, l'épouse du laboureur se rendit compte qu'elle n'avait plus d'huile au gourbi. Son mari était parti labourer ; il rentrerait au moment du coucher. Que faire ? Ah ! si sa fille pouvait se rendre chez une cousine germaine qui habitait au bourg ; mais pour cela il lui faudrait traverser toute l'oliveraie, c'est-à-dire quelque trois lieues.

Sa fille était encore fragile et jamais elle ne s'était trop éloignée du gourbi ; mais on était encore au début de l'après-midi ; avec un peu de bonne volonté, elle pourrait aller emprunter une canette d'huile à la cousine et si elle pressait le pas, elle pourrait même revenir bien avant le coucher du soleil. D'ailleurs, qu'est-ce que pouvait risquer une petite fille de sept ans ? A-t-on jamais fait de mal à une petite fille de sept ans ? Et puis, cela sera une occasion pour sa fille de s'éloigner d'elle quelque peu et de s'initier à la vie. Du reste, l'oliveraie est bien domestiquée ; y a-t-on jamais vu un loup ou un renard ? Il y court certes quelques lièvres et, de temps en temps, on écrase un serpent inoffensif qui ne dépasse pas quelques centimètres de long ; « allons donc ! aucun risque pour ma fille Halima. »

--Halima ! veux-tu faire une belle promenade ?

--Oui, mère.

--Prends cette piste, à ta gauche ; suis-la jusqu'à ce que tu arrives au village voisin ; assieds-toi à l'ombre d'un olivier, chaque fois que te fatigue la marche ; prends cette canette avec toi. Une fois arrivée au village, dirige-toi vers la première maison à ta gauche ; tu la reconnaîtras à ses murs décrépis, irréguliers et bas et surtout à sa large porte branlante et aussi trouée qu'un tamis, avec un marteau rond de fer rouillé tu y frapperas délicatement ; c'est alors que ma cousine Khadija t'ouvrira la porte ; elle me ressemble beaucoup, puisque du temps où nous étions jeunes filles, tout le monde nous prenait pour deux sœurs jumelles ; tu la reconnaîtras donc aisément ; transmets-lui mon salut cordial et présente-toi, puis demande-lui de te remplir cette canette d'huile d'olive pour ton père dont elle connaît bien l'humeur acariâtre ; ne reste pas longtemps à

jouer chez elle ; tu auras juste le temps de rentrer avant ton père. Ah , s'il ne trouvait pas d'huile sur la table basse nous passerions une nuit violente et terrible, mais tu connais bien ton père.

--Oui, mère, je ferai ce que tu me demandes.

La petite Halima prit la canette vide que lui tendait sa mère ; la mère et la fille s'embrassèrent tendrement et des larmes coulèrent sur les joues.

La petite fille suivit la piste à gauche ; sa mère la suivit d'un regard humide jusqu'à ce que sa silhouette devînt vraiment invisible ; la femme du laboureur vaqua alors à ses affaires ; elle nettoya la table basse, balaya le gourbi, épousseta le lit bancal, boucha hermétiquement les cruches d'eau du puits et s'assit, jambes écartées, près de la *mida* pour égrener un décalitre d'orge ...

Le disque jaune et tremblotant s'approchait imperceptiblement de sa couche ; au début de cet après-midi d'hiver, la femme du laboureur y prêtait peu d'attention ; « oh! Halima devait être à mi-chemin de l'aller. »

De temps en temps, un nuage grand et difforme cachait le disque jaune et la femme du laboureur perdait alors la notion de l'heure ; mais dès que le nuage s'effiloçait ou s'éloignait, laissant le disque jaune à nu dans sa course exténuée vers sa couche, la mère de Halima, évaluant l'heure instinctivement, se disait en elle-même : « oh ! elle doit être maintenant sur le chemin du retour, pourvu qu'elle arrive avant son père ! »

Un autre gros nuage dense, noir, lourd voguait dans le ciel avec une lenteur d'oiseau aux ailes brisées et sanguinolentes. Il voilait désespérément le disque jaune ; l'olivieraie devint sombre, sinistre...

Au loin, la femme du laboureur entendit la voix de son mari qui rentrait au gourbi ; elle l'entendit fouetter son mulet et lancer de gros jurons. Soudain, elle éprouva une peur atroce. Ce ne pouvait être que l'heure du coucher du soleil. Elle mesura alors la profondeur de sa peine.

Son mari déboucha d'une olivette, arrêta son mulet, l'attacha à la branche solide d'un olivier centenaire, détacha nerveusement la charrue et la coucha sur les sillons.

--Femme, où est Halima ? Je ne la vois pas.

--Mais, mais ...

--Ta langue est-elle donc nouée ? Femme, parle donc !

--C'est que nous n'avons plus d'huile d'olive au gourbi et je l'avais envoyée en chercher un peu chez ma cousine Khadija ...

--Quoi ? au village ? chez Khadija ? depuis quand ?

--Juste après ton départ pour les labours.

Les yeux du laboureur lancèrent une lueur féroce ; on eût dit qu'il allât sauter sur sa femme pour l'étrangler à mort. Cela lui sillonna probablement l'esprit ; cependant, il n'en fit rien ; ses dents grinçaient ; son regard s'embrasait ; son front se plissait et se creusait à vue d'œil ; ses lèvres frémissaient ; ses bras tremblaient.

Soudain, il dénoua son mulet et l'enfourcha pour s'enfoncer dans l'oliveraie enveloppée dans un épais manteau noir et sinistre.

Seule au gourbi, la femme du laboureur éclata en sanglots. Elle perdit toute notion du temps. La nuit était lugubrement noire. La femme abattue sanglotait sur une natte élimée, jetée à l'intérieur du gourbi.

Bien après minuit, le laboureur rentra, les yeux caves, le regard sombre, la voix brisée ; il assura que Khadija n'avait pas vu Halima, qu'il avait erré dans toute l'oliveraie tout en hurlant le prénom de sa fille et que seuls les hurlements tristes du vent répondaient à ses appels répétés.

Il s'affala ensuite sur la natte ; ses yeux étaient humides. Pas le moindre mot ne sortait de sa bouche crispée. Sa femme pleurait abondamment. Toute la nuit se passa ainsi.

A l'aube, le laboureur reprit son mulet et sillonna toute l'oliveraie ; cela dura toute la journée. Au coucher du soleil, il revint bredouille. Sa femme pleurait abondamment et il avait les yeux humides.

Pendant trois jours, le laboureur chercha vainement sa petite Halima. Sa femme pleurait abondamment et il avait les yeux humides.

Comme une traînée de poudre, la nouvelle de la disparition se répandit dans les villages, à trente lieues à la ronde.

Certains racontent qu'ils avaient vu rôder un sorcier borgne, étranger au pays, dans l'oliveraie à la recherche d'un grand trésor enfoui ; ils affirment que, pour exhumer un trésor pareil, le sorcier avait dû immoler la petite fille pour lui en arracher le cœur, le foie et les yeux et qu'il avait dû l'enterrer en sept points différents afin que nul ne pût la retrouver jamais.

Toujours est-il que la mère pleure encore amèrement ; le père a aussi les yeux humides car il pleure surtout la nuit sous un vieux caroubier.

Chaque soir, au moment où s'apprête le soleil à regagner sa couche, une petite chouette vient ululer sur l'olivier le plus proche du gourbi. On raconte qu'elle aussi vient pleurer la mort mystérieuse de la petite Halima.

El-Menzah VII, café l'Emir, le vendredi 21 avril 1995

## **LES DEUX SAINTS, SIDI MABROUK ET SIDI ALI-LE-SAVETIER**

Sidi Mabrouk est allé au pèlerinage. Sidi Mabrouk était un saint ; il employait toutes ses journées à travailler aux champs pour nourrir sa famille et le dernier tiers de ses nuits à l'invocation d'Allah le Tout-Puissant, l'Unique et l'Incréé.

Après plusieurs années de labeur infatigable et de piété sincère, il put économiser de quoi payer son voyage aux lieux saints. Il s'opposa à ce que les siens *célébrent* son pèlerinage en grande pompe comme font la plupart des Hadjs. C'était donc dans la plus grande discrétion que Sidi Mabrouk prit le chemin de la Mecque, du Mont Arafât, de Mina et de Médine.

Cela se passait au temps où l'on voyageait à dos de chameau, au temps où les Hadjs mettaient six mois pour l'aller et six mois pour le retour.

Les chemins n'étaient pas sûrs et plus d'un pèlerin avait été détrossé et égorgé par des bandits, dans certaines gorges sinistres des monts de Zaghouan.

Sidi Mabrouk (Dieu merci !) arriva sain et sauf à la Mecque. Il s'acquitta des sept circumambulations propres à la Kâba et accomplit le rite du Safâ et de Marwa avec le plus grand scrupule. Puis, le 9 Dhû-al-Hajja, il monta sur le flanc du Mont Arafât. La chaleur était torride ; sous sa tente suffoquait Sidi Mabrouk ; après le repas de midi, il

fit la sieste, rien qu'une sieste légère et pourtant il eut un songe fulgurant. Il vit le Prophète qui lui dit d'une voix douce, pleine d'aménité et de tristesse: « Ô ! toi, hôte d'Allah, sache que Dieu n'a agréé cette année que ton pèlerinage et celui d'un vieux cordonnier d'Alep qui n'a jamais quitté sa ville ; il y est encore et son nom est Ali-le-Savetier. »

Sidi Mabrouk se réveilla intrigué. Quoi ? Ces milliers de pèlerins et ces milliers de pèlerins auront-ils donc vainement fait leur pèlerinage ? Sidi Mabrouk savait que la vue du Prophète en songe ne peut être que véridique. « Qui me voit en rêve me voit en vérité réellement ; Iblis ne peut aucunement se déguiser sous mes traits, » affirme magistralement un hadith et ce hadith, Sidi Mabrouk le sait très bien.

Après que les rites fondamentaux du pèlerinage eurent été accomplis, Hadj Mabrouk, au lieu de reprendre le chemin du retour, jugea utile de suivre celui d'Alep. Il brûlait du désir de connaître ce saint homme qui n'avait pas entrepris le pèlerinage, qui n'avait jamais été au-delà des remparts de sa ville et dont Allah le Tout-Puissant, le Tout-Miséricordieux a agréé le pèlerinage ; cela dépassait tout entendement et Hadj Mabrouk, tout aussi pieux que cultivé, ne pouvait comprendre cette énigme. Il savait pertinemment que le Prophète ne proférait que des paroles justes et véridiques, quel que fût l'état où on le voyait ; il résolut donc d'aller à Alep à la recherche du saint homme.

Grâce à son chameau vigoureux, il arriva à Alep en un mois. Il s'enquit alors de Ali-le-Savetier et il ne tarda pas à



découvrir sa boutique. Après avoir longuement cheminé dans un dédale de rues étroites, sinueuses et humides, il reconnut sans difficulté l'échoppe de Ali-le-Savetier. C'était un misérable cagibi où pouvaient trois personnes se tenir difficilement à l'aise.

Le savetier était un homme humble aux joues ravinées soit par l'âge, soit par la fatigue. Ses cheveux étaient grisonnants et il était petit.

Pour s'assurer que c'était bien son homme, Hadj Mabrouk dit en s'arrêtant devant l'échoppe:

--La Paix soit sur toi, Sidi Ali-le-Savetier !

Le petit homme releva la tête ; il portait un tablier de cuir très lisse et tenait une vieille babouche entre les genoux. Il dit:

--Et la paix soit sur toi, ô serviteur d'Allah !

Hadj Mabrouk eut donc la certitude qu'il s'agissait bel et bien de son homme. Il pénétra poliment dans l'échoppe du savetier et lui raconta intégralement son rêve. Ali-le-Savetier dit: Louange à Allah ! Gloire à Allah ! Allah est le plus Grand, il n'est de dieu qu'Allah !...

Hadj Mabrouk écouta avec grande déférence toutes ces invocations ; puis, le savetier s'étant tu, il lui demanda le secret de l'agrément de ce pèlerinage qu'il n'avait pas entrepris. Le petit vieux savetier aux cheveux grisonnants, au dos courbé, pria son hôte de s'asseoir sur un cageot renversé. Il était presque midi ; il sortit, s'absenta quelques minutes et revint avec deux petites galettes de froment, quelques figes sèches et une assiette contenant de l'huile d'olive ; il invita Hadj Mabrouk à partager son repas.

A mesure que les deux hommes mangeaient, Ali-le-Savetier racontait son récit :

« J'exerce ce métier depuis trente ans ; je me suis marié sur le tard et je suis père de sept enfants ; ma femme a accouché d'une belle fille justement pendant la saison du pèlerinage ; mais laisse-moi te dire que, depuis longtemps, je brûlais du désir d'accomplir cette cinquième base de l'islam ; or être savetier dans Alep veut dire vivre très chichement et depuis trente ans, malgré tout, je mettais une drachme chaque semaine de côté. Cette année j'ai compté l'argent de ma longue épargne et je fus heureux d'en trouver suffisamment pour subvenir aux besoins de ma famille et à ceux du pèlerinage.

Mon gousset était donc suffisamment rempli et je m'apprêtais à partir quand ma femme, un soir, avant le coucher du soleil, sentit une odeur exquise de viande rôtie chez nos voisins. Comme elle était enceinte et qu'elle mourait d'envie de goûter de cette viande, j'étais tout naturellement allé chez ces voisins pour les prier de condescendre au désir de ma femme.

Je frappai timidement à leur porte ; une femme défraîchie l'entrebâilla ; je lui exposai brièvement l'objet de ma présence ; elle explosa en larmes et comprima péniblement ses sanglots et voici ce qu'elle me dit : *Sidi, je suis veuve et j'ai cinq enfants à nourrir dont l'aîné est âgé de huit ans...*

*feu mon mari ne nous a laissé que la Face d'Allah... rien au logis .. depuis trois jours et trois nuits, nous n'avons rien mangé .. aujourd'hui, à l'aube, j'ai pris le chemin de la forêt et je suis tombée sur une charogne de vache... j'en*

*ai pris une grosse tranche, la plus grosse tranche qu'une femme puisse prendre et je m'en suis retournée chez moi avant que mes enfants ne s'éveillent. Sidi, l'odeur exquise que ta dame a sentie n'est rien d'autre qu'une odeur de viande de charogne...Sidi, je t'ai dit la vérité car je ne veux pas tromper ta femme enceinte, mais les désirs des femmes enceintes doivent être satisfaits ; je cours t'apporter le meilleur morceau ...*

Elle poussa la porte et s'éloigna en direction de sa cuisine ; moi aussi, je m'éloignai de la porte en pleurant chaudement ; j'allai chez le boucher et lui demandai de me vendre un agneau vif ; oui, Hadj Mabrouk, l'heure était tardive et le boucher était bien chez lui ; mais je lui avais offert le prix de deux agneaux ; il me vendit alors un agneau tendre, prêt à être rôti. Je le payai rapidement et repris le chemin de la maison de la veuve et de ses cinq orphelins. Seigneur Allah ! elle se tenait derrière sa porte ; je pus distinguer sa frêle silhouette. Ah ! Sidi, me dit-elle, les désirs des femmes enceintes doivent être satisfaits ... Je pleurais aussi amèrement que si j'avais perdu toute ma famille ; je l'avais priée de m'apporter toute la marmite et toute la viande de charogne. *Mais, mes enfants, Sidi, que mangeront-ils ce soir et demain ?*

Mes larmes coulèrent encore plus abondamment. Ne crains rien, lui dis-je, je leur ai rapporté un tendre agneau de lait qui se trouve dans ce sac et puis, tiens ce gousset ; il contient tout l'argent que j'ai pu économiser depuis trente ans ; tant pis! c'est la volonté d'Allah ; je n'irai jamais au pèlerinage ...

Je m'éloignai à pas précipités, ivre de douleur et je ne suis pas allé aux lieux saints, mais Dieu soit loué, tu m'as apporté une excellente nouvelle ; qu'Allah te bénisse, Hadj Mabrouk ! »

El-Menzah VII, café l'Emir, le lundi 24 avril 1995

## LE MOUEDDEB ET L'ENFANT SAGE DU KOUTTAB

Le maître du kouttab était un beau vieillard ; sa barbe fournie était toute blanche, son turban toujours propre et bien soigné, sa denture régulière malgré le bélier du temps et son visage à peine ridé ; tout en lui lançait comme des rayons de lumière.

Ce moueddeb venait d'une oasis lointaine, là-bas, dans le Chott-al-Djerid, racontait-on. Il connaissait le Coran par cœur et les notables du village l'avaient justement recruté pour apprendre à leurs progénitures le Livre Saint, l'écriture et la morale coranique.

Les enfants, âgés de six à dix ans, se plaisaient au kouttab car leur moueddeb était un excellent pédagogue ; non seulement il ne se fâchait jamais, quelques mauvais tours qu'on lui jouât, mais, le visage souriant, il puisait largement dans les poches profondes de sa gandourah une ou deux poignées de bonbons qu'il distribuait généreusement aux élèves qu'il savait les plus appliqués et les plus sérieux, tant et si bien que les cancre finissent peu à peu par s'amender et améliorer leur conduite ; aussi avaient-ils progressivement cessé leurs méchantes pitreries tous reçurent-ils alors des bonbons confits ; chaque jeudi, le bon moueddeb gratifiait donc ses élèves de ses bonbons qui ne s'épuisaient jamais ; les gosses étaient convaincus, en effet, que dans ses poches croissait un arbre miraculeux qui donnait toutes ces douceurs.

Un jour, de bon matin, le moueddeb arrêta sa leçon d'écriture ; il demanda à ses petits élèves de poser leurs tablettes de bois d'olivier sur la natte d'alfa ; ils étaient en train de tracer des *alif-s* et des *bâ-s* avec leurs grosses plumes de roseau. Les gosses obtempérèrent illico presto et tablettes humides et plumes de roseau furent délicatement posées sur la natte. Le vieux moueddeb se caressait la belle barbe blanche ; de temps en temps, sa lèvre supérieure frémissait et l'on voyait son front large et bosselé se plisser et se creuser assez profondément. Les petits élèves en vinrent à se demander ce qui pouvait bouleverser leur maître car ils ne l'avaient jamais vu dans un pareil état. On voyait qu'il était soucieux ; pour la première fois, peut-être, son front s'obscurcissait ; tout cela ne faisait qu'intriguer encore davantage ces petites têtes à peine écloses à la vie et au savoir.

En vérité, en vérité, le moueddeb préférait le petit Bou-Hikma à tous ses élèves et il souffrait de ce que tous ses élèves lui reprochaient ses faveurs et ses prévenances envers son préféré.

Ce jour-là, il voulut prouver à toute la classe du kouttab qu'il n'avait pas tort de préférer le petit Bou-Hikma aux autres ; il se creusa donc la tête à la recherche de ce qui pouvait convaincre tous ces petits, sans exception aucune, de la justesse de son jugement.

Les gosses commençaient à s'impatienter ; un léger chuchotement se répandit d'abord parmi les élèves de la rangée du fond lequel gagna bientôt la première rangée ; le

chuchotement se mua ensuite en bruits timides et étouffés ; puis ce fut un chahut franc qui se répandit dans la classe. Les petits élèves étaient d'autant plus encouragés à s'agiter que leur moueddeb semblait plongé dans une profonde rêverie sans fin. Il était certes debout devant ses *ouailles* ; il ne bronchait pas cependant et on eût dit qu'il fût réellement tétanisé.

Brusquement, il leva la main droite qui tenait un gros bâton noueux de caroubier et dit d'une voix lente, si lente qu'on eût dit que chaque mot, qui jaillissait de sa bouche, le fît charnellement souffrir : « Mes chers enfants, vous savez tous que je n'ai ni femme ni enfants et que je vis seul par conséquent ; vous savez aussi que nous sommes au premier jour de Ramadhan et que vous êtes vingt-neuf ; pour la rupture de mon jeûne, je voudrais que chaque élève m'apporte un volatile ou de la volaille de son choix, mais qu'il l'égorge en dehors de tout regard ! C'est la seule condition que j'exige pour accepter d'en manger ; peu m'importe par la suite que la viande en soit grillée, rôtie ou bouillie. Mes chers enfants, laissez-moi vous dire quel jour chaque élève doit m'apporter mon repas de rupture de jeûne ; voyons ! aujourd'hui, premier jour du mois sacré, c'est toi Ahmad qui m'apporteras mon repas ; n'oubliez surtout pas ma condition ! Il est bien entendu que tu viendras une demi-heure avant le *maghrib*. Demain, ce sera le tour de Ali ; après-demain celui de Mokhtar... »

Comme tous les moueddebs, le vieux moueddeb se faisait nourrir naturellement par les parents de ses élèves qui s'acquittaient de ce devoir à tour de rôle. En ce mois de Ramadhan 1947, il tint à fixer lui-même les dates et à

désigner les élèves. Il s'arrangea pour que le petit Bou-Hikma fût le dernier.

A la fin du premier jour du jeûne, c'était donc le petit Ahmad qui, les yeux pétillant de bonheur, apporta le repas de son maître ; l'élève était d'autant plus heureux qu'il considérait comme un honneur insigne d'avoir été désigné le premier pour apporter le repas de la rupture du jeûne ; d'autre part, sa mère avait préparé un succulent couscous au poulet très tendre pour son bon moueddeb. Il arriva donc, le cœur allègre, au seuil du kouttab, à l'heure indiquée par le saint homme. Il posa gravement l'écuelle de terre cuite sur le septième degré du seuil ; des volutes exquisés s'échappaient de dessous le couvercle conique d'alfa tressé. Gravement, le maître du kouttab ôta le couvercle ; deux cuisses dodues de poulet tendre trônaient sur le couscous encore fumant ; un gros poivron, une poignée de pois chiches, trois tranches de pommes de terre... Le repas était assurément appétissant ; que la joie de Ahmad était profonde, mais voilà que le maître, avec sans doute encore plus de gravité, remettait le couvercle sur l'écuelle et disait à son élève, avec non moins de gravité : « ô Ahmad, je te remercie et je remercie tous les tiens aussi pour toute la peine que vous vous êtes donnée pour moi ; hélas ! malgré mon jeûne, je ne sens aucun appétit ; reprends donc ton bon couscous et mangez-le ! Je sais que vous êtes nombreux et que vous en avez grand besoin. » Déçu, Ahmad insista pour que le moueddeb mangeât de son couscous au poulet très tendre ; « mais non, mon fils ; je n'ai pas d'appétit et garder ce couscous pour le garder est pour Allah le Tout-Puissant un acte de dilapidation ; Allah, qu'Il soit glorifié ! ne nous apprend-II



pas dans le Saint Coran que les dilapidateurs sont les frères des diables ? Allons ! reprends ton bon couscous, cher enfant ; quant à moi, je romprai mon jeûne avec un morceau de pain d'orge que je tremperai dans un peu d'huile d'olive. »

Ahmad s'en retourna chez lui, tête basse.

Le deuxième jour du mois sacré, Ali apporta un ragoût de caille ; sa mère avait la réputation d'être le meilleur cordon bleu de la contrée. Ô cette caille farcie d'ail, de persil et de blette et arrosée de quelques larmes de vinaigre ; rôtie, elle plairait certainement à mon bon moueddeb, se disait Ali en enfilant les rues qui conduisaient au kouttab. Hélas ! le moueddeb n'avait pas non plus d'appétit et affirma qu'il se contenterait d'une tranche de pain d'orge trempée dans un peu d'huile d'olive. Ali s'en retourna donc chez lui, tête basse.

Mokhtar aussi s'en retourna chez lui, tête basse: son bon maître n'avait pas plus d'appétit que les jours précédents et tous les autres petits élèves essuyèrent les mêmes déboires et s'en retournèrent chez eux, l'un après l'autre, tête basse et amers.

Le vingt-neuvième jour, le petit Bou-Hikma alla au kouttab, non pas le cœur léger à l'instar de ses camarades, mais le cœur gros, les larmes aux yeux et les mains vides ; il arriva donc penaud au seuil du kouttab ; son maître l'y attendait ; il était gravement assis sur la marche la plus basse ; le petit Bou-Hikma laissa alors couler chaudement ses larmes et dit amèrement : « Sidi, par Allah le Très Saint, je me suis trouvé incapable de te faire cuire le

moindre volatile ou la moindre volaille ; Sidi, tu nous avais dit que tu exigeais que l'égorgement se fît loin de tout regard ; eh bien ! sache que j'ai attrapé une grosse perdrix et, où que je sois allé pour l'égorger, je sentais se poser sur moi Regard d'Allah ; Sidi, je me suis fauilé dans une épaisse haie de cactus, j'y ai senti le Regard Divin ; avec ma belle perdrix, j'ai pénétré au fond de notre grotte très sombre ; toujours le Regard Divin ; dans la chambre à provisions, aux murs pourtant aveugles, j'ai voulu égorger ma perdrix ; dans l'obscurité épaisse, Sidi, j'ai senti le Regard Divin...N'ayant pu remplir la condition de la solitude absolue, j'ai décidé de venir les mains vides. »

Le maître du kouttab écoutait le petit Bou-Hikma et hochait la tête, de temps en temps, en signe d'approbation. Quand le gosse eut terminé, il lui caressa affectueusement les cheveux et lui dit solennellement : « C'est cela, mon fils, tu es le seul à avoir compris mon message et plus que jamais, je suis content de toi ; quand nous reprendrons la classe, tu raconteras tout cela à tes camarades, en ma présence. »

Le quatrième jour après l'Aïd al-Fitr, les enfants regagnèrent le kouttab ; le moueddeb demanda alors à chaque élève de dire à ses camarades si, oui ou non, le maître avait accepté les repas à lui présentés ; tous reconnurent alors avec déception que leurs plats respectifs avaient poliment été refusés.

Toi, Bou-Hikma, raconte un peu ton histoire ! Le petit bégaya, puis finit par exposer ce qu'il lui était arrivé et

expliqua pourquoi il n'avait pu égorger la moindre perdrix pour leur moueddeb.

Tous les élèves dirent en chœur : « c'est donc cela alors ? »

--Oui, mes chers enfants, nul parmi vous n'avait respecté ma condition ; l'ayant respectée, Bou-Hikma était venu au kouttab les mains vides ; lui seul a su qu'il ne pouvait jamais être seul ; lui seul a compris ce que j'attendais de vous ; lui seul me comprend aisément ; c'est pour cela que je le préfère à vous tous ; c'est pour cela que je l'aime aussi passionnément que s'il était mon propre fils.

Certains enfants du kouttab trouvèrent légitime la préférence que manifestait leur moueddeb pour leur camarade Bou-Hikma, plein de sagesse malgré son âge tendre et la noblesse de son origine ; d'autres élèves se firent encore plus méchants que jamais envers lui...

El-Menzah VII, café l'Émir, le jeudi 27 avril 1995



## LE SAGE PETIT ADDA

Le petit Adda naquit à Mostaganem peu de temps après la naissance de ce siècle. Son père était pauvre et sa famille pléthorique.

A quatre ans, il fréquenta le kouttab de la zâwiya du cheikh el-Alâwî ; le Cheikh décela très tôt en lui un esprit éveillé, une âme purifiée et un cœur d'or ; le Cheikh l'aima alors de tout son être.

Au kouttab, le petit Adda buvait les paroles du maître et apprenait les Saints Versets du Coran. Tous ses camarades l'enviaient pour sa droiture et sa piété précoces ; au lieu de jouer avec eux dans le jardin de la zâwiya le petit Adda quittait l'enceinte de la bâtisse et allait méditer au pied d'un immense eucalyptus. Il s'oubliait dans ses méditations, au point qu'il lui arrivait fréquemment de rester à jeun des journées entières. Les passants s'étonnaient de ses longues rêveries solitaires et il en était qui le prirent sincèrement en pitié : « le malheureux gosse devait avoir la cervelle détraquée sans doute », disaient plus d'un.

Le petit Adda ne s'apercevait même pas de leur passage ou de leur présence car certains, pris réellement de pitié, s'arrêtaient à quelques mètres du gosse profondément absent de la rue animée et largement ombragée par le grand eucalyptus.

Un jour d'été, comme à l'accoutumée, il était plongé dans une profonde méditation.

Les passants rasaient les murs à la recherche d'une ombre rétive et très paresseuse. La chaleur était suffocante et les moineaux mêmes avaient préféré se cacher. Le soleil était méchant et mordait douloureusement tous ceux qui osaient le braver en s'exposant à ses flèches ardentes et comme sorties directement du ventre de la géhenne ; on eût dit du reste que le soleil lui-même vînt d'y être régénéré.

Bref, tout Mostaganem faisait la sieste et le petit garçon, adossé au tronc argenté de l'eucalyptus, regardait le ciel embrasé ; il était seul, vraiment seul quand un Roumi l'aborda qui était à bord d'un automobile pimpant ; sa chemise, légère et déboutonnée, laissait voir sa poitrine abondamment velue. Le Roumi stoppa subitement sa belle voiture à deux pas du petit Adda qui ne remarqua rien malgré le vrombissement du moteur et les crissemments stridents des pneus.

Le Roumi qui avait sans nul doute remarqué la présence régulière et assidue du petit enfant sous l'eucalyptus, avait voulu engager une discussion avec ce petit indigène dont le moins que l'on pût dire était qu'il paraissait étrange.

--Eh ! petit, qu'est-ce que tu fais chaque jour sous cet eucalyptus?

Le petit Adda ouvrit grands les yeux comme s'il fût sorti d'un profond sommeil, s'étira légèrement et ne dit rien ; il

regarda longuement son interlocuteur et le dévisagea minutieusement ; puis d'une voix pondérée, il dit:

--Que veux-tu, Sidi ?

--N'as-tu pas entendu ma question ?

--Non, Sidi.

--On te voit chaque jour aux mêmes heures sous cet eucalyptus ; qu'y fais-tu donc ?

--Je médite et je prie, Sidi.

--Mais qui pries-tu ?

--Allah le Tout-Puissant.

--Pour le prier, il faut qu'il existe. Allons donc !

--Sidi, est-ce qu'il y a du vent maintenant ?

--Ha ! ha ! ha ! répète ! du vent ? du vent ? ne sens-tu donc pas les morsures du soleil ? Regarde comme je transpire ; toi aussi, tu transpires et ta gandourah est toute détrempée de sueur. Ah ! si seulement l'haleine de la brise nous effleurait un tant soit peu ! quel vent ? Tu divagues, petit. Ah ! s'il en soufflait un tout petit peu !

--Sidi, veux-tu lever les yeux vers la cime de cet arbre ? Ne vois-tu pas qu'elle bouge ? Dis-moi alors, s'il te plaît, qui la fait bouger ! N'est-ce pas l'haleine légère de la brise dont tu parlais à l'instant et que tu niais ?

Confus, le Roumi murmura des mots décousus et inintelligibles, puis appuya rageusement sur l'accélérateur de sa voiture et sa voiture démarra dans un bruit nerveux et assourdissant.

El-Menzah VII, café l'Emir, le vendredi 28 avril 1995





## LA VEILLÉE MYSTIQUE

Dehors le vent hurle ; la nuit a jeté son manteau lourd et obscur depuis une heure et demie. La zâwiya est animée ; une centaine de disciples sont assis en tailleur autour du maître.

C'était un homme pieux et beau. Après avoir appris par cœur les cent quatorze sûrates du Coran, il fréquenta les cours de la Zitouna où il s'initia à l'exégèse, au droit religieux, à l'histoire du Prophète et à la théologie.

\* \*

\*

Un jour de l'année 1909, le grand cheikh el-Alâwî était venu à Tunis pour imprimer son manuscrit Al-Minah al-Quddûssiyya ; il rencontra alors le jeune étudiant Mohamad al-Madanî et fut frappé par son savoir, sa large érudition et surtout son penchant assez prononcé pour la vie spirituelle.

Le cheikh al-Alâwî, en s'en retournant à Mostaganem, était accompagné d'un nouveau disciple lettré.

Mohamad al-Madanî était devenu le secrétaire personnel du cheikh et à ce titre il s'initia au mysticisme islamique et très tôt y fut versé au point que son maître, lui ayant remis une licence manuscrite et dûment signée, l'autorisa à retourner à la Régence de Tunis afin de propager les enseignements du soufisme et d'initier les hommes à l'amour d'Allah, Seul Créateur des mondes.

« Qui aime Allah, l'Unique Créateur, le Seul Roi Incréé et sans progéniture aime forcément Ses créatures », enseignait le cheikh al-Alâwî à ses milliers de disciples disséminés dans tout le Maghreb et ailleurs.

Le jeune Mohamad al-Madanî s'en retourna donc par la volonté de son maître et par la volonté de son maître devint cheikh ; ses nouveaux disciples racontaient, non sans fierté, qu'il était le plus jeune cheikh de la Régence.

Par sa droiture morale, par sa science solide, par sa haute spiritualité, le jeune al-Madanî forma vite, dans la Régence de Tunis et surtout au Sahel de Monastir, un grand nombre de disciples initiés à l'amour profond d'Allah et à celui de toute la création divine.

\* \*

\*

Dehors, la nuit s'épaississait au fil des minutes. C'était l'hiver et le vent hurlait toujours de plus belle. Les disciples du Cheikh al-Madanî achevèrent la prière du Icha ; certains s'acquittèrent de celle du Chaf' et de celle du Witr ; d'autres attendaient le dernier tiers de la nuit pour s'en acquitter.

Jambes pliées, mains posées sur les genoux, ils étaient comme figés. Soudain, le Cheikh se mit à psalmodier quelques versets du Saint Coran :

*"Il est certes dans la création des cieux et de la terre et l'alternance des jours et des nuits des signes pour ceux qui entendent, ceux qui invoquent Allah à tout moment, qu'ils*

*soient debout, assis ou couchés et qui méditent sur la création des cieux et de la terre ..."*

Les disciples se mirent à dodeliner de leur tête ; d'imperceptibles mouvements de droite à gauche ; les yeux fermés comme pour mieux se pénétrer des Paroles Divines, ils respiraient lentement et se gardaient d'émettre le moindre bruit. On eût juré que chacun d'entre eux portât un rossignol sur la tête et veillât à ce qu'il ne s'en envolât pas.

La voix suave et mélodieuse du Maître montait seule dans la vaste salle de prière de la zâwiya et en sortait pour tenter d'étouffer les hurlements acharnés du vent infatigable.

La voix passait sur les têtes, les caressait, emplissait la salle et s'échappait au-dehors ; les têtes se grisèrent peu à peu.

Le Cheikh se tut ; un disciple enturbanné, assis à sa droite, chanta alors d'une voix grave et exquise ; il chanta une ode de Omar ibn al-Fâridh, surnommé *le Sultan des Amoureux*: "Seigneur Allah, Dieu Tout-Puissant, *que nul regard ne peut atteindre et qui perçois tous les regards, ô Toi à qui rien ne ressemble, ô Toi qui nous entends et nous vois, c'est pour Toi Seul que volent nos pensées les plus chères ; c'est pour Te glorifier que nous nous sommes rassemblés ; notre vie aura-t-elle jamais un sens si nous cessons de T'invoquer ? Louange à Toi, Seigneur Allah, Tu es Beau et Généreux ... "*

La voix du disciple enturbanné ondoyait parmi les têtes grisées ; des larmes coulaient sur les joues des fous d'Allah.

Par intermittence jaillissait un cri formidable pour aller continuer sa course dans la nuit noire ou se mesurer avec les hurlements incessants du vent plus enragé que jamais.

A mesure que le chant se prolongeait, le balancement des têtes devenait plus vif, plus saccadé ; des larmes coulaient plus abondamment sur les joues tendres ou tannées des disciples.

\* \*

\*

Au milieu du chant, le Cheikh tape des deux mains et tous les disciples se lèvent alors d'un bond et se tiennent par les doigts entrecroisés ; au milieu du cercle, le Cheikh tape toujours des mains ; son disciple enturbanné chante son ode avec la même chaleur, avec la même sincérité, avec la même ferveur ; le Cheikh tape des mains et ses disciples dansent une danse à deux mouvements ; de bas en haut ; le chant se prolonge ; c'est que l'ode choisie par le disciple est longue et très suggestive. Sous l'emprise de la suavité, de l'harmonie et de la noblesse de l'amour nourri pour l'Un, Seul Être digne d'adoration, les disciples pleurent franchement ; toutes les joues sont mouillées de larmes. Le Cheikh même verse des larmes. La danse à deux temps continue toujours, lente au début, rapide au milieu du chant, frénétique à sa fin.

La voix du disciple s'arrête. Tous dansent avec une frénésie difficilement descriptible. Les turbans sont défaits, les gandourahs mal ajustées sur les épaules, les disciples fatigués.

Le Cheikh annonce la fin de la première danse pour la gloire d'Allah et crie simplement *Âllah ! Âllah ! Âllah !*  
On s'assoit sur la natte et un autre disciple psalmodie d'autres Saints Versets et un troisième choisit, dans le vaste répertoire de la *zâwiya*, un chant adapté à la circonstance de la veillée, c'est-à-dire aux états d'âme des amoureux d'Allah et la nuit continue jusqu'à une heure assez tardive ...

El-Menzah VII, café l'Emir, le samedi 29 avril 1995



## LES DEUX SOURIS

Un figaro misérable vivait dans une mesure délabrée de la Médina de Tunis. Il était marié et père de sept enfants. Il aménagea le vestibule de sa mesure en salle de coiffure ; elle était si austère, si morne qu'elle faisait peine à voir ; un miroir terni et fêlé ; une banquette bancale en bois d'olivier ; un tabouret grossier ; une vieille natte murale, mal fixée par des clous et qui s'affaissait par endroits... Faudrait-il s'étonner si les clients se faisaient rares, si le figaro restait de longues heures et quelquefois une journée entière à guetter une tête par trop chevelue ou une barbe mal rasée ?

Le figaro avait peine à comprimer sa joie quand sur le tabouret grossier prenait place un client quelconque. "C'est la Providence qui me l'envoie," répétait-il toujours en son for intérieur. Il saisissait alors son grand rasoir pliant, le trempait dans un petit verre d'huile d'olive et l'aiguisait lentement, minutieusement et avec ferveur sur une large lanière de cuir suspendue au mur craquelé du vestibule aménagé ; il se plongeait ensuite dans son travail avec amour certes et une légère pointe au cœur.

Une vieille souris avait élu domicile dans la mesure de notre figaro ; elle y menait une vie tellement chiche qu'elle se contentait de lécher quelques gouttes d'huile de temps en temps et ses souriceaux étaient si maigres qu'ils pouvaient à peine trotter.

Un jour d'hiver, la souris, éprouvant une faim atroce, quitta la mesure du figaro ; elle trottait dans la seule ruelle

sombre et sinueuse du quartier quand elle aperçut une autre souris dodue et luisante de graisse. Il faut dire qu'elle l'avait plusieurs fois vue passer dans la ruelle et jamais elle n'eut l'idée de faire sa connaissance car elle savait qu'elle était d'un monde plus opulent que le sien ; d'ailleurs, notre souris ne se plaignait pas plus que notre figaro ; elle aurait voulu vivre moins chichement certes, mais puisque le maître de la mesure était pauvre ; tant pis pour elle ! elle vivrait pauvrement ; elle naquit dans la mesure ; elle vivrait dans la mesure ; elle mourrait dans la mesure et pour rien au monde, elle ne troquerait son domicile contre un autre plus cossu ; elle avait d'ailleurs appris à modérer ses instincts et à se contenter de très peu pour vivre ; à ses souriceaux elle avait inculqué ses valeurs: *vivre de peu, mais vivre sain.*

Ce jour-là pourtant, elle résolut d'adresser la parole à la souris grassouillette :

--Bonjour, cousine !

--Salut ! oh, comme tu es efflanquée ; tu fais vraiment pitié, cousine ; est-ce que tes petits sont aussi miséreux que toi ?

--Nous vivons tant bien que mal, Dieu merci !

--Ne voudrais-tu pas changer de domicile ? mais pourquoi vis-tu toujours chez ce figaro ? pourtant ce ne sont pas les maisons nanties qui manquent dans le quartier ; tu n'aurais que l'embarras du choix ; tiens ! en face de toi, c'est la demeure d'un cadî ; oh ! elle est pleine de beurre ; derrière toi, c'est la maison d'un imam ; si tu savais la quantité de viandes séchées qui remplissent ses jarres et l'huile fraîche, parfumée et pure qui dort dans ses cruches ; ah ! cousine, pourquoi vivre dans la gêne quand on peut vivre



dans l'opulence ? par Allah ! j'ai toujours pensé à toi, mais je n'ai pu oser t'en parler ; moi, par exemple, je vis chez un épicier ; veux-tu me suivre ?

Curieuse, la souris efflanquée, suivit les pas de sa cousine qui avait peine à trotter tant était-elle grasse. Elle la conduisit dans un dépôt à peine éclairé.

--Regarde-moi toutes ces caisses de fromage, de beurre ! et ces figes sèches ! et ce fût d'huile d'olive... Qu'en dis-tu alors ?

La souris efflanquée écarquilla les yeux et sa moustache se dressa sur sa lèvre supérieure. Elle huma longuement les parfums exquis qui s'exhalaient des aliments variés, abondants et appétissants. Elle répondit, enfin :

--Mais si l'épicier t'attrapait, cousine, il te le ferait payer très cher ! car tu le voles en vérité.

--Bah ! il ne m'attrapera jamais.

--Soit ! tu dois vivre alors dans une angoisse affreuse et sans répit et je parie que ton sommeil est très léger.

--Je conviens que j'ai toujours peur de l'épicier et que je suis extrêmement prudente. Tiens ! je vois un filet ; attends un peu ; je vais te le remplir de victuailles ; tu pourras toujours le tirer jusqu'à ton domicile.

Les deux souris se séparèrent et c'est ainsi que notre souris rentra chez elle avec le filet plein de beurre, de viande séchée, de fruits secs... Ses souriceaux en mangèrent avec grand appétit et supplièrent leur mère de déménager, mais elle refusa catégoriquement et répéta d'une voix péremptoire : *vivre de peu, mais vivre sain vaut mieux que vivre dans l'opulence et courir constamment le*

*risque de périr.* Les souriceaux finirent par se calmer et donnèrent raison à leur vieille mère.

Une semaine après cette rencontre, la souris efflanquée voulut se dérouiller un peu les pattes ; elle se dirigea du côté de la maison de l'épicier. De loin, elle vit à côté de la porte fermée du dépôt qu'elle avait connu en compagnie de sa cousine, un corps informe et assez gros, peut-être encore plus gros que celui de cette même cousine. Elle eut un pincement au cœur et un funeste pressentiment ; tremblante, elle s'arrêta et voulut effacer les pensées qui lui traversèrent le cerveau, mais rien n'y fit ; elle continua son chemin. Ô ! Dieu Très Saint ! c'était bien sa cousine ; elle était inanimée ; pour comble d'horreur ses pattes étaient tranchées. Le cœur lui retourna et elle rebroussa chemin ; quelques minutes après, elle revint auprès du cadavre, mais accompagnée de ses petits qui, les larmes aux yeux, dirent en chœur en s'adressant à leur mère pleine de sagesse: "mais tu as raison, mère!"

El-Menzah VII, café l'Emir, le lundi 1<sup>er</sup> mai 1995

## LES AMOUREUX ET LE BOA

Un jeune fellah aimait une Bédouine d'un amour tendre et enflammé. Ils prirent l'habitude de se rencontrer chaque fin d'après-midi sous un chêne centenaire. Ils y passaient des moments heureux et le jeune amoureux promettait à sa bien-aimée un amour infini et une fidélité sans faille.

Les jours passèrent et les deux tourtereaux se rencontraient discrètement avec la même assiduité, la même fougue et la même ardeur.

A l'ombre rampante du crépuscule, à l'orée de la forêt, ils se livraient à leurs ébats amoureux et personne ne se doutait de leurs relations intimes.

Un après-midi d'été, le jeune fellah était venu plus tôt que de coutume. Il s'assit au pied du vieux chêne et s'étendit sur la mousse. L'air était encore chaud et l'ombre de l'arbre à peine clémente ; toujours est-il que notre amoureux fut pris d'un léger somme ; il rêva naturellement de sa belle Bédouine ; Dieu ! que sa peau était claire et pure ; elle barbotait dans l'eau calme de l'oued et ses seins étaient fermes et divinement galbés ; ses longs cheveux étaient noirs et lui couvraient les épaules ; ses doigts étaient effilés et longs et les paumes de ses mains teintes de henné si fort, si tenace, si excitant que le jeune fellah ouvrit les paupières une fraction de seconde comme pour les caresser, puis se rendormit tout bonnement.

Dans l'eau calme de l'oued assagi par la forte chaleur de l'été barbotait toujours sa bienaimée ; ses yeux plus bleus que l'azur du ciel d'été lançaient au jeune amoureux des regards pleins de malice et semblaient lui dire: "mais, viens me rejoindre au milieu de l'eau calme et tiède de l'oued !" Debout, ruisselante, l'exquise Bédouine était assurément la plus belle jeune fille du monde et le fellah était heureux ; il était le plus heureux des hommes et il souriait dans son léger somme.

Brusquement, il se réveilla ; à quelques empans de lui glissait un terrible boa ; le jeune fellah, à demi éveillé, n'eut même pas le temps d'esquisser le moindre geste et vlan ! le boa avala à moitié le malheureux dormeur dont les jambes et l'aine glissèrent lentement dans le ventre du gigantesque reptile.

Se sachant perdu, il eut une ultime pensée pour sa bienaimée et voulut la prévenir du danger qu'elle courrait si elle se risquait à venir à cet endroit.

Il vit alors un berger ; il l'appela ; le berger s'approcha terrorisé et se tint à une distance prudente.

--Ô bon berger, préviens ma belle de ce qu'il m'arrive et dis-lui de ne plus venir ici !

--Mais à quoi la reconnaîtrai-je ? ô malheureux jeune homme !

--À son corps plus svelte que celui d'une gazelle, à ses yeux bleu vert, à sa peau pure et blanche comme le lait, à ses cheveux si longs qu'ils lui couvrent tout le corps, à son henné parfumé, à ses doigts tendres et effilés...

Le boa avala complètement le jeune amoureux et disparut dans un fourré.

Spectateur malgré lui de la scène tragique, le berger voulut prévenir la bien-aimée du malheureux ; il alla donc du côté du sentier qui conduisait au chêne centenaire ; il y rencontra une jeune fille en guenilles ; ses pieds nus étaient écorchés ; ses cheveux crépus et ras ; ses yeux caves et sombres ; ses mains grossières et ses doigts rugueux et sales ; elle se mit à marcher en direction du grand chêne et sa marche était disgracieuse ; bref, elle était franchement laide.

Le berger était d'autant plus intrigué qu'elle s'était naturellement assise au pied du chêne, de ce même chêne témoin lui aussi de la fin tragique du jeune homme ; aussi se mit-il à aller et venir nerveusement devant la jeune fille laide et puante ; elle finit par s'agacer ; furieusement, elle demanda des explications au berger ; il lui raconta la tragédie et lui dit les ultimes paroles du malheureux. La jeune fille hurla de douleur, se griffa les joues et s'arracha les cheveux ; sa réaction était si subite que le berger resta interloqué ; il ne comprit rien.

" ...Ô Seigneur ! mon filancé ! Allah ! Allah ! Pourquoi ? Pourquoi ?... "

Le berger n'en revenait pas: "C'était donc d'elle que le malheureux parlait ; mais il avait parlé d'une véritable houri et je ne vois qu'une souillon", se dit-il en lui-même.

Oui, mais le jeune fellah était amoureux de la souillon et il l'avait toujours vue sous les traits d'une exquise houri.

El-Menzah VII, café l'Emir, le mardi 2 mai 1995



## LE ROI SAGE ET LE PRINCE SAVANT

Il était une fois un roi intelligent et cultivé. Son royaume s'étendait depuis le Tigre jusqu'au Nil. C'était un royaume prospère où il faisait bon vivre, d'autant que le roi, étant juste, ne permettait pas que ses gouverneurs de provinces traîtassent ses sujets avec iniquité et s'il arrivait que l'un d'eux se rendît coupable d'une exaction quelconque et qu'un sujet s'en plaignît, le roi n'hésitait nullement à limoger le coupable et à le faire traduire devant un haut conseil de cadis afin de le sanctionner suivant la nature et la gravité du méfait par lui commis.

Le roi était juste ; le roi était intelligent ; le roi n'était pourtant pas heureux ; il avait sept filles mais un seul fils de neuf ans. Le roi s'inquiétait pour son vaste trône. Quand il viendra à mourir, son fils le remplacera certes ; "mais sera-t-il digne de s'asseoir sur le trône de mes aïeux ?" se disait le roi avec angoisse et souvent avec anxiété.

Après mûre réflexion, il décida de lui apprendre l'art de gouverner des peuples aussi nombreux que les smalts d'une grande mosaïque romaine. Il manda donc son meilleur officier et lui confia la tâche d'apprendre au prince tous les arts martiaux: "Que mon fils et héritier soit le meilleur de tous!" lui ordonna-t-il et l'officier se mit aussitôt à initier le prince aux arts de la guerre.

Le roi manda aussi le meilleur cavalier du royaume et lui confia la tâche d'initier le prince à l'art équestre et de faire

de lui le meilleur cavalier du royaume et le cavalier se mit aussitôt à initier le prince à l'art équestre.

Le roi manda aussi les meilleurs professeurs et leur demanda d'inculquer au prince toutes les sciences, toutes les belles-lettres et les langues connues et les professeurs se mirent aussitôt à inculquer au prince qui les sciences, qui les belles-lettres, qui telle ou telle langue vivante ou morte.

Le roi manda aussi le meilleur diplomate de son royaume et lui demanda d'apprendre au prince l'art de recevoir les légations étrangères, de leur parler avec habileté et ruse et le diplomate se mit aussitôt à inculquer au prince l'art de la diplomatie et le sophisme.

Le prince se trouva naturellement très bien entouré. Comme il était intelligent, perspicace, doué et assoiffé d'apprendre, il ne tarda pas à mûrir et devint au bout de quelques années l'un des esprits les plus brillants, les plus cultivés et les plus raffinés du royaume. Il n'avait que treize ans ; son père était content de l'excellente évolution de son fils, mais il était loin d'être entièrement satisfait.

Or le prince était aux anges ; un soir, alors que son père, son Altesse le Roi, se préparait à pénétrer dans ses appartements pour passer la nuit avec l'une de ses ravissantes concubines qu'on lui avait amenée d'Ifrîqiya, il l'aborda et lui dit avec courtoisie et naïveté : "ô ! père vénéré, désormais, je ne voudrais plus que tu sois obnubilé par la question de ta succession ; ô ! père auguste, grâce à Allah le Très-Savant et le Très-Sage et grâce à toi, j'ai



appris beaucoup de sciences ; ô ! père, je peux défier ton Grand Vizir à ce sujet et ton meilleur général quant à l'art de concevoir des stratagèmes et ton interprète personnel ; n'as-tu pas fait de moi le meilleur polyglotte du royaume ? Quant à ton meilleur cavalier, il m'a juré qu'il ne valait plus rien, comparé à moi; il m'a juré par Allah que je l'avais largement surpassé dans l'art de monter les chevaux, fussent-ils les plus sauvages, les plus farouches et les plus indomptables.

Ô ! père vénéré, de grâce, ne te fais plus de soucis; puisque désormais, je suis digne de m'asseoir sur le trône que tu as hérité de feu ton père et feu tes aïeux, mais qu'Allah te donne longue vie pleine de baraka ! non, loin de moi l'idée de briguer illégitimement ton trône et ton sceptre plus prestigieux que centenaire ; j'ai seulement voulu apaiser tes tourments quant à l'avenir de notre monarchie ; père vénéré, permets enfin que je me retire !"

Le roi voulut parler à son fils unique ; mais comme il était fatigué et qu'il attendait fiévreusement cette heure pour se délasser auprès de sa Berbère de concubine, il pria le prince de se rendre le lendemain dans la salle du trône ; sur ce, il s'engouffra dans un long péristyle dallé de marbre.

Une heure avant la prière de la Méridienne au moment où était le soleil presque au zénith le prince pénétra dans la salle du trône ; les deux gardes lui permirent d'y entrer, eux qui croisaient imperturbablement leur lance devant la grande porte d'ébène massif et ne laissaient entrer personne sans l'ordre du chambellan.

Le roi était confortablement assis sur l'immense trône auquel on accédait en gravissant trois hautes marches en porphyre polychrome. A sa droite, le fameux sceptre en or massif et sur le pommeau duquel était gravée la profession de foi monothéiste : Là Ilâha illâ Allâh, Muhammad Rasûl Allâh.

Vizirs et courtisans emplissaient la salle ; à droite, les vizirs, à gauche, les courtisans.

A l'entrée du prince, tous s'exclamèrent, puis se turent peu à peu ; le roi fit alors l'éloge de son fils et tous acquiesçaient en hochant la tête. Le prince bombait la poitrine et regardait tous les assistants avec des sentiments d'orgueil et de mépris.

Le roi interrompit soudain son flot d'éloges. Vizirs et courtisans aiguisèrent leur attention ; le prince eut le souffle coupé. Quelques secondes de silence voulu, qui parurent une éternité pour le prince imbu de sa personne.

Le roi enchaîna enfin sans introduction sans ménagement : " Tes connaissances vastes et solides, ô prince, ne te qualifient nullement pour mériter ce trône et ce sceptre. "

Il faut avouer que tous furent interdits et frappés d'étonnement. Têtes basses, ils écoutaient ce qu'allait ajouter son Altesse le Roi.

--Ô prince, jusqu'à maintenant, tu n'as manqué de rien ; jusqu'à maintenant, tu as vécu dans la somptuosité de mes

palais et le faste de mes jardins ; jusqu'à maintenant, tous les gens du royaume t'ont baisé la main et se sont courbés devant toi. Dis-moi: est-ce que tu connais ces gens que tu seras appelé un jour à gouverner ?

--Oui, ô père vénéré !

--Non, prince ; pour les connaître, il faut vivre parmi eux, non en tant que prince, mais en tant que citoyen sans aucune prérogative et pour cela il faut que tu vives dans une des contrées lointaines de mon royaume afin que nul ne te reconnaisse ; tu vivras alors réellement ; tu côtoieras des brigands, tu côtoieras des bergers, tu côtoieras des marchands, tu côtoieras des paysans, tu côtoieras des marins, tu côtoieras un monde que tu ne soupçonnes même pas et tu auras vraiment vécu selon ta valeur intrinsèque, pour ce que tu es en vérité. Es-tu prêt à t'éloigner de mes palais et à vivre loin de moi ? Si tu réussis à vivre sept années par tes propres moyens, reviens alors ici et tu seras, oui, tu seras digne de me succéder de mon vivant !

--Oui, ô père plein sagesse !

--Qu'on lui donne donc des nippes et un piètre bourricot ! Que la baraka te suive où que tu ailles ! Qu'Allah le Tout-Miséricordieux te gratifie de Sa Bienveillance !

El-Menzah VII, café l'Emir, le mercredi 3 mai 1995



## **LE MAÎTRE SPIRITUEL, LE DISCIPLE CHEZ LA TRIBU DES AURÈS (ou la perspicacité de Sidi Adda)**

Il était une fois un maître soufi qui voulut répandre la bonne parole du Seigneur Allah ; c'est qu'il avait entendu dire que telle tribu dans les Aurès avait encore des mœurs frustes et qu'on y vivait comme du temps du paganisme le plus primitif et le plus primaire ; or cela se passait au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle et le maître soufi pleura de contrition et de pitié pour ces pauvres âmes ; il se mit donc en devoir d'aller jusqu'à cette tribu dans l'espoir évident de déraciner le paganisme et de semer les bons grains de l'islam.

Un beau jour, il se fit accompagner de l'un de ses disciples les plus fidèles ; ils quittèrent ainsi Mostaganem ; il y avait loin pourtant entre Mostaganem et les Aurès ; peu importe ! disait le maître à son disciple, avec amour, avec ferveur et avec allégresse ; "pourvu que la Sagesse Divine se répande chez ces malheureux abandonnés à eux-mêmes ... "

Ils marchèrent longtemps, longtemps, par monts et par vaux. Ils goûtèrent les affres de la faim, ils goûtèrent les affres de la soif, ils goûtèrent les affres de la fatigue. Leurs pieds et leurs jambes et jusqu'à leurs vêtements furent lacérés par les ronces, les rocailles et les épines.

Ils arrivèrent enfin à la lisière du territoire de la tribu païenne des Aurès. Le disciple était naturellement plus vigoureux que son maître, plus jeune et plus vif ; aussi le pria-t-il de se reposer quelque temps à l'ombre d'un gros

chêne séculaire ; il déclara qu'il dévalerait prestement la pente escarpée du mont et irait porter la bonne parole chez la tribu et en rapporter à coup sûr de quoi boire et de quoi se nourrir. "D'ailleurs, regardez, maître vénéré, en contrebas de ce mont, là-bas, ces gourbis disséminés et ce douar. Reposez-vous un peu et je ne saurais tarder à revenir !"

Le maître, affaibli par les longues journées de marche et surtout par l'âge, consentit donc à s'étendre au pied du chêne centenaire ; il ne resta pas longtemps éveillé ; ses paupières se fermèrent sous le poids imperturbable d'un sommeil d'autant plus lourd que la fatigue était tenace. Bientôt, il fit un rêve étrange.

Une meute de chiens kabyles l'entourait ; tous les chiens plus méchants les uns que les autres l'aboyaient et leurs aboiements étaient à la fois inquiétants et tristes. Le ciel laissait tomber de grosses gouttes de sang. On eût dit qu'un égorgueur terrible, caché dans les gros ventres des nuages noirs et sinistres, eût fébrilement et sans fatigue décapité des troupeaux d'hommes enchaînés par les pieds et leurs têtes étaient ployées sous des carcans de plomb. Les grosses gouttes de sang faisaient pousser spontanément d'étranges arbustes dont les feuilles, démesurément larges, étaient comme imbibées de sang ; sur ces feuilles, de grosses mouches accouplées à des bourdons noirs suçaient du sang avec avidité tandis que plusieurs groupes de guêpes dansaient des valse funèbres autour d'une fourmi géante, écrabouillée par une grosse patte fourchue. Les arbustes étranges se laissaient bercer par les valse

funèbres et oscillaient à gauche et à droite de façon bien rythmée.

Les chiens kabyles devenaient plus méchants, plus menaçants et s'approchaient du maître de façon délibérée ; les grosses gouttes de sang devenaient encore plus grosses, plus visqueuses, plus drues ; les mouches accouplées aux bourdons plus impressionnantes et l'on voyait du sang rouge vif à travers leurs corps et même sur leurs ailes ; les valseuses plus trépidantes et plus tragiques ...

Le maître se réveilla en sursaut, s'assit sur son séant ; tout son corps transpirait abondamment. Il appela son compagnon, en vain ; il se rappela alors que son disciple l'avait laissé sous le gros chêne et qu'il était allé tout seul faire la connaissance de la malheureuse tribu des Aurès.

"Allah soit loué ! ce n'était qu'un cauchemar", se dit-il à mi-voix et il attendit patiemment l'arrivée de son fidèle compagnon. Il retira son chapelet du cou et se mit à l'égrener en invoquant avec ferveur le Nom Suprême du Seigneur: Allah, Allah, Allah...

\* \*

\*

Le fervent disciple, malgré sa vigueur juvénile, descendit péniblement le flanc du mont ; ses pieds lui faisaient mal ; ses jambes fourmillaient et se mouvaient avec paresse ; sa tête bouillonnait à cause des insomnies répétées et des longues veillées mystiques passées à la belle étoile.

Au bout de deux heures de marche, il arriva au milieu du douar. Trente gros chiens sautèrent d'un fourré de cactus et, entourant *cyniquement* l'hôte étranger, aboyèrent à gueules pleines ; immédiatement, de sombres individus déguenillés sortirent de plusieurs gourbis à la fois et vinrent apaiser les chiens qui redoublèrent d'aboiements ; il avait fallu qu'un vieillard, à la voix nasillarde et aux bras velus, leur adressât un gros juron pour que toutes les méchantes bêtes *s'éloignassent*, la queue fouettant rageusement l'air torride qui brûlait les hommes, desséchait les eaux indolentes de l'oued et répandait la rage parmi les chèvres et les poules.

Le vieillard s'avança ensuite vers l'étranger et lui souhaita la bienvenue. C'est alors que le disciple put mesurer l'extrême dénuement du vieillard qu'il devina être le chef de la tribu et de ses contribuables ; ils marchaient tous pieds nus malgré les épines et le sol en feu ; ils portaient tous de gros bâtons en guise d'armes défensives ; leurs gourbis étaient si bas qu'on n'y pouvait pénétrer sans se plier en deux ; la marmaille qui commençait à s'attrouper était pouilleuse ; étaient aussi pouilleux les hommes adultes ; des visages terreux, des yeux ternes, des regards sans expression et des maigreurs de cadavres décomposés...

Malgré tout, le vieillard tendit la main droite à l'hôte et l'invita à manger un morceau chez lui ; son fils aîné montrait le chemin et, soulevant un lambeau de coton suspendu à l'entrée du gourbi, poussa délicatement l'hôte à l'intérieur. Il y pénétra, buste ployé et suffoqua tant l'atmosphère y était lourde et dense était la poussière ;



d'ailleurs, il écarquilla les yeux à cause de la semi-obscurité.

On assit l'hôte sur une natte d'alfa sur laquelle était posé un oreiller plus crasseux qu'éventré. L'hôte était abasourdi ; jamais il n'avait pensé qu'il pût exister des gens aussi miséreux. "Mais notre zâwiya de Mostaganem est un véritable petit coin du Paradis d'Allah le Très-Saint," ne cessait-il de se dire à lui-même ; de mauvaise grâce, il se laissa choir sur la natte et se croisa et les mains et les jambes se faisant tout petit.

Au bout de quelques minutes, une Bédouine grande et dégingandée pénétra dans le gourbi. De prime abord, l'hôte vit qu'elle était très belle, mais que sa beauté était corrodée par la misère, la saleté, l'intempérance du climat, l'ingratitude des travaux domestiques et la rudesse de la terre.

Elle posa maladroitement une petite écuelle en terre cuite et deux galettes d'orge, puis elle quitta le gourbi avec autant d'empressement que lorsqu'elle y entra et l'on trempa lentement, morceau après morceau, les galettes dans l'écuelle qui contenait un doigt de vinaigre. Quand le repas fut terminé, seul l'étranger dit : "Allah soit loué ! Allah soit béni !" Le vieillard et son fils aîné échangèrent des clins d'œil lourds d'interrogations. La même jeune Bédouine présenta ensuite trois verres minuscules, remplis de thé vert tout brûlant. L'étranger sirota le sien tant bien que mal ; le thé était très fort ; mais il ne devait rien refuser.

"Je vous suis très reconnaissant, ô ! cheikh du douar ; permettez-moi cependant que je vous fasse remarquer que vous ignorez presque tout de notre Religion ; c'est pour cette raison que je suis parmi vous aujourd'hui..."

C'était la seule *phrase verbale* que le disciple composât jusque-là. Le vieillard et son fils échangèrent des clin d'œil pour la deuxième fois ; puis, le jeune Bédouin interrompit brutalement l'hôte et lui cria à la face: "On vous connaît, vous autres qui parlez de religion ; vous venez chez nous ; vous nous promettez la baraka divine ; vous prenez deux agneaux ou plus, selon que *vos langues tissent de la soie ou de la filasse d'aloès* et puis vous prenez la poudre d'escampette pour toujours, exactement comme des voleurs de cheptel. Tu es donc venu dans l'intention de nous dépouiller ; ah ! fils de *p...* Holà ! vous tous, apportez donc vos gourdins ! nous avons un escroc parmi nous comme nous en avons tant vus passer !..."

En un clin d'œil les contribules obstruèrent l'entrée du gourbi, munis de leurs gourdins mal élagués. L'étranger, obéissant spontanément à son instinct de conservation, sortit comme un bolide ; mais il était poursuivi par le fils aîné du cheikh du douar et trois autres gaillards tout aussi coriaces et leurs gourdins s'abattaient violemment sur son dos malheureux.

L'étranger fut magistralement roué et quand il fut hors du danger, parce qu'il courait comme une gazelle, il sut qu'il l'avait échappé belle ; le fils aîné du cheikh du douar était vraiment devenu fou de dépit et n'aurait certainement pas hésité à lui fracasser la cervelle, pour peu qu'il l'eût attrapé et ligoté ; mais Dieu merci ! il était le plus agile.

\* \*

\*

Il escalada le flanc du mont avec encore plus de peine que lorsqu'il l'avait dévalé. "Oh ! Seigneur Allah ! mon pauvre dos ; pourvu que je n'aie rien d'irréremédiablement brisé ; aïe ! aïe !..." ne cessait-il de se plaindre et de hurler à tue-tête.

Le soleil n'avait pas encore regagné sa couche quand il arriva sous le chêne centenaire, au sommet du mont. Son maître était accoudé, plongé dans une profonde contemplation ; aussi n'avait-il même pas remarqué son arrivée bruyante ; toujours est-il qu'il s'agenouilla devant lui, posa doucement les mains sur les genoux encore tremblants et resta dans cette position quelques minutes qui lui parurent interminables.

Son dos brisé brûlait atrocement ; son regard brumeux dansait ; sa mince chemise de coton tombait en lambeaux et ses coudes étaient couverts de sang et ses bras et sa tête et sa nuque ; tout son corps était endolori et le malheureux disciple subissait encore les affres de comprimer ses douleurs afin de ne pas perturber la contemplation grave du maître. Celui-ci sortit enfin de son état profond et avisa son jeune compagnon humblement agenouillé. "Eh bien, comment cela s'est-il passé?" lui dit-il simplement.

Tout fut raconté avec la plus grande minutie ; d'ailleurs, les preuves de la violence étaient patentes.

Le soleil venait de s'engouffrer dans son *alcôve* terriblement noire. Une brise légère, encore chaude faisait

vaciller les frondaisons des chênes, des pins d'Alep et des thuyas de Barbarie. Le maître se taisait ; il semblait hébété; en réalité, il réfléchissait intensément ; son disciple écoutait malgré lui les murmures de la brise du soir et les voix plaintives de la nuit qui s'avançait à pas lèstes et fiévreux.

Le maître parla tout à coup d'une voix pondérée. "Brave disciple, ces malheureux n'ont pas totalement tort, dit-il ; beaucoup de faux hommes de Dieu étaient venus certes les escroquer au point qu'ils en sont arrivés à ne plus savoir distinguer le bon grain de l'ivraie ; j'ai idée cependant de faire d'eux des hommes d'Allah le Très-Saint ; demain, nous en reparlerons ; couchons-nous maintenant et tâchons de dormir et de nous restaurer. "

Le ventre creux, ils se couchèrent à la belle étoile. Le lendemain, à l'aube naissante, après la prière d'obligation, le maître proposa d'aller lui-même chez la tribu et d'agir à la lumière de ce qu'il savait. Le disciple ne devrait quitter l'ombre mouvante du chêne sous aucun prétexte.

Le maître fut reçu avec plus de prévenance que son disciple, d'autant qu'il avait de la prestance et qu'il était assez vieux.

Après le thé, s'adressant au cheikh du douar et à son fils aîné celui-là même qui violenta à sang son malheureux disciple le maître dit: "mais, je ne vois aucun danseur ni n'entends aucune musique dans ce douar ; est-ce ainsi que se passe votre vie quotidienne ?"

Le vieux père et son fils s'attendaient à un tout autre langage ; le maître les avait donc pris au dépourvu ; ils restèrent interdits et ne surent quoi dire au juste à ce vieillard vénérable qui était loin de ressembler à ceux qui l'avaient précédé par les mois ou les ans passés.

"Pourquoi restez-vous donc muets ? poursuivit le maître ; y a-t-il un mal quelconque si votre tribu ne compte pas de bons chanteurs à la voix tendre et suave ? Tenez ! un de mes amis est justement un chanteur talentueux qui sait jouer de tous les instruments de musique et ni le luth ni la guitare ni la flûte n'ont de secret pour lui ; voulez-vous que j'aie le chercher ? Il doit rêver quelque part dans la montagne ; oui, c'est un grand rêveur ; en sa compagnie vous passeriez des moments exquis que vous ne regretteriez ni n'oublieriez certainement jamais. "

--Oh ! oui, avec joie, allez nous amener votre joyeux ami.

Le maître s'en retourna donc auprès du chêne où il avait laissé son disciple ; il lui conta la chose ; il fut atterré : "mais ils vont me reconnaître, mais ils vont me reconnaître, ne cessait-il de ressasser avec désespoir."

--Ecoute-moi avec attention: quand tu auras rasé ta grosse moustache et ta belle barbe et que tu auras mis ces guenilles bariolées et rapiécées à *la Bou-Sâdia*, nul au monde ne te reconnaîtra, même pas Iblîs-le-Maudit ; crois-en mon expérience.

Le lendemain, le maître, accompagné de son disciple, étrangement accouré, sans barbe ni moustache, arriva chez la tribu impatiente de s'amuser ; le cheikh du douar et son fils aîné souhaitèrent la bienvenue au jeune chanteur

qu'ils aimèrent spontanément ; toute la tribu d'ailleurs défila devant les deux hôtes, leur souhaitant un séjour heureux et agréable. Le jeune disciple cessa de trembler telle une feuille morte et eut la certitude que nul ne le soupçonnerait jamais.

Comme la tribu était miséreuse et qu'aucun contribule ne possédait d'instrument de musique digne de ce nom, le jeune chanteur dit qu'il se contenterait même d'une boîte de conserve vide ; aux anges, les Bédouins avaient la preuve irréfutable que leur chanteur était du meilleur aloi, puisqu'il vous jouait de n'importe quoi, se disaient les plus enflammés d'entre eux.

Le musicien improvisé joua donc d'une boîte de conserve comme un virtuose. Hommes, femmes, grands et petits, toute la tribu trépidait et dansait avec frénésie ; des nuages de poussière âcre se soulevaient et enveloppaient tout le douar ; le maître battait la mesure et notre musicien de fortune chantait tout en tambourinant sur la boîte vide, accrochée au cou par une cordelette élimée : "Ô mon Bien-Aimé, depuis une semaine, je me sens par Toi délaissé ; mes larmes se sont asséchées et je ne puis pleurer ; mes amis me tournent en dérision et m'affirment que Tu m'as littéralement abandonné ; mais, moi, je sais qu'il n'en est rien, puisque Tu m'aimes toujours et que je T'aime toujours."

Toute la tribu répétait ce refrain, avec extase. La voix exquise du chanteur faisait tourner toutes les têtes ; on était gris d'amour, on était fou d'amour, on chantait, on tapait des mains, on dansait, on sautait ; la liesse était

générale et jamais la tribu ne goûta autant de bonheur, si bien qu'on pria les deux hôtes de rester encore.

Le maître et son disciple ne demandèrent rien en échange de la gaîté qu'ils avaient répandue dans la tribu ; cela ne fut pas sans y susciter encore plus d'admiration envers ces deux étrangers qui sortaient du commun.

Chaque jour, le jeune disciple chantait de nouvelles odes profanes d'apparence et chaque jour, les Bédouins apprenaient et répétaient de nouveaux refrains: "Ô Bien-Aimé ! trépasser vaut mille fois mieux pour moi que perdre Ton Amour, ne serait-ce qu'une seconde ... "

Au bout du septième jour, le maître invita le cheikh du douar et tous ses contribuables à s'asseoir autour de lui ; assis par terre, à l'ombre d'un gigantesque caroubier, il leur livra les sens spirituels de toutes les odes dont ils avaient appris non seulement les refrains, mais bien des couplets ; ils se mirent à pleurer de honte et attestèrent que Sidi Adda et son disciple n'avaient pas leurs pareils sur la terre et, depuis ce jour-là, ils aimèrent Dieu le Très-Saint, suivirent le Sentier d'Allah et leurs relations avec la zâwiya de Mostaganem devinrent étroites.

Voilà comment Sidi Hadj Adda fit de cette tribu des Aurès une tribu éteinte dans l'Amour d'Allah, elle qui était auparavant sur le sentier du paganisme.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le mardi 6 juin 1995





## **ABRAHAM, LE ZOROASTRIEN ET LA MISÉRICORDE D'ALLAH**

Abraham, le grand Prophète de Dieu, Allah le Sanctissime, errait dans l'immense désert de Syrie. Le noble patriarche était accompagné de son épouse Sâra, de son digne neveu Loth et de beaucoup d'adeptes qui l'avaient suivi dans son exode ; ils avaient fui, en réalité, le tyran Nemrod et ses courtisans tout aussi sanguinaires.

Au désert, les adeptes d'Abraham se multiplièrent et se multiplièrent ses troupeaux, tant et si bien que l'auguste patriarche était considéré comme l'un des hommes les plus comblés de Syrie. Ses tentes étaient vastes, la crème et le lait de ses vaches très abondants, de ses brebis, de ses chèvres et de ses chamelles.

A cent lieues à la ronde, les nomades du désert savaient que le Prophète d'Allah était généreux et qu'il ne refusait jamais son hospitalité.

Abraham s'intéressait de loin à ses nombreux troupeaux ; il passait toutes ses journées à semer la bonne parole parmi les nomades idolâtres. Il leur parlait du Dieu Tout-Puissant, Créateur unique des mondes ; il les invitait à L'adorer Seul ; "car Lui Seul est digne d'adoration et d'amour ; le reste ne mérite pas qu'on l'adore ; le feu qu'on veut sacré, n'est-il pas créé par Lui ? Et Nemrod le tyran qui exige qu'on se courbe devant lui ? et le soleil qui éclaire le ciel et la terre et les astres ? Il n'est rien qui ne soit vraiment créé par Dieu, Unique Créateur Incréé avant la prééternité et Eternel..."

Grâce à sa sagesse, à son éloquence, à sa droiture morale et à sa générosité légendaires, Abraham put occuper une grande place dans les cœurs de son peuple ; à force de persévérance, de foi inébranlable en l'unicité d'Allah, il finit par former tout un peuple de fidèles monothéistes.

Par une nuit de clair de lune, Abraham était accoudé devant sa vaste tente. Il portait un pagne léger et sa femme Sâra était à côté de lui. Sa barbe était de neige et son regard d'éclair. Les deux époux devisaient calmement, intimement quand un jeune serviteur, respirant robustesse et santé, apparut devant Abraham et lui annonça courtoisement l'arrivée impromptue d'un étranger que nul ne connaissait. Or Abraham avait donné l'ordre d'accueillir lui-même les hôtes d'Allah. Il tenait à les servir en personne, mû par une humilité foncière et un amour profond pour autrui et pour Dieu.

L'étranger avança ; Abraham l'invita à s'asseoir et à se reposer. Le soleil était depuis très longtemps occis et la lune pleine de grâce se dandinait au ciel. Le ciel était serein ; les astres et les étoiles lointaines dansaient joyeusement, sensuellement ; presque tout le peuple d'Abraham était déjà endormi ; seuls les gardes de tentes et les gardiens de troupeaux étaient éveillés.

Abraham se leva d'un bond sec et, s'étant fait aider par le jeune serviteur, immola un bel agneau en l'honneur de l'hôte ; il fit allumer ensuite du feu qu'il se mit en devoir d'attiser lui-même en soufflant sur les flammes timides du début qui prirent de l'essor par la suite.

Tandis qu'Abraham s'époumonait à souffler sur les flammes, l'hôte se prosterna gravement devant le feu. Le Prophète tourna la tête soudain du côté de l'étranger et fut horrifié de le voir adorer le feu qu'il venait d'allumer pour rôtir l'agneau. Ses yeux s'allumèrent de colère, ses mains tremblèrent, ses jambes et sa voix ; bégayant, d'une voix entrecoupée mais terrifiante, il intima alors brutalement à l'hôte l'ordre de quitter la tente et d'aller le plus loin qu'il pût, autrement "moi, Abraham, je te défoncerais le crâne," vociférait-il.

L'étranger ne se le fit pas répéter et disparut dans la nuit, s'engouffrant dans le désert.

Abraham se rassit, toujours emporté par la colère car il ne pouvait supporter la vue d'un adorateur de feu ; il tremblait toujours et sa pieuse épouse Sâra le tranquillisait quand il se mit à transpirer ; la nuit était pourtant fraîche. Sâra comprit alors que son mari Abraham recevait à cet instant précis les Paroles de Dieu Allah ; elle se croisa les bras, ferma les yeux et recula de quelques pas.

Abraham continuait à transpirer, suffoquait, ahanait ; ses yeux devenaient sombres et ses regards ternes. Au bout de quelques instants, il parut comme allégé d'un terrible fardeau et il redevint calme comme il l'était avant le renvoi brutal de l'hôte. S'adressant à Sâra, il lui dit : " Dieu, Allah le Tout-Miséricordieux me blâme pour avoir chassé l'adorateur du feu ; Il me révèle que Lui, Son Créateur, l'a laissé vivre soixante-dix ans et c'est Lui pourtant qui le nourrit constamment tout en sachant que son adoration est pour le feu ; Il m'incite à réparer ma faute. "

Abraham pleura, réveilla ses serviteurs et tous se mirent à battre le désert dans tous les sens. Au bout de deux longues heures, ils retrouvèrent l'hôte chassé. Grand fut le bonheur d'Abraham le Béni qui embrassa chaleureusement l'adorateur du feu et lui raconta tout ce qui s'était passé après son renvoi.

"Mais ton Dieu, mais ton Dieu t'a réprimandé à cause de moi, misérable *ignicole* que je suis ? Toi, Son Prophète Béni ? et moi, malheureux païen ? eh bien ! je déclare que ton Dieu est le mien et qu'à partir de cet instant je n'adorerai plus jamais que Lui."

Le bonheur était indicible dans le campement d'Abraham le Béni.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le mercredi 7 juin 1995

## DU HAUT MINBAR ET L'IMAM HYPOCRITE

L'imam du village était très riche ; grâce à sa profession de notaire, il réussit à accumuler une vaste fortune constituée essentiellement d'oliviers ; or en ces temps reculés, le métier de notaire était lucratif et très envié au point que telle jeune fille dont la main était demandée par un notaire, était jalouée par toutes les villageoises.

Mais notre imam était au seuil de la vieillesse ; les uns disaient qu'il avait passé le cap de cinquante ans ; d'autres soutenaient qu'il frisait la soixantaine. Quoi qu'il eu fût, l'imam du village sentait bien l'opulence ; il était replet, joufflu et bedonnant. Son turban était de soie écrue et sa gandourah ; quant à sa canne, elle était d'ébène finement sculpté. Il chaussait toujours de belles babouches de maroquin rare, réservé à l'élite, aux émirs, aux rois et aux sultans.

Ce vendredi-là de l'année 19.. l'imam se fit accompagner par son jeune fils, âgé de treize ans qu'il voulut initier aux enseignements de la Religion. On l'habilla donc comme un prince ; on lui lava la figure d'essence de fleurs de bigaradier, les yeux d'eau de rose et le corps d'eau de pluie pure, recueillie dans une bassine de cuivre ciselé que l'on avait préalablement posée au milieu du patio, aussitôt que le ciel s'était couvert de nuages bas et lourds.

On lui peignit les cheveux que sa sœur aînée lui lissa affectueusement ; on lui nettoya les oreilles ; on lui coupa les ongles des mains et même des pieds ; puis on versa

bien le contenu d'une fiole de parfum sur ses beaux vêtements neufs.

L'imam et son fils arrivèrent à la mosquée ; le muezzin venait de lancer son premier appel à la prière. Tandis que le fils pénétra dans la grande salle couverte de tapis de laine de haute lisse et s'assit au premier rang, son père s'affala sur une banquette en bois d'olivier, posée dans la *salle de l'Imam*.

Aussitôt que le troisième appel à la prière fut achevé, notre imam se leva péniblement de sa banquette et pénétra illico à son tour dans la salle ; elle était parfumée comme toujours ; les orants attendaient le prêche avec la plus grande gravité.

A peine le vit-on que toutes les psalmodies cessèrent et un silence impressionnant et solennel régna alors en maître absolu, l'espace de quelques minutes que mit le vieil imam pour arriver au pied du minbar et en gravir lentement, très lentement les sept marches en bois. Il tenait à la main droite une belle canne lisse, légère et de couleur verte.

Il s'assit sur la dernière marche, puis se leva immédiatement, tenant un feuillet beaucoup plus long que large, un feuillet plié du reste et il se mit à lire son prêche d'une voix monocorde et caverneuse.

"...Ô hommes ! la dîme est une des cinq bases de l'islam ; quiconque s'y conforme voit son bien prospérer à coup sûr ; mais qui essaye de s'y soustraire souille infailliblement son bien et nourrit les siens d'aliments impurs... "

Le fils de l'imam écoutait le prêche. Soudain, il lui vint à l'esprit qu'en fait de dîme, il n'avait jamais vu son père s'en acquitter ; pourtant les deux grandes citernes souterraines et parfaitement cimentées de leur vestibule regorgaient toujours d'huile d'olive pure et parfumée.

Il eut terriblement peur ; son cœur se mit à battre si violemment dans sa poitrine qu'il craignit un moment qu'il se rompît ; une sueur froide dégouлина de son front, de son dos et même de ses bras ; c'est que son père parlait de châtimens terribles que le Roi des rois réserve aux récalcitrans ; or son père n'est-il pas de ceux-ci ?

Son angoisse crût alors davantage ; ses membres se mirent à le brûler ; la voix de son père parvenait à ses oreilles comme à travers un voile opaque ; devant ses yeux planait un brouillard si épais qu'il lui était impossible de voir distinctement son géniteur.

Sans réfléchir, il se retira subrepticement de la salle de prières ; une fois dehors, il se mit à courir d'autant plus vite que les rues du village étaient quasi désertes en raison justement de la prière.

Il ouvrit la porte de leur maison désertée à cette heure par sa mère et ses sœurs. Il appela deux voisines et demanda à l'une de puiser de l'huile dans les deux citernes et à l'autre d'aller porter l'huile puisée à des familles réputées pauvres et nombreuses.

"Le dixième de vingt mille litres ? Le dixième de vingt mille litres ? Tante Khadîja, quel est le dixième de vingt mille litres ?"

--Est-ce à moi que tu le demandes, mon petit ? moi, je n'ai jamais été à l'école, comme toi.

--Et toi, tante Habîba, est-ce que tu le sais ? est-ce que tu le sais ? dis si tu le sais.

--Je ne le sais pas plus que sœur Khadija, mon petit.

Il se résolut à prendre enfin un calepin et un crayon et à faire l'opération de division. Au bout de quelques minutes, il s'écria tout heureux : "Euréka ! Euréka ! mais c'est deux mille litres ! Qu'Allah t'aide, tante Khadija ! et toi aussi, tante Habîba.

Les deux vaillantes voisines n'avaient pas attendu que leur petit voisin fît ses calculs pour se mettre à la besogne et l'huile d'or, parfumée et pure, oh ! que son odeur est vivifiante, s'exclamaient les deux femmes.

Dans la mosquée, l'imam parlait toujours de dîme et incitait ses auditeurs à s'en acquitter le plus scrupuleusement s'ils voulaient bénéficier de l'agrément d'Allah...

Après le prêche, il conduisit la prière d'obligation ; après quoi, la séance d'invocation rituelle ; deux genuflexions et quatre prosternations surérogatoires enfin.

Des yeux il cherchait son fils. Du haut du minbar, il ne l'avait pas aperçu pas plus qu'après la prière canonique.



L'imam était intrigué ; "bah ! il doit faire la sieste à la maison ; certes, il fait chaud et le petit est trop fragile pour ces longs prêches," se disait-il en lui-même.

Quand il s'approcha de sa demeure, il sentit planer dans l'air l'odeur parfumée et vive de l'huile. Tout sentait l'huile ; sa main heurta un mur tout à fait par hasard ; le mur était gluant ; à mesure qu'il s'approchait de chez lui, l'odeur de l'huile d'olive devenait plus forte, plus vivace, plus présente et notre imam en était plus intrigué.

Il ouvrit sa porte et pénétra dans le vestibule ; l'odeur de l'huile le prit physiquement à la gorge ; il ouvrit grands les yeux ; mais qui a donc taché mes murs d'huile ? et ma porte ? et mon sol cimenté ? Seigneur Allah ! mais on m'a volé pendant que j'étais en train d'initier Tes serviteurs à Tes enseignements.

--Non, père vénéré, presonne ne nous a volés, répondit son fils du fond de la maison.

--Qu'est-ce que c'est que donc toute cette huile répandue partout ?

--Mais je me suis acquitté de la dîme à ta place, très cher père ; ton sermon m'a remué de fond en comble.

--Mais c'est. .. mais c'est. .. mais c'est. .. pour la racaille ... que ... que ..

Il poussa ensuite un cri terrifiant et tomba à la renverse. Il était mort.

El-Menzah VII, café Lobna, le jeudi 9 juin 1995



## L'ENVIE DE CAÏN ET LE MEURTRE D'ABEL

Or Caïn brûlait d'envie ; l'envie lui dévorait le cœur ; l'envie lui enténébrait l'esprit ; l'envie le rendait plus méchant qu'un corbeau en rut.

Il s'assit à l'ombre fraîche d'un vigoureux baobab et se mit à ruminer des idées sinistres. Il ne pouvait accepter que son frère Abel fût plus beau que lui et encore moins qu'il épousât une femme plus agréable que la sienne ; non, cela, Caïn ne pouvait le tolérer plus longtemps ; il résolut donc d'y mettre fin ; prendre l'épouse d'Abel, de force si besoin en fut, était la seule solution qui pût tempérer quelque peu son envie incompressible ; s'il ne pouvait dépouiller Abel de sa grande beauté, il pourrait assurément le priver de son épouse.

A l'ombre fraîche du vigoureux baobab, Caïn, vêtu d'un pagne de peau de tigre, tenait sa lance ; c'était un agave long de six coudées et pointu par le feu ; avec cet agave il avait éventré bien des fauves ; avec cet agave il étriperait son frère Abel si celui-ci ne se montrait pas raisonnable et n'échangeait pas sa ravissante épouse contre la sienne.

Caïn brûlait d'envie ; l'envie lui dévorait le cœur ; l'envie lui enténébrait l'esprit ; l'envie le rendait plus méchant qu'un corbeau en rut.

Tout d'un coup apparut Abel derrière un fourré impénétrable et dense. Le front de Caïn s'assombrit encore plus et son regard s'embruma. Certes, Abel soupçonnait,

depuis quelques semaines, son frère Caïn de jalousie ; il était à *mille ciels* cependant de sonder la profondeur ni de mesurer l'ampleur de cette jalousie ; candidement, il faisait semblant de ne s'apercevoir de rien et traitait son frère sans nourrir le moindre ressentiment à son égard ; bien au contraire, Abel était bienveillant envers Caïn, doux et tendre et cela n'était pas sans attiser davantage la haine franchement déclarée du frère indigne ; "que le Seigneur Allah le prenne en Sa Miséricorde," répétait Abel en lui-même.

--Holà ! approche, Abel ! où vas-tu de ce pas ?

--Labourer mon champ, mon bon Caïn.

--Pas avant que nous n'ayons définitivement régler une affaire qui me ronge le cœur depuis deux lustres.

--En quoi suis-je donc concerné, mon bon Caïn ?

--En ce que ta femme est plus belle que la mienne.

--Où veux-tu en venir, mon bon Caïn ?

--Prendre ton épouse.

--Mais ce sont nos parents vénérés, Adam et Eve qui nous ont mariés ; ce sont eux qui ont choisi nos épouses pour nous ; va leur en parler ; je leur obéirai toujours, quoi qu'ils décident.

--C'est à toi que je m'adresse ; je sais d'avance qu'ils ne modifieront pas leur décision initiale. "

Caïn s'était dressé ; sa taille était haute, sa poitrine velue, sa tignasse surabondante, sa barbe noire et très fournie, sa bouche méchante, son haleine brûlante et sa lance inclinée, la pointe en direction de la poitrine d'Abel.

--Veux-tu me céder ton épouse ? parle donc et vite, sinon, je te transpercerai la poitrine et épouserai ta femme après ta mort.

Caïn avançait furieusement ; il se rapprocha dangereusement de son frère ; sa lance, pointue et menaçante, était à une distance d'un empan du cœur d'Abel. Abel ne broncha pas ; il est vrai qu'il vit une lueur sanguinaire dans les yeux de son frère Caïn ; il est vrai qu'il fut ébranlé de l'intérieur par un violent sentiment de peur et qu'il sut son frère capable de crime ; cependant Abel ne laissa paraître aucun signe extérieur des sentiments dont il était la proie. Il dit alors apparemment imperturbablement :

--Ô ! Caïn, quand bien même tu devrais me transpercer le cœur pour t'emparer de ma femme après ma mort, je ne pourrais jamais me résoudre à te faire violence car je crains mon Seigneur Allah, le Dieu des mondes.

--Est-ce donc là ta dernière décision ?

--Ô ! frère Caïn, cette décision n'est pas mienne ; c'est celle de nos parents.

Les yeux en feu, le cœur en feu, les mains en feu, l'esprit en feu, Caïn transperça la poitrine de son frère Abel qui tomba roide mort.

Il ne fut pas long à se rendre compte de l'horreur de son crime. Son frère était parmi les herbes drues ; du sang rouge vif coulait abondamment de sa poitrine nue ; ses yeux, restés ouverts, étaient sereins et semblaient conter la

noirceur du cœur de Caïn et implorer le pardon du Seigneur pour son frère dénaturé.

Peu à peu le sang cessa de couler. Abel était livide et Caïn, rongé de remords, se rassit à l'ombre fraîche du baobab. Son frère inerte était parmi les herbes drues et rouges. Que faire du corps inanimé ? Où le cacher ? Caïn, dont la lance sanglante était jetée à ses pieds, était pétrifié. Son cerveau était pétrifié et il ne savait plus quoi faire de son frère inerte parmi les herbes drues et rouges.

Fatigué, le regard plus sombre que jamais, il leva les yeux vers un nuage déchiqueté qui passait bas au-dessus du baobab et s'en éloignait lentement ; la journée était tiède ; mais un feu, avivé par on ne sait quel souffle, brûlait les entrailles de Caïn.

Dans le sillage du nuage, deux corbeaux se battaient à mort ; ils se lacéraient à grands coups de bec ; le ciel était tout empli de leurs croassements rouge sombre ; cela avait distrait un moment Caïn qui suivit du regard le duel sans merci des deux corbeaux. Le plus faible chut enfin du ciel, les ailes raides, le corps déchiré, les yeux crevés, les plumes ravagées... Il heurta violemment le sol et Caïn sut qu'il était déjà mort.

Le corbeau vainqueur, maître du duel, vola alors très bas et vint se poser sur le sol, près de son frère *ennemi de naguère* ; de ses serres, il creusa un trou, y poussa délicatement sa malheureuse victime et la couvrit de terre jusqu'à ce que son corps inerte fût rendu vraiment

invisible ; c'est alors seulement qu'il prit son essor, s'envola loin, très loin et disparut.

Caïn éprouva un sentiment de honte et imita le corbeau survivant.

A l'ombre fraîche du vigoureux baobab, il s'étendit et ne tarda pas à s'endormir ; il eut un affreux cauchemar.

El-Menzah V, café des Roses, le mardi 13 juin 1995





## LA SORCIÈRE DU VILLAGE

C'était une femme pétillante de vie malgré ses quatre-vingts ans ; ses yeux noirs vous transperçaient de leur regard aiguisé, malin et vif ; ses mains agiles fourrageaient souvent dans ses cheveux toujours teints de henné comme pour y dénicher de méchants poux ; son nez encore aquilin lui donnait un air de vieille princesse déchue de son titre ; mais ce qui attirait surtout l'attention chez cette sorcière, c'était sa manière de vous parler, de s'adresser à vous, de vous poser des questions précises et combien gênantes ; elle le faisait avec tant de courtoisie, de tact, de naïveté feinte, de suavité dans la voix que vous jugeriez de votre devoir de répondre à tout ce qu'elle voulait savoir de votre vie la plus secrète la plus intime ou la moins reluisante. Il faut avouer que notre sorcière octogénaire avait gardé intacte la vive intelligence dont elle était douée depuis sa plus tendre enfance.

A l'école du village, elle était la seule fille et pourtant elle était toujours première de sa classe.

Elle grandit vite et obtint son Certificat d'Etudes Primaires. Elle avait l'ambition de continuer ses études au lycée Carnot de Tunis et plus tard à Paris. Ses parents étaient de riches *latifundiaires* ; leurs domaines s'étendaient sur plusieurs centaines d'hectares ; bref, c'étaient les seuls indigènes de la région qui *possédassent* une voiture automobile, tout comme leur voisin de Roumi.

Son père, bien que diplômé de la Zitouna, désira ardemment que sa fille Mariem eût les mêmes chances que la fille du colon voisin, appelée Marie, par une curieuse coïncidence.

Marie fut envoyée à Tunis, à l'Ecole des Sœurs et Mariem resta à l'école primaire française du village. Elle y brilla.

En cet été 1927, toute la famille était joyeuse ; on racontait, d'autre part, que la petite Marie se dévergondait là-bas et que les études ne l'intéressaient guère ; cela trempa la volonté de Mariem et raviva le désir de son père ; la récolte de blé dur était abondante en cet été 1927 et plus abondante encore était la récolte de blé tendre.

C'est une année bénie, ne cessait de répéter le père de Mariem." Tu fréquenteras le meilleur lycée de la capitale et tu iras à Paris plus tard, si tu le veux ; je voudrais que tu sois une grande dame de qui je serais fier ; je voudrais que tu sois une grande dame de qui tous les villageois seraient fiers. "

A la fin de cet été 1927, les parents de Mariem revenaient de Tunis où ils s'étaient rendus à la fête de mariage de l'une des filles du Bey. La pluie tombait finement et mouillait les routes étroites et légèrement goudronnées.

La voiture de Sî Mahmoud roulait à vive allure. L'heure était entre chien et loup ; le village n'était plus loin ; la route était encore visible. Avec horreur, le riche

cultivateur aperçut un virage à angle presque droit ; c'était trop tard ; la voiture bascula dans le vide. Pensez donc ! un précipice de trois cents mètres avala la voiture et ses deux malheureux occupants.

Le lendemain, l'un des bergers de Sî Mahmoud découvrit le sinistre et tout le village en fut endeuillé.

Une seule personne s'était réjouie de l'accident: le frère de Sî Mahmoud. C'était un homme envieux et agressif ; il agressait sa femme, il agressait ses trois filles, il agressait ses deux fils, il agressait le boutiquier, il agressait le barman, il agressait même l'imam et le muezzin.

Personne ne disait le moindre bien de lui ; il était méchant et grossier.

La fin triste de son frère aîné le remplit de joie car le voilà subitement héritier riche et tuteur de sa nièce Mariem.

Comme il buvait, qu'il se conduisait mal et qu'il était grand dépensier, toute la fortune de son frère fut dilapidée ; quelques années y suffirent.

La pauvre Mariem n'alla ni à Tunis ni à Paris ; son oncle indigne l'en empêcha ; mais bientôt, il relogea à l'enseigne de la misère ; il obligea alors sa nièce à gagner son pain ; elle devint diseuse de bonne aventure. Sa clientèle devenait chaque année plus nombreuse. Sa réputation était à toute épreuve. Partout on l'appelait la bonne sorcière et

l'on venait encore la consulter pour se reposer de ses malheurs.

Tunis, Montlleury, café Chez Nous, le jeudi 15 juin 1995

## MONOLOGUE INTIME DE MAJNOUN LEÏLA

De ce frais roseau qui palpite au vent du matin et pleure au vent du soir je taillerai tout à l'heure une belle plume pour t'écrire une lettre et te dire ma passion.

Mais il faudra d'abord que j'assèche cette large feuille de papyrus ; aux flammes du beau soleil rouge je l'exposerai tout l'après-midi de ce mardi de printemps finissant.

Demain viendra l'été à grandes enjambées ; oui, demain plantera l'été son campement nomade parmi nous. Qu'importe ! qu'importe !

Du frais roseau qui palpite au vent du matin et pleure au vent du soir je taillerai ma belle plume et sur mon papyrus assagi par le soleil fougueux, je t'écrirai une lettre et te dirai ma passion et la flamme qui me brûle.

Je sais cependant que l'encre me fait défaut ; peut-on écrire sans encre ? mais j'irai aux champs de mes aïeux cueillir des graines de safran et je les ferai bouillir et j'aurai l'encre la plus belle de la terre, la plus noble de la terre.

Du roseau qui palpite au vent du matin et pleure au vent du soir je taillerai ma belle plume et sur mon papyrus assagi par le soleil fougueux, je te dirai la passion qui me brûle ; avec mon encre de safran cueilli aux champs de mes aïeux je te dirai toute la flamme qui me brûle ; je peindrai tes grands yeux ardents ; oh ! mais je les vois ; mais je les vois car ils sont là qui me regardent.

Je peindrai tes cheveux parfumés de henné ; oh ! mais je les vois ; mais je les vois car voilà que je les hume.

Avec mon roseau frais qui palpite au vent du matin et pleure au vent du soir et sur mon papyrus ennobli par le soleil fougueux et avec mon encre de safran cueilli aux champs de mes aïeux je te dirai, ô ! Leïla, les mille feux qui me brûlent et je peindrai ta bouche de *hour*i, mais je la vois, mais je la vois car voilà qu'elle me parle à travers une nappe de lumières, de parfums et de couleurs.

Avec mon roseau frais qui palpite au vent du matin et pleure au vent du soir, sur mon papyrus ennobli par le soleil fougueux et avec mon encre de safran cueilli aux champs de mes aïeux je te dirai ta silhouette exquise, mais je la vois, mais je la vois car voilà que je la caresse à travers une nappe de lumières, de parfums et de couleurs.

Idiot que je suis ; mais pourquoi donc te dirai-je tes grands yeux ardents ? n'es-tu pas avec moi, près de moi, devant moi, derrière moi, partout, partout ? et tes cheveux parfumés de henné ? et ta bouche de *hour*i ? et ta silhouette exquise ? ô ! Leïla, en vérité, en vérité, tu es toujours avec moi et toujours près de moi ; en vérité, en vérité, ô ! Leïla , tu es toujours devant moi et derrière moi, ô ! Leïla, en vérité, en vérité, tu es toujours partout, partout où que je sois et où que j'aïlle.

Ai-je besoin de prendre mon roseau frais qui palpite au vent du matin et pleure au vent du soir pour te dire ma passion ? ai-je besoin de mon papyrus ennobli ? et ai-je besoin de mon encre de safran cueilli aux champs de mes aïeux ?

Loin de moi ! ô roseau qui palpite et qui pleure ; loin de moi ! ô papyrus policé et loin de moi ! ô encre de safran. Leïla est ici, Leïla est ici ; suis-je donc fou pour écrire à Leïla qui est *plus près de moi que ma veine jugulaire* ?

Et le roseau qui palpite et pleure, se brise ; le papyrus  
ennobli se déchire et l'encre de safran se répand sur le  
sable qui l'avale, qui l'avale et susurre tristement un chant,  
tristement un chant.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le mardi 20 juin 1995





## LE MUFTI ET LES DEUX PETITS ESCLAVES NÈGRES

La canicule distribuait généreusement ses coups de dents brûlants à la terre, à la mer et au ciel. Tunis était embrasé et pourtant, à Bab al-Oulouj s'agitaient fiévreusement les marchands d'esclaves ; c'est que le vaisseau négrier du Pacha de la Régence avait vomi ce jour-là une centaine de beaux nègres capturés au pays du Wâq-Wâq, répétait-on dans les rues de Tunis.

La peau d'un noir d'ébène luisant, les dents étrangement blanches, les reins solides, la poitrine large et les cheveux coupés ras, les Nègres portaient aux pieds de lourdes chaînes de fer ; même les enfants portaient des chaînes à leurs mesures ; tous étaient accroupis à l'ombre chaude des murs bas du souk.

Les courtiers attitrés de Bab al-Oulouj criaient à plein gosier et clamaient les éminentes qualités *des marchandises* ramenées du fin fond de l'Afrique, aux prix d'efforts surhumains et bonnes à tous les usages. Les pauvres Nègres ne comprenaient mot de ce qui se disait à leur sujet et se contentaient d'écouter malgré eux, les larmes aux yeux ; ils savaient néanmoins qu'ils avaient perdu leur patrie et leur liberté et qu'ils étaient les plus malheureux de la terre.

Un gros bourgeois descendit gravement d'une somptueuse calèche tirée par deux pur-sang arabes et conduite par un cocher maigre et nerveux.

Il était clair de peau et ses joues étaient roses. Il portait une *gandourah* légère, jaune paille et aux pieds une ravissante paire de babouches en cuir de génisse *du Chott*. Sa tête était entourée d'un turban de mousseline magistralement enroulé. Tout disait l'origine nobiliaire de l'homme.

En réalité, son père était vaguement apparenté au Pacha et sa mère en était la cousine germaine. Quoi qu'il en fût, il reçut une éducation solide à la Grande Mosquée de la Zitouna et fut gradué *Mufti* de la Régence.

En dépit de la forte chaleur et parce qu'il apprit qu'au souk-aux-esclaves on vendait de beaux Nègres, il jugea nécessaire de s'y rendre lui-même ; il en achèterait, peut-être, deux ou trois.

Il faut avouer que le *Mufti* était une âme généreuse et foncièrement portée au bien.

Son attention fut attirée par un Négrillon de trois ans ; son cœur frissonna de pitié, d'autant que cet enfant était délaissé par tous. Mais quel acquéreur raisonnable eût daigné l'acheter ? à quoi eût-il servi ? Il eût assurément été source de dépenses et de gaspillages plutôt que source de profits. Le gosse, abandonné à lui-même et aux morsures cyniques de la canicule, fendit le cœur du bon *Mufti* qui l'acheta, au grand étonnement du courtier malicieux et vénal ; il acheta également un autre petit Nègre à peine âgé de onze ans.

\*

Le palais du *Mufti* était bâti au milieu d'un jardin merveilleux où croissaient les arbres fruitiers les plus exquis, les fleurs les plus belles et les plus parfumées de la Régence de Tunis et même d'Afrique.

D'immenses terrains vagues entouraient la somptueuse propriété ; sur ces terrains, laissés en friche car c'étaient des biens *habous* prospéraient huit variétés d'orties, dix variétés de chardons et de ronces et six variétés de cactiers et d'aloès ; des armées sifflantes de scorpions, de serpents et de vipères y avaient élu domicile et nul n'osait s'aventurer dans ces terrains sans risquer d'être mortellement piqué.

Le *Mufti* s'occupa lui-même de l'éducation des deux petits Nègres ; il veilla à ce qu'ils ne *manquassent* jamais de rien ; bref, il les éleva comme s'ils eussent été ses propres fils.

Au bout de sept ans, le plus petit, devenu alors pubère, satisfaisait entièrement son père adoptif car il faut dire que le lit du *Mufti* était froid et nul ne savait qui était stérile, de lui ou de son épouse. Toujours est-il que le petit Nègre était studieux et appliqué à telle enseigne qu'on l'eût pris volontiers pour le fils du plus raffiné bourgeois de Tunis, n'eût été sa carnation noir jais qui luisait même la nuit. Quand il n'avait plus rien à apprendre, c'était au merveilleux jardin qu'il se rendait ; là il cajolait les fleurs, les arrosait, les taillait et apprenait à les connaître par leur nom. En vérité, de sa plus tendre enfance il ne gardait aucun souvenir.

L'autre Nnègre était devenu un bel adolescent robuste et sain de corps ; hélas ! c'était toujours de mauvaise grâce qu'il apprenait ses leçons ; quand il avait du temps libre et il en avait toujours, il se plaisait à gambader parmi les herbes sauvages des terrains vagues, les orties et les cactiers sans manifester la moindre peur des scorpions ; quant aux serpents et aux vipères, plus d'un de leurs voisins avaient affirmé l'avoir vu en jouer avec frénésie et plaisir morbide ; cela causait le désespoir de son père adoptif qui finissait toujours par dire: "cela lui rappelle peut-être sa savane ou sa brousse, leurs épines et leurs reptiles ; qu'Allah le guide dans le droit chemin, comme Il a guidé son frère benjamin !"

El-Menzah IX, café Bella Vita, le lundi 26 juin 1995

## MAJNOUN LEÏLA ET L'ÉMIR DE LA MECQUE

L'Emir de la Mecque était un homme sagace et droit. Ses courtisans lui rebattaient les oreilles de la passion débridée de Majnoun Leïla.

Un jour, l'aiguillon de la curiosité piqua l'Emir ; il désira connaître cette fameuse Leïla qui mit despotiquement sous sa coupe l'heureux Majnoun.

On la lui amena au palais et l'Emir lui demanda pudiquement de se dévoiler, l'espace de quelques minutes afin qu'il pût juger de sa beauté légendaire. Leïla ôta, non moins pudiquement, son voile, l'espace de quelques minutes, puis se couvrit gravement. L'Emir lui permit alors de se retirer et de rentrer chez sa tribu.

En réalité, le souverain de la Mecque fut frappé de consternation. "La beauté de Leïla, se disait-il, n'avait rien qui justifiât sa légende car Leïla n'était ni plus belle ni plus laide qu'une autre jeune fille ; holà ! qu'on convoque Majnoun à mon palais!"

Dans la salle du trône se tenait Majnoun debout ; s'adressant à lui, l'Émir déclara que Leïla n'était pas si belle qu'on voulait bien le faire croire et qu'il l'avait trouvée, quant à lui, beaucoup moins belle que sa fille aînée par exemple ; "pourtant, continuait-il, nul ne parle de ma fille ; même pas à l'intérieur de la Mecque. "

Sire, répondit Majnoun, avec assurance, ce n'est pas la beauté de Leïla qui est en cause, mais ta propre vue ; oui, Sire, c'est ta vue qui a déformé ma Leïla ; pour la voir très belle, pour la voir la plus belle de toutes les jeunes filles de la terre, il faut la regarder avec les yeux de Majnoun, non avec les yeux d'un autre.

L'Emir écoutait le fou de Leïla et se disait en son for intérieur: "mais, par Allah ! il a raison, mais, par Allah ! il a raison."

El-Menzah IX, café Bella Vita, le lundi 26 juin 1995

## LE CAUCHEMAR DE CAÏN (I)

Terrassé par une lassitude inconnue jusque-là, Caïn s'étendit à l'ombre du vieux baobab ; il posa la tête abondamment chevelue sur un moellon d'argile et abandonna son corps à la pierraille surchauffée et gémissante. Le baobab, lui-même témoin du fratricide ignominieux, semblait dérober son ombre et en priver Caïn.

Quoi qu'il en fût, Caïn s'endormit comme une pierre de granit. Ses poings étaient fermés ; ses paupières étaient crispées, sa bouche était tordue, sa poitrine était haletante ; de grosses gouttes de sueur perlaient de son front bas et raviné et par intermittence il gigotait convulsivement ; c'est qu'il était en proie à un cauchemar terrifiant. Il voyait son frère Abel enveloppé d'un halo de lumière d'une blancheur éclatante.

Abel était suivi d'un cortège d'hommes plus effrayants les uns que les autres ; ils étaient inquiétants et affreusement barbus ; les poils de leurs barbes étaient faits d'épines sanglantes et dures ; leurs yeux lançaient des hallebardes de feu qui transperçaient la poitrine de Caïn et lacéraient ses entrailles et Caïn souffrait comme il n'avait jamais souffert.

Les hommes avançaient toujours d'un pas encore plus menaçant ; Abel traînait loin derrière eux, toujours au milieu d'une aura de lumière indicible ; de son index droit il pointait une étoile brillante dans le ciel ; il ne faisait ni

jour ni nuit ; était-ce l'heure du couchant ? était-ce l'aurore naissante ? Caïn l'ignorait.

Les hommes avançaient toujours ; ils semblaient obéir à un chef plus robuste, plus menaçant et plus décidé que tout le reste de la troupe car il s'agissait bien d'une troupe de guerriers qui soulevaient d'épaisses volutes de poussière sur leur passage bruyant. Quelques-uns des hommes à moitié nus ricanèrent méchamment et de leurs doigts de feu désignèrent Caïn qui tremblait comme une libellule au vent d'hiver.

Celui qui paraissait être le chef enjoignait à ses hommes de marcher en ordre et plus lentement, plus lentement. "Il ne pourrait nous échapper, maintenant que nous sommes à un jet d'arc de lui, disait-il calmement à ses deux lieutenants " et les deux lieutenants répétaient ce qu'il disait aux hommes qui fermaient la marche, dans un nuage de poussière suffocante.

Caïn savait qu'on parlait de lui et il en tremblait encore davantage. Il se savait perdu, irrévocablement perdu, à jamais perdu. Il était certes aussi fort que le taureau noir de son père Adam ; plus d'une fois il lui avait tordu les cornes et l'avait fait mordre la poussière noire des champs ; mais que pouvait-il entreprendre seul contre cette nuée d'hommes plus forts que lui ? et qui plus est lançaient des salves de feu ; mais où leurs yeux plus rouges que des braises ardentes déterraient-ils tous ces flots ininterrompus de flammes ?



Caïn se savait perdu ; il voulut appeler son frère Abel à la rescousse ; Abel aurait peut-être un ascendant quelconque sur tous ces hommes sanguinaires qui vomissaient des flammes mêlées de fumée âcre. Caïn regarda donc dans la direction d'Abel ; Abel était très loin derrière la troupe menaçante ; il ascendait lentement vers une belle étoile scintillante ; une aura de lumière ineffable l'entourait.

Caïn voulut crier pour l'appeler, mais sa voix s'étrangla et son pharynx resta gourde. Caïn essaya encore une fois, mais vainement ; puis, une troisième fois, toujours aussi vainement. Brusquement, il vit dans le ciel, non loin du baobab, un corbeau étrange ; son corps était plus gros que celui d'un hippopotame ; ses ailes aussi petites que celles d'un papillon ; son bec était plus long que la trompe d'un éléphant.

Le corbeau, qui n'était pas un corbeau, coassait pourtant lugubrement ; son immense bec dégouttait de sang ; sur son dos courbe s'élevaient de terribles langues de flammes qui montaient haut dans le ciel, qui montaient haut dans le ciel ; ses flancs étaient dévorés par des flammes noires et même son immense bec qui dégouttait de sang était aussi en flammes.

Caïn avait grand'peur. Il se savait perdu, définitivement perdu. Son frère Abel ascendait toujours vers l'étoile scintillante ; il monta si haut que les regards de Caïn ne purent l'atteindre. Il rejoignit l'étoile resplendissante.

Les hommes barbus et menaçants avançaient toujours ; Caïn était comme cloué au pied du baobab. Imperturbablement, la troupe inquiétante le piétina et l'écrabouilla comme on écrabouille un moustique nuisible.

Caïn poussa un long hurlement et s'éveilla tremblant, le corps ruisselant de sueur.

El-Menzah VII, café Lobna, le mardi 27 juin 1995

## LE CAUCHEMAR DE CAÏN (II)

Caïn tremblait comme un gobe-mouches par un jour de grand vent glacial. Une sueur froide dégoulinait de son front bas et raviné. Un sentiment de terreur s'empara de tout son être et son œil s'assombrit.

De nouveau, il tomba sous la coupe d'un sommeil étrange ; certes Caïn s'était adossé au tronc géant du baobab ; certes ses paupières s'étaient refermées, mais c'était comme si elles fussent devenues brusquement diaphanes et Caïn pouvait voir, malgré ses paupières closes ; ses membres étaient engourdis, sa tête était lourde et son cerveau brûlant.

Plus ramolli qu'une loque élimée, il voyait un rapace à l'envergure démesurée patauger dans une immense mare aux eaux glauques, puantes et rouge sang. Le rapace essayait d'avancer dans cette espèce de cloaque mystérieux ; ses pattes s'enfonçaient à mesure qu'il s'efforçait de quitter les eaux gluantes et comme frappées par un sort diabolique.

Impuissant, Caïn regardait fixement le rapace qui se démenait péniblement et dont le bec s'allongeait au fil des minutes ; mais cela effrayait encore Caïn car le bec s'ouvrait et se fermait comme pour le happer ; d'ailleurs, il était plus béant que la gueule d'un crocodile.

Le rapace se débattait toujours dans cette mare aux eaux étranges ; à vue d'œil, il grossissait et son corps devenait difforme et laid. Un autre rapace, venu du ciel noir, fondit

subitement sur son congénère et lui assena plusieurs coups de bec et des milliers de plumes pointues et sanglantes volèrent dans un tourbillon violent et terrible. Le premier rapace jeta un cri si strident que le ciel noir se fendit et il en tomba une pluie de pierres ardentes qui embrasa l'immense plaine où pullulaient d'autres oiseaux de proie.

Tout fut dévoré par les langues voraces du feu. La mare aux eaux étranges avait pris feu ; les deux rapaces lançaient des coassements sinistres ; le feu tombé du ciel, qui vomissait toujours une pluie noire de pierres ardentes, avançait rapidement ; il n'était plus qu'à une toise de Caïn et Caïn lança un hurlement d'angoisse terrible et plein de détresse ; il ouvrit les paupières et se détacha du tronc du baobab. Ses yeux étaient plus sombres que jamais et Caïn claquait des dents...

El-Menzah IX, café Bella Vita, le mardi 27 juin 1995

## LE CAUCHEMAR DE CAÏN (III)

Caïn voulut s'en aller loin, très loin du baobab témoin de son crime. Il se mit debout, mais il sentit un vertige douloureux ; tout tourbillonnait devant ses yeux ténébreux et son regard flou. Du revers de la main gauche, il s'essuya le front ; or ses jambes flageolèrent et Caïn s'affala au pied du baobab. Il avait peur, il avait soif, il avait faim, il avait sommeil.

Depuis longtemps, le soleil disparut derrière la haute montagne. Caïn ne comprit jamais pourquoi le beau disque jaune, dispensateur de bien-être, allait toujours s'engloutir derrière cette haute montagne dont il éprouvait du reste une horreur mystérieuse ni pourquoi ce même disque vivant déchirait le manteau noir de la nuit à mesure qu'il émergeait des flots vert émeraude de l'océan rageur.

L'obscurité s'épaissit et Caïn, tremblant comme une feuille morte de platane, se recroquevilla ; il posa ensuite la tête bouillonnante sur un gros moellon de marne et ferma les yeux n'osant regarder fixement les étoiles à la fois proches et lointaines qui semblaient le menacer de tous les châtiments.

Aussi s'endormit-il rapidement et il eut un cauchemar bouleversant. Il marchait pieds nus dans une immense plaine et portait un pagne en peau de léopard ; un très large ceinturon de cuir de panthère lui entourait les reins. Il traversait la plaine à pas lourds qui s'enfonçaient dans une fange putride ; la fange putride cachait des reptiles à

plusieurs têtes ; ces reptiles, aux écailles très coriaces, lançaient des sifflements suraigus, malgré l'épaisse couche de fange qui les dérobait au regard de Caïn et Caïn claquait des dents ; ses longs cheveux qui lui descendaient plus bas que les épaules se hérissaient et devenaient aussi durs que bec d'aigle ou de vautour ; ses yeux étaient crevés ; des griffes mystérieuses, confondues avec les branches et les feuilles d'un caroubier non moins étrange, avaient crevé les grands yeux de Caïn et Caïn en éprouvait une douleur si atroce qu'il poussait un hurlement effroyable.

Tous les oiseaux de la plaine se mirent alors à tournoyer méchamment au-dessus de sa tête sanglante car des flots abondants et rouges coulaient des deux cavités éraillées et répugnantes. Caïn gémissait et se cachait la tête de ses bras velus ; les oiseaux devenaient franchement menaçants. Caïn entendit l'un d'eux dire distinctement à un autre volatile plus gros que lui: "mais qu'attendons-nous donc pour lui trancher la langue ?" Un oiseau, au bec dur et plus courbe que l'arc de Caïn, s'indigna et dit : "ô gent volatile, n'as-tu pas honte de laisser cet homme marcher encore tranquillement dans la plaine ? N'étais-tu pas témoin de son forfait abominable ?"

Caïn comprenait clairement le langage de ces oiseaux et il en frissonnait ; il eût désiré se rendre invisible ; il eût désiré par exemple que la plaine fangeuse se fissurât et l'engloutît pour échapper aux regards des oiseaux et à leurs langages lourds de menaces et surchargés de sarcasmes macabres.

Mais Caïn avançait toujours péniblement dans l'immense plaine ; il était atrocement seul ; il ne voyait plus son frère Abel qui était sans doute là-bas, en train de s'occuper des aumailles de leurs parents. Ah ! que n'eût-il donné pour que son frère fût à ses côtés en ces moments de grands malheurs. Mais un petit hibou, comme s'il avait lu dans sa pensée, ricana et lui dit : "Ni les aumailles de vos parents ne verront plus jamais Abel ni sa belle épouse ni les astres qui égayent la nuit ni le soleil qui émerge de l'océan rageur. Hélas ! sous peu, une légion de vers goulus se repaîtra de sa chair... Rappelle-toi, Caïn, rappelle-toi, Caïn...Moi, hibou, j'ai déclaré la guerre à mon envie ; moi, hibou, j'ai déclaré la guerre à ma concupiscence ..."

Caïn eut subitement peur ; son frère ne pouvait être à ses côtés car il se souvint qu'il l'avait occis et Caïn eut peur ; des volutes de poussières lui disaient en chœur : "Caïn, Caïn, où vas-tu, Caïn ? vas-tu de ce pas rejoindre la belle épouse de ton frère Abel ?"

Caïn avait peur ; tous les astres avaient de larges bouches ; ils lui disaient à l'unisson: "Caïn, Caïn, où vas-tu, Caïn ? vas-tu de ce pas rejoindre la belle épouse de ton frère Abel ?"

Caïn avait peur ; chaque grain de sable, chaque arbre et chaque herbe lui rappelaient son crime et il n'était pas jusqu'à l'air et à l'eau du fleuve qui ne le lui *rappelassent*: "Caïn, Caïn, où vas-tu, Caïn ? vas-tu de ce pas rejoindre la belle épouse de ton frère Abel ?"

Caïn avait peur. Son cerveau brûlait. Sa tête était fêlée. Il avait mal au ventre, il avait mal au cœur, il avait mal au cou et Caïn laissa partir, au milieu des ténèbres épaisses qui enveloppaient l'immense baobab, un long gémissement qui réveilla tous les habitants de la plaine profondément endormie.

El-Menzah IX, café Bella Vita, le mercredi 28 juin 1995



## LE CAUCHEMAR DE CAÏN (IV)

Caïn s'assit sur son séant ; il était hagard et il tremblait ; la nuit était pourtant tiède. Un souffle léger lui caressait les cheveux. Caïn haletait comme s'il vînt de soulever leur gros taureau noir à bout de bras. Sa poitrine se comprimait et se dilatait convulsivement et il craignait que son cœur ne volât en éclats. Il avait mal à la gorge et sa bouche était crispée ; on eût dit qu'une main sortie d'on ne sait où l'eût bâillonné pour accroître son impuissance et jamais Caïn ne s'était senti plus faible qu'en ce moment.

Il regardait autour de lui, mais il ne voyait rien ; il devinait seulement que la nuit était calme et que les étoiles scintillaient lugubrement là-haut. Il avait peur non pas de l'obscurité épaisse, mais de quelque chose d'indéfinissable, d'innommable ; il eût aimé se mesurer au lion le plus musculeux ou au tigre le plus agile ; il eût su au moins à quel danger s'en tenir et comment vaincre ses ennemis ou les terrasser ; mais être brûlé à petit feu, être dévoré sournoisement et de cette façon-là, cela était cent fois plus douloureux que d'être avalé vif par un terrible boa pour se laisser broyer ensuite par ses puissantes entrailles.

Caïn avait peur et ne pouvait rien pour dissiper cette peur ; elle était profondément enracinée dans ses tripes et dans sa poitrine haletante. Caïn était éveillé, désespérément adossé au tronc du baobab. Tout à coup, il vit devant lui un cimetière aux tombes si serrées les unes contre les autres que sa frayeur augmenta et devint lancinante, d'autant plus qu'il ne s'agissait pas d'un rêve ; il se mordit douloureusement les lèvres pour s'assurer qu'il

n'était pas endormi ; le sang gicla de sa lèvre inférieure et quelques gouttes chaudes en tombèrent sur ses genoux. Caïn fut violemment secoué de frissons.

Devant lui se dressait un être si grand que sa tête atteignait la cime d'un séquoia ; il était difforme et d'une laideur répugnante ; Caïn faillit en vomir malgré sa terreur inouïe ; cet être sortait d'un tombeau descellé et grandissait à mesure que Caïn le contemplait ; il ricanait cyniquement ; sa tête était cornue, ses doigts crochus et noirs et ses yeux lançaient des jets ardents qui brûlaient la plaine et dissipaient les ténèbres de la nuit. Caïn contemplait ce spectacle saisissant et en avait peur. Des chacals et des hyènes volaient dans le ciel à califourchon sur des troupeaux de nuages poursuivis par des feux follets qui illuminaient la plaine où croassaient des grenouilles plus grosses que les vaches de Caïn.

Caïn éveillé regardait interdit ; il était comme paralysé. Près de lui crépitèrent des roseaux et une main à sept doigts sans phalanges jeta un miroir magique devant Caïn qui se mit aussitôt et malgré lui, à proférer des paroles décousues dont il ne se rappelait plus le sens ; puis, toujours malgré lui, il se leva et se mit à danser sous le regard inquisiteur de l'être étrange, grand et laid. Les grenouilles croassaient de plus belle ; les feux follets dansaient eux aussi et leurs lumières acquéraient une intensité lugubre.

Les roseaux s'embrassaient, mais Caïn voyait qu'ils mouraient les uns après les autres et il conclut que leurs baisers étaient mortels. Les astres là-haut dansaient et Caïn

voyait qu'ils tombaient un à un et venaient se briser dans la plaine.

Bientôt tout fut noir ; le ciel devint aveugle ; la plaine fut engloutie dans les ténèbres ; les grosses grenouilles se perdirent dans les profondes crevasses de la plaine ; seul Caïn dansait dans le noir, au milieu de la nuit en veuvage, sous le regard inquisiteur de l'être étrange, grand et laid qui semblait attendre patiemment que Caïn eût fini sa danse étrange pour le conduire à son royaume lointain, lointain, à son royaume de feux insondables et friands de chair humaine.

EI-Menzah IX, café Bella Vita, le samedi 1<sup>er</sup> juillet 1995